

AVONS-NOUS VÉCU 1984?

Ce cahier a été réalisé par JEAN ROYER avec la collaboration de
 Jean-Pierre April
 Suzanne Asselin
 Claude Beausoleil
 Marcelle Brisson
 Victor-Lévy Beaulieu
 Paul Chamberland
 Claude Charron
 Paul Cauchon
 Anne Dandurand
 Denise Desautels
 Liège Gauvin
 J.-Marc Gouanvic
 Yvon Johannisse
 Micheline Lancôt
 Monique La Rue
 Huguette Le Blanc
 Carole Massé
 Pierre-Yves Pépin
 Hubert Reeves
 Esther Rochon
 Gilles Tremblay
 Yolande Villemaire
 Louise Warren
 Heinz Weinmann
Mise en page
 MIREILLE SIMARD
Publicité
 JACQUELINE AVRIL

Le septième Salon du livre de Montréal devient l'occasion, pour ce cahier spécial du DEVOIR, d'une réflexion sur l'année 1984: celle d'Orwell et la nôtre. Avons-nous vécu 1984?
 Cette question, nous avons voulu la poser à des témoins de divers horizons: philosophes et scientifiques, artistes et poètes, dissidents et politiques, écrivains et auteur-e-s de fiction. Avons-nous vécu 1984? La question fait appel, non seulement à l'image du Québec dans le monde d'Orwell mais encore au sentiment de vivre actuel, exprimé sous forme de témoignage, de réflexion, de document ou de fiction. Avons-nous vécu l'année internationale de la fiction? Ou est-ce la réalité qui nous dépasse? La réflexion de la vingtaine d'auteur-e-s regroupée dans ces pages lance un cri d'alarme en même temps qu'un chant d'espoir. On ne se contente pas de décrire un paysage apocalyptique: on répond à la mort par l'amour, on affirme la présence de l'individu contre les abus de pouvoir de l'État, on abat le mur de l'indifférence par la force de création. Ces femmes et ces hommes que vous lirez dans les pages qui suivent aiguissent notre conscience d'habiter le présent. Ils/elles réclament un monde habitable. Contemporains des totalitarismes politiques et financiers, nous savons bien que « La liberté de s'exprimer s'est rétrécie comme peau de chagrin » (Hubert

Reeves). Nous existons par numéro. L'optimisme se retrouverait du côté des *dissidents*. L'éducation des jeunes devrait cultiver la découverte du moi. Jeunes ou vieux, « nous en sommes tous au *day after* sans pouvoir en reconnaître la figure » (Paul Chamberland). Nous ne sommes plus *innocents* devant le danger nucléaire. Heureusement, « L'amour nous fait de moins en moins peur » (Yolande Villemaire). Nous sommes en train de vivre une mutation de conscience. Il s'agit de fermer les yeux, pour voir à l'intérieur de chacun-e de soi. Il faut savoir que « chaque mot, chaque pensée, chaque geste dessine l'hologramme du futur ». L'esprit doit s'allier à la matière et non pas la pousser à bout. Car nous sommes devant « l'extinction d'humanité parvenue au stade terminal », nous avertit Paul Chamberland. Pour éviter l'apocalypse, reincarner sa conscience individuelle contre tous les pouvoirs: il faut devenir aussi « inadapté » qu'Orwell devant les systèmes qui nous font disparaître, rappelle Yvon Johannisse. Pour cela, se défendre contre « l'usage abusif des découvertes scientifiques ». Les savants sont toujours associés de près ou de loin au pouvoir, qui tend à vouloir faire disparaître littéraires, artistes et poètes, dit le philosophe. Mais la science n'est pas plus souveraine que l'État et ses théories sont des *métaphores*, ajoute Johannisse.

Contre « les dévoreurs de liberté », contre l'indifférence, retrouver la présence de l'enfant et les valeurs spirituelles, dit Huguette Le Blanc, elle qui a parcouru cette planète assez longtemps pour voir que « Nous ressemblons à un lac au fond duquel se décompose un corps ». Mais devant cette désolation, il nous faut retrouver « un monde de naissance », raconte le dissident Pierre-Yves Pépin, qui nous emmène dans un paysage de lagunes et deltas où le cri de l'oiseau devient chant. Car cette vie de 1984 n'est pas que désespoir. Des femmes veulent remettre en marche nos désirs et nos sentiments. La réflexion féministe, avec Marcelle Brisson et Liège Gauvin, entre autres, redéfinit nos rapports quotidiens. D'autre part, sur le plan politique, nous avons failli « perdre l'espoir », témoigne Claude Charron. Car le Québec se retrouve en pleine « farce » avec le P.Q., constate Victor-Lévy Beaulieu: du côté du vieux rêve québécois, nous en sommes à « la survivance comique ». Pour une cinéaste comme Micheline Lancôt, nous vivons dans le monde d'Orwell. Hollywood inonde les écrans du monde entier: nous ne sommes pas loin du contrôle des cerveaux, dit-elle. « Le totalitarisme du profit est devenu inversement proportionnel au développement de l'individu et de sa culture. » Il nous faut donc retrouver le rythme vital de l'univers. C'est ce à quoi s'emploie le compositeur Gilles

Tremblay: « La fragilité du chant est sa force même, aux confins du silence », écrit le musicien. De même, le corps qui danse retrouve l'émotion, ajoute Suzanne Asselin. L'artiste et le poète, par leurs œuvres, combattent cette peur qui nous habite, précise Claude Beausoleil. L'œuvre de création fait reculer la peur, accomplit la traversée vers la lumière des choses. « Toute la beauté du monde peut tenir dans un mot. C'est dans la poésie que je me sens revivre. Les mots me disent que tout reste à faire », conclut Beausoleil. La fiction, celle de toutes écritures, participe du combat de l'individu pour ses libertés. C'est le sens de 1984, la fiction d'Orwell. Comment se traduit cette fiction exclusivement « mâle » pour une écrivaine comme Denise Desautels? Comment vivre « l'indécence du mot bonheur »? demande Louise Warren. « Écrire, par-delà les impératifs d'une Raison politique, morale ou sociale », répond Carole Massé. On n'en sort pas: après Orwell, écrire la réalité continue d'appeler la fiction. Paul Cauchon s'est informé auprès de ses auteurs préférés de l'influence d'Orwell dans leurs œuvres. Et pour bien finir 1984, lisez nos auteur-e-s de science-fiction: Jean-Pierre April, Anne Dandurand, Jean-Marc Gouanvic et Esther Rochon. C'est alors que vous reconnaîtrez votre présent en plein futur!

Jean ROYER

Le septième Salon du livre de Montréal

VILLEMAIRE

Dessiner l'hologramme du futur



Née en 1949, Yolande Villemaire a publié trois romans dont *La vie en prose* (1980), Prix des Jeunes Écrivains du Journal de Montréal et cinq recueils de poésie dont *Les coïncidences terrestres* (1983). Elle est actuellement professeure de littérature au Cégep André-Laurendeau et prépare un quatrième roman intitulé *La Constellation du Cygne*. (Photo Michel Lemieux)

« Comment pourrait-on faire appel au futur alors que pas une trace, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ne pouvait matériellement survivre. »
 George Orwell, 1984

Nous sommes en train de vivre l'année internationale de la fiction. Savons-nous seulement, sur cette planète, distinguer la fiction de la réalité? On se rappelle encore très bien l'époque où nous croyions dur comme fer que le soleil tournait autour de la terre. Big Brother vient d'être réélu aux États-Unis sur la foi d'une illusion de prospérité économique à l'heure où l'Éthiopie se meurt de faim. Jean-Paul II se comporte comme un petit garçon de 10 ans qui trouve que les filles sont maiseuses et on oublie que le Pape n'est infallible qu'au sujet des dogmes du christianisme. Quelques

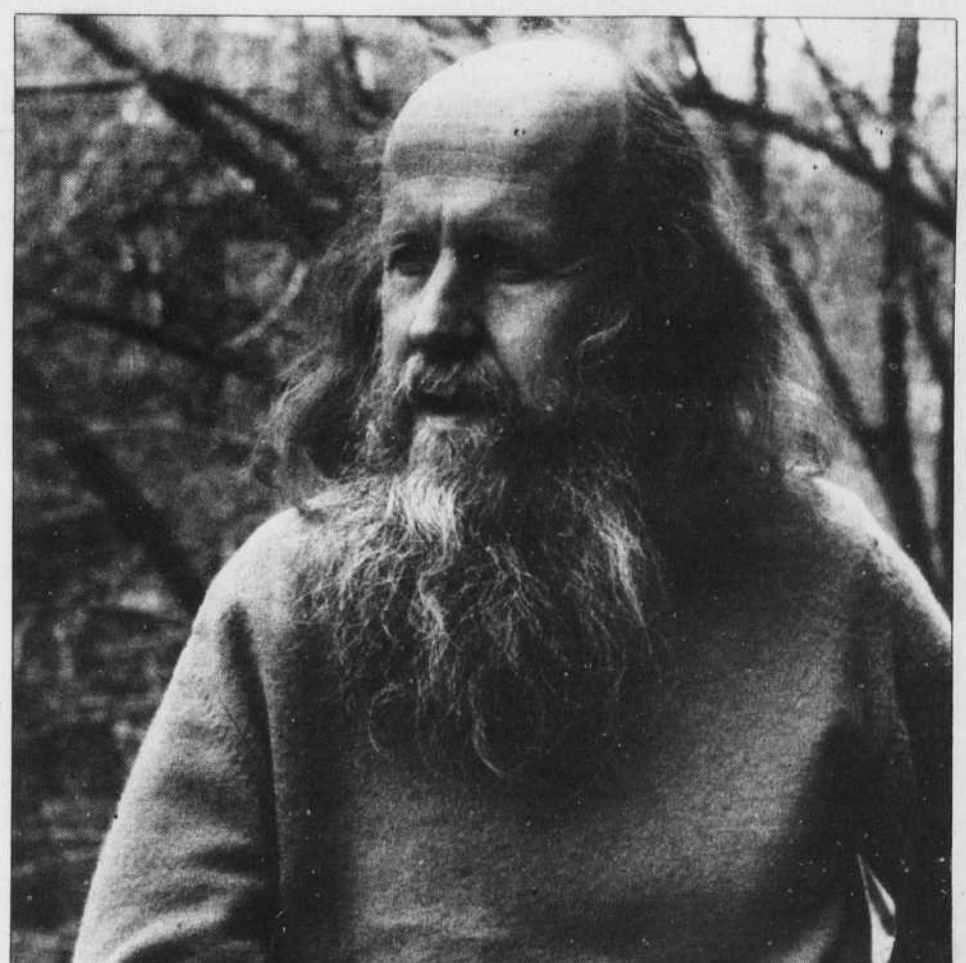
dames de fer ont pourtant commencé à jouer à Big Sister avec autant de sinistre brio que leurs émules masculins. Nous sommes aussi *innocents* devant le danger nucléaire que l'ont été les Allemands qui ont porté Hitler au pouvoir et l'ont laissé faire sa petite crise de nerfs qui a coûté la vie à des millions d'individus. Nous sommes en train de vivre 1984 à un train d'enfer: j'écris ceci le 11 novembre 1984. Dans 50 jours, cette année qui a d'abord été une fiction avant d'être une réalité basculera définitivement dans le passé.

Dans 100 ans, nos arrière-petits-enfants vivront dans un autre monde. Le futur n'est qu'une image en train de se former sur notre écran mental. En ce jour du souvenir, je me souviens. Et, c'est parce que je me souviens,

Suite à la page XIX

REEVES

Cultiver la découverte du moi



Astrophysicien, directeur de recherches au CNRS en France, Hubert Reeves est aussi un vulgarisateur scientifique recherché. Il a publié *Patience dans l'azur*, édité aux Éditions du Seuil qui est devenu un best-seller tant en France qu'au Québec. Il vient de faire paraître au Seuil un album intitulé: *Poussières d'étoiles*. (Photo Jacques Grenier)

On peut, j'imagine, lire cette question de multiples façons. Pour moi, elle appelle le souvenir du Roma prophétique de George Orwell intitulé 1984. Cette date a pris progressivement une connotation fatidique. Elle s'est associée à une vague relan de « fin du monde ». Non pas, comme pour l'an 1000, en une fulgurante apocalypse mais au contraire, en une glaciation ou mieux encore, une pétrification de l'espèce humaine. Non pas en un sens physique de « rigor mortis » mais en rapport avec tout ce qui nous importe et nous fait vivre: la liberté, la spontanéité, la fantaisie. Dans ma mémoire, le roman 1984 s'est combiné au *Brave New World* (Le meilleur des mondes) d'Aldous Huxley pour décrire les images de notre plus grande menace: la termitière. Le génie de ces auteurs est d'avoir prévu, il y a plus de quarante ans, que le pire

danger c'est celui de l'état fort, impersonnel, armé de la technologie moderne de contrôle des individus. Polices secrètes et parallèles, psychologues du lavage des cerveaux, manipulateurs de la génétique s'associent pour persuader chaque citoyen que « Big brother is watching you » et que tout espoir de liberté personnelle est non seulement futile mais naïf.

1984, nous y sommes, nous en sortons bientôt. Quel bilan pouvons-nous établir? Mon impression toute personnelle se teinte à la fois de pessimisme et d'optimisme. Au delà des courtes idéologies — capitalisme, communisme, maoïsme — il faut bien reconnaître que le grand vainqueur de chaque conflit, c'est toujours l'état fort cher à Hegel qui devait, selon lui, apporter l'« accomplissement » de l'hu-

Suite à la page XIX

Juifs et réalités juives au Québec

Pierre Anctil et Gary Caldwell
 371 pages 20 \$

Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis

340 pages 17 \$



Institut québécois de recherche sur la culture
 93, rue Saint-Pierre, Québec G1K 4A3
 (418) 643-4695

Salon du livre de Montréal
 Kiosque: # 114

La culture: une industrie?
 «Questions de culture»

200 pages 12 \$

Avons-nous vécu 1984 ?

La sahélistation de l'esprit: nous survivons posthumes

PAUL CHAMBERLAND

ASSISTONS-NOUS, présentement, à une sahélistation de l'Esprit ? Je le demande. « Le désert croît », notre Éthiopie, ou notre Tchad, nous le portons en nous, « malheur à qui recèle des déserts ». « Esprit », comme dans cet oracle de Rimbaud : « Nous allons à l'Esprit ». Il n'est pas l'opposé/duel de la matière, mais son fruit, sa portée, sa couronne. Si l'Esprit est divisé, tourné contre lui-même, alors il dévaste la matière, il la stérilise. Ce qui advient du fait que l'Esprit cède à l'abstraction irréelle, jouée hors de toute mesure, qu'il rompt l'alliance avec sa source.

La matière, poussée à bout, dépérit : tous les jours, des dizaines de milliers de corps humains, de femmes et d'enfants surtout, meurent de faim. Ici, oui, *ici même sur la terre*. Car Calcutta, le Nordeste brésilien ou l'Éthiopie, non, on ne peut plus dire que ce soit ailleurs. La terre a été faite un seul ici, un seul lieu : elle a été unifiée dans l'Esprit, simultanément par l'Esprit. Et le processus selon lequel l'Esprit gagne une emprise totale sur la matière, c'est la technologie.

Ce qui arrive aux sahélistés ne nous épargne qu'en apparence. Ce qui nous arrive à tous, quelle que soit l'inégalité des chances et des privilèges, c'est cette exténuation d'humanité, consentie selon une posture depuis longtemps déjà prise par l'Esprit : l'appropriation, l'arrondissement technique de la terre. Le bienfait des antibiotiques ou de l'automatisation ne saurait faire oublier que le détournement de l'intelligence dans la matière instrumentée donne avant tout à la prolifération des forces de mort.

Est-ce que l'Esprit, fructification de la matière animée-consciente, serait en train de se suicider ?

Des enfants guerriers, douze-treize ans, tuent, sont tués. La guerre sainte. Ils étaient 100 000 venus d'Iran, il n'en reste que quelques centaines, retenus dans les camps irakiens. Envoyés en première ligne dans les zones minées, pour que passent les troupes régulières. Sur leurs chemises, ces mots : « Nous avons la permission d'aller au paradis » (le mot paradis est d'origine persane). On les a pris à leurs familles dès l'âge de huit ans. Certains ont été carrément achetés pour 60 dollars.

La boucherie de Dieu, la prostitution sacrée.



Poète et philosophe, Paul Chamberland produit actuellement une série d'émissions au réseau FM de Radio-Canada sur la thème: *la fin des valeurs*. Il a publié depuis 1962 une quinzaine d'essais et de livres de poésie dont les plus récents: *Extrême survivance*, *Extrême poésie* (Parti Pris), *Terre souveraine* (l'Hexagone), *Le Courage de la poésie*, *Fragment d'Art total* (Les Herbes Rouges).

Ailleurs, d'autres enfants guerriers, chez les indiens Miskitos du Nicaragua. La révolution a massacré leur famille. Désormais ils n'auront plus peur, ils se préparent à tuer. « Huit ans, l'âge le meilleur pour les dresser », dit l'entraîneur exosomiste.

La vie tournée contre elle-même, jusque dans ses bourgeois. L'avenir fauché sans délai. Il n'y a pas d'avenir. No future.

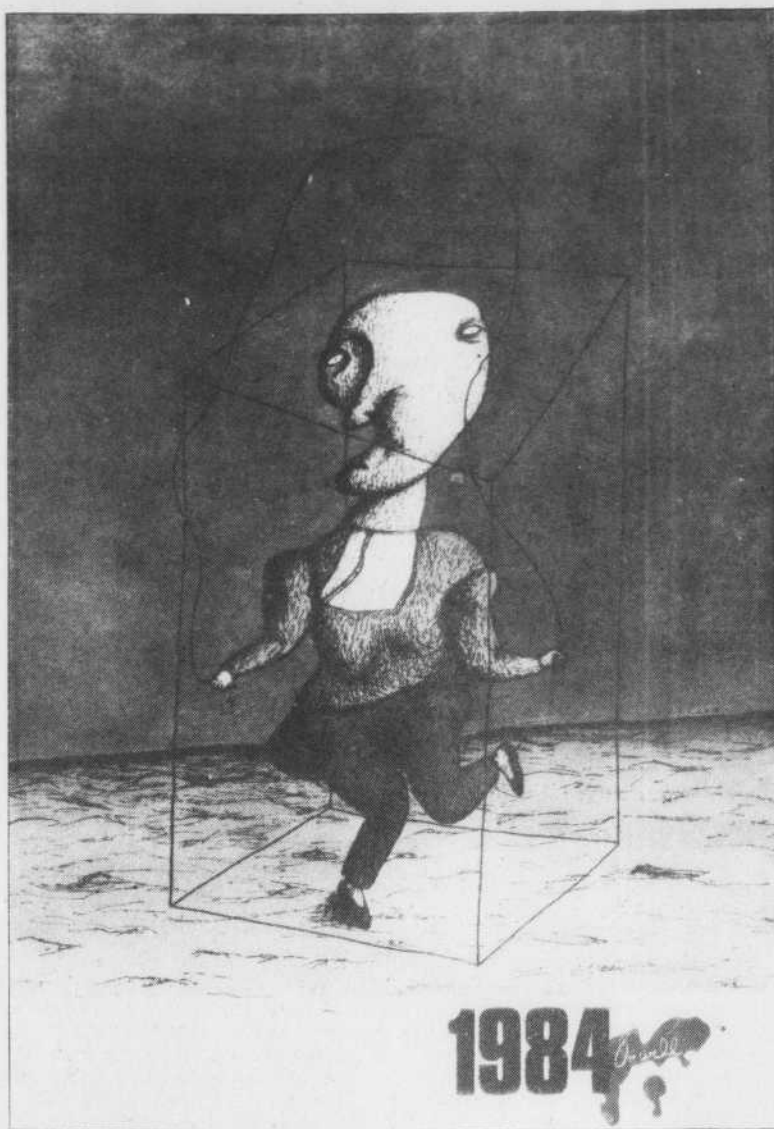
Dans les paradis matériels d'Hespérie, les jeunes sont de plus en plus nombreux à se droguer, à se prostituer. Pas d'autre liberté que dans la rue. Certains ne se rappellent plus ce qu'ils ont fait entre 16 et 18 ans. « J'ai perdu conscience dans des toilettes, des bars, des portiques. » On les a vus « commencer à vendre leur cul à 15 ans, devenir complètement abrutis, écourés, morts sans être jamais nés ».

Morts sans être jamais nés. Ou immolés. Deux jeunes en immolent un autre dans une petite ville du Long Island. Sur des tonnes de *heavy metal*. Dis : j'aime Satan, j'ai choisi Satan. Dis : je veux ce qui me tue. « America is the great Satan » hurlé sur des crépitements de balles, des rafales de mitraillettes. Les corps des jeunes kamikase d'Allah explosent à travers les immenses colonnes de son, atterrissent dans le rouge

sanglant des spots au milieu des jeunes punks qui se ruent, se bousculent, se culbutent les uns les autres sans demander la permission de faire du slam-dancing avec les anges déçus au-dessus de l'abîme où disparaît l'espérance humaine.

Une exténuation. Les visions d'apocalypse ont été banalisées. L'adaptation « civique » à la logique de la terreur est devenue l'objectif premier des démocrates, les puissances manipulent de massifs courants d'émotions qui sont religieuses. Nous sommes des populations-cibles, les otages d'un pouvoir de mort qui échappe à la simple mesure humaine. Dans l'état de démesure géopolitiquement établi, la contamination du sacré ne peut plus être endiguée. Les rituels circulent, brochures, films ou vidéos. Le nouveau religieux a sa technolurgie : la simulation par ordinateur — nous le tenons, notre *Livre des morts*. L'avenir accéléré absorbe, dévore le présent. La « présence réelle » de l'extermination est célébrée aux centaines de millions d'autels de la cathédrale médiatique.

Rien n'est plus difficile à penser que la « substance religieuse » déliée de ses signes, soustraite aux conditions réglées de sa circulation (traditionnellement confiée à la caste des prêtres). L'indifférence géné-



Affiche de Denis Lafaille

(Editions L'Image de l'Art)

rale, ou les professions d'athéisme ne soulagent pas de l'exercice du soupçon, c'est à dire, encore, de la pensée.

L'extermination spectaculaire des corps détourne irrésistiblement l'attention de ce qui néanmoins y insiste. Nous croyons vouloir échapper à un mal qui nous viendrait de l'Autre, et nous y croyons dur comme fer sur la seule foi de notre bonne volonté déclarée. Mais qu'y aurait-il là de différent du discours des chefs d'État ? Ce qui insiste nous échappe et commencerait peut-être à nous faire signe si nous consentions à la tâche ardue, éreintante de la pensée. Non, il n'est pas facile de penser autrement, et par exemple de parvenir

nous astreint la difficile tâche de la pensée. Il se pourrait que la pensée, mise dans cette direction, soit poussée à son état-limite et qu'elle doive consentir à l'ex-termination de son propre savoir. Ce n'est pas dans l'hy-pervisible des tueries et de la dévastation des terres qu'on saisira le sens et la portée du processus apocalyptique, puisque c'est dans l'Esprit qu'a lieu l'extermination, dont l'exacte appellation est *seconde mort*.

L'Esprit dualisé se suicide la vie tournée contre la vie, ruinant la fructification. On considère que le degré ultime de la famine est atteint quand les populations consomment la part des récoltes réservées pour les semences. L'avancée sur terre du feu desséchant, la désertification, la sahélistation, c'est l'extinction du germe, c'est l'anéantissement de la ressource d'anthropie, muette et sourde catastrophe qui ouvre le déchaînement de toutes les autres, qu'il y a donc lieu de tenir pour des retombées. « Rouges » ou « morts », le méga-holocaste ou le goulet planétaire, c'est équivalent.

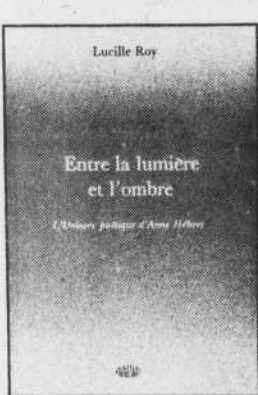
Survivons-nous posthumes, oui, déjà, à la seconde mort ? L'arrêt dans l'Esprit, l'interruption du devenir-humain de la terre, est-ce déjà venu ? Mais comment penser cela si le penser, c'est passer à l'ex-termination du savoir — comme si on tentait d'engouffrer tout le visible au foyer aveugle de la vision ? Mais y aurait-il moyen de se dérober à cette épreuve, qui est d'endurer le destin, pour cette époque, de l'Esprit en nous ? Et comment distinguer l'endurance du dam si ce n'est au sceau du plus énigmatique, le Phoenix, dont le gai savoir philosophique enseigne que « luy seul se joue de la mort, et la fait sa nourrice et sa mère, lui faisant enfanter la vie » ?

Garderie au Salon

Les parents pourront bouquiner à leur aise et en toute tranquillité d'esprit pendant que les plus jeunes (2 ans et plus) seront pris en charge à la garderie du Salon, au coût de 2\$ l'heure par enfant. Des animateurs compétents les amuseront et leur permettront de participer à leur façon à la grande fête du livre.

ENTRE LA LUMIÈRE ET L'OMBRE

L'Univers poétique d'Anne Hébert de Lucille Roy

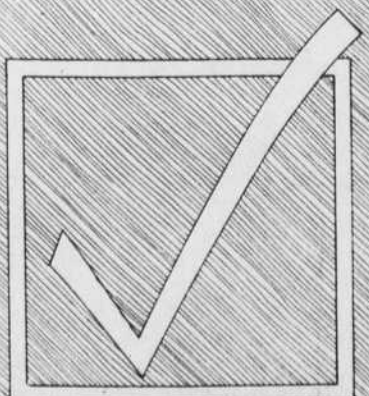
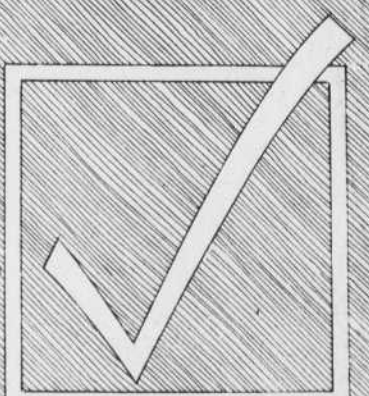


Une tentative d'unifier l'univers poétique d'Anne Hébert à partir des thèmes de la lumière et de l'ombre pris comme l'envers et l'en droit d'une même réalité. Une analyse minutieuse, fouillée et très fine... (Marie Couillard, Université d'Ottawa)

au salon du livre de Montréal, stand 141-142
En vente en librairie ou par commandes postales.

Bon de commande
Entre la lumière et l'ombre
Les Editions Naaman
C.P. 697 Sherbrooke, Qué. J1H 5K5
Nom _____
Adresse _____
Code postal _____
Nombre d'exemplaires _____ Somme incluse _____
PRIX: 20,00 \$ ch.

ça m'intéresse...



Voir page 6

Le livre tant attendu

La petite histoire de l'Orchestre Symphonique de Montréal
par Agathe de Vaux
avec préface de Jean Valierand

192 pages
14,95\$

publié chez Louise Courteau, editrice
C.P. 636 Verdun, Qc H4G 3G6, tél.: 761-7849
Distribution exclusive Québec-Livres 327-6900

chez votre libraire

DUPUIS

yoko tsuno

Bonne nouvelle pour tous les admirateurs de la célèbre électronique YOKO TSUNO.

En effet Roger Leloup, le créateur de cette série, sera présent au 7e Salon du Livre de Montréal du 20 au 25 novembre 84. Voici donc une excellente occasion de vous faire dédicacer un album de votre héroïne préférée. Mentionnons également que cette série connaît depuis quelques années un succès considérable auprès du public Québécois.

CARAN D'ACHE

LA CITÉ DU PÈRE NOËL

Les Editions de l'Âge (Caran d'Ache) une collection de livres pour enfants d'une qualité exceptionnelle.

FLEURUS

- Des ouvrages pratiques.
- Des jeux individuels.
- Travaux manuels.
- Techniques éducatives.
- Techniques artistiques.
- Bande dessinées.
- Livres pour petits

ANNE SIGIER

PAROLES D'UN PÈLERIN

Les Editions Anne Sigier nous font revivre avec «Paroles d'un pèlerin» les grands moments de la visite du Pape au Canada.

- BIAS
- BORNEMANN
- E.T.S.F.
- WALT DISNEY
- MAGIC STRIP
- GRANGER - GAMMA

Granger DISTRIBUTION EXCLUSIVE 210, boul. Crémazie ouest, Montréal, Québec, H2P 2S4
Tél.: (514) 389-3561

LES ÉDITIONS DU RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE saluent le passage à Montréal

du
Professeur JOSEPH HANSE
président du Conseil international de la langue française

HANSE
nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne
EDITIONS DU RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE

L'ABOUTISSEMENT DE 50 ANS DE RECHERCHES

32,95\$
1014 pages
format: 15,7 X 23,8 cm

Cet ouvrage est un outil indispensable pour tous ceux qui, dans leur vie professionnelle ou par intérêt personnel, ont à résoudre des problèmes de français et ont à cœur l'évolution de la langue française écrite et parlée.

erpi EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

N'est-il pas devenu sage d'être «inadapté» comme Orwell ?

YVON JOHANNISSE

On a dit de Georges Orwell qu'il était une sorte d'inadapté, un individu qui refusait le développement de la recherche et le progrès technologique engendré par cette dernière. Mais ce que fait plutôt Orwell, c'est une critique de l'usage inconsidéré et abusif des découvertes scientifiques. D'autant qu'un tel usage provoque toujours un assujettissement de l'individu, une perte de sa liberté, une soumission au système. Or, lorsque l'on dépense quelque \$800 milliards à l'armement annuellement et que plus de la moitié des physiciens et des ingénieurs dans le monde ne travaillent que pour les besoins de la défense, n'est-il pas devenu sage d'être aussi «inadapté» qu'Orwell ?

Orwell est fréquemment associé à l'idée de «totalitarisme» et, avec raison, il annonce (avertisseur ou prophète de malheur) que l'individu autonome ou supposé libre est en train de disparaître. C'est en ce sens que 1984 reste un essai politico-philosophique d'une grande valeur. Le totalitarisme n'est pas qu'une simple possibilité, il est institutionnalisé autant à l'Ouest qu'à l'Est.

En effet, l'Occident qui ne possède évidemment pas de censure, opère pourtant une sélection minutieuse en séparant les idées plutôt à la mode de celles qui ne le sont pas. De sorte que, seuls quelques chercheurs pourront exprimer facilement les résultats de leurs recherches (les scientifiques toujours associés de près ou de loin au pouvoir).

Quant aux autres (les littéraires, les artistes, les poètes, etc.), on trouvera bien un truc (évaluation institutionnelle ou l'évaluation des apprentissages) pour les faire disparaître de la carte. C'est tout juste si on ne leur reconnaît pas le statut de vulgaires petits excréments cosmiques (l'astronomie étant un thème très à la mode par les temps qui courent). Si à l'Est l'individu est brassé dans la grande marmelade du Parti, par contre à l'Ouest, c'est la grande foire

du commerce et de l'utilitarisme qui fait le boulot.

La maladie est analogue. C'est le bonheur collectif des humains qui est remis en cause. Parce que le pouvoir, c'est toujours le pouvoir d'en faire baver davantage aux autres, voilà bien le motif inavoué de tout totalitarisme. La déshumanisation invisible se poursuit continuellement dans l'administration de cette société répressive et supposément rationnelle, productive, technique et totale. Pour utiliser une expression chère à Jacques Grand'Maison, la «désinformation» s'articule ou s'orchestre en passant «d'un opium à l'autre».

En parlant d'opium

Il me semble qu'en 1984, ce dont il faudrait le plus se méfier, c'est de l'idée véhiculée et largement répandue par les médias que la science est progressive, objective et souveraine. Presque tout est trop simple et trop véridique dans les sciences : nous sommes «nés des étoiles», l'univers est en expansion, nous sommes le résultat d'une évolution, etc. Beaucoup de ces représentations ont acquis le statut de dogme. Or, armé de toutes les connaissances dont nous sommes actuellement en possession, on ne peut déclarer qu'une seule chose : l'origine de la vie apparaît comme un miracle, tant les conditions pour que cette dernière apparaisse sont nombreuses. De sorte que les livres, qui racontent comment la matière dont nous sommes faits fut produite ailleurs, c'est-à-dire dans les entrailles d'un astre agonisant, sont des histoires ou des espèces de fables scientifiques. C'est plus ou moins la croyance des savants modernes, pour ne pas dire la fable des chercheurs actuels.

Mais connaissez-vous beaucoup de chercheurs qui avouent honnêtement que le temps et l'espace, la matière et la force, l'énergie et la hasard ne se laissent enfermer dans au-



Georges Orwell: la société de demain... aujourd'hui

YVON JOHANNISSE

L'auteur est directeur de la collection « Positions philosophiques » à l'Hexagone. Il travaille actuellement sur l'épistémologie scientifique. Il poursuit des recherches dans le but de montrer que la science est beaucoup plus proche du mythe qu'on veut bien l'admettre. Boursier de la compagnie IBM et du gouvernement du Québec, l'auteur de

l'article a fait ses études à Trois-Rivières, Montréal et Paris. Il réside maintenant à Victoriaville où il enseigne la philosophie. Il a publié un essai aux éditions de l'Hexagone qui porte sur la démythification de l'entreprise scientifique. Il rédige actuellement un second livre qui s'intitulera : *Pour en finir avec Darwin et les théories de l'évolution*.

cune définition ? Croyez-vous que ces éléments lorsqu'on les talonne de trop près (comme le signale Hubert Reeves dans *Patiences dans l'azur*) conduisent invariablement au mystère ?

Il n'existe pas de cumulation progressive des théories vers une véritable image du monde ou vers une véritable réalité. Chaque théorie, du point de vue pratique, amène des gains et des pertes. Chaque nouvelle théorie précise ses problèmes et amène une spécialisation plus exhaustive dans l'analyse du «réel». Mais cela ne va pas dans le sens d'une compréhension plus globale du réel ou une explication plus complète de la réalité. Les théories sont des métaphores. On n'apprend pas à «voir» des champs, ni des courants.

Percevoir et interpréter, voilà bien deux choses essentiellement différentes. Et la science, en tant que produit privilégié de la subjectivité, ne peut réfuter la valeur de cette dernière.

À mon avis, ce sont des critères méta-scientifiques qui déterminent la qualité des diverses théories disponibles à un moment donné. On peut même affirmer que c'est la justification pratique du type investissement/rentabilité dont la balance est déterminée en termes de pouvoir et de rentabilité économique qui l'emporte sur la justification épistémologique. En d'autres termes, cela signifie que les objectifs de la recherche scientifique comprennent aussi, et peut-être avant tout, des ingrédients autres qu'épistémiques, en particulier des composantes pragmatiques qui sont liées aux déterminations contextuelles de la pratique scientifique.

Aussi, à la question : a-t-on vécu 1984 ?, nous pouvons répondre qu'effectivement nous nageons dedans et il en sera ainsi pour les futures années. Ce n'est pas le changement des chiffres qui règlera le problème pour autant. Ah ! si les marionnettes pouvaient choisir.

Éditions du BORÉAL EXPRESS 1984 Nouveautés

Nicole Brossard
Journal intime
94p — 9,95\$

François Charron
François
107p — 9,95\$

Normand de Bellefeuille
Le livre du devoir
99p — 9,95\$

Huguette Gaulin
Lecture en vélocipède
175p — 12,95\$

Carole Massé
L'existence
195p — 12,95\$

André Roy
Les sept jours de la jouissance
104p — 9,95\$

Yolande Villemaire
Belles de nuit
152p — 10,95\$

Les Herbes Rouges
900, rue Ontario Est
Montréal H2L 1P4
Tel. 514-526-2811

En vente dans toutes les bonnes librairies ou chez l'auteur

GABRIELLE ROY
La détresse et l'enchantement



Littérature

Gabrielle Roy
La détresse et l'enchantement
L'événement littéraire de l'année! L'autobiographie de la grande romancière de *Bonheur d'occasion*. Sans doute un de ses livres les plus émouvants. 512p. 19,95\$

De quoi t'ennuies-tu, Eveline?
suivi de *Ely! Ely! Ely!*
Deux récits inoubliables de Gabrielle Roy, accessibles enfin au grand public. 122p. 9,95\$

Monique Larouche-Thibault
Quelle douleur!
Un roman absolument étonnant qui fait entendre une voix nouvelle dans la littérature québécoise. 132p. 9,95\$

Marie José Thériault
Les Demoiselles de Numidie
Un roman envoûtant et sensuel; une célébration de l'amour et de ses pouvoirs. 244p. 12,95\$

Jacques Savoie
Les portes tournantes
Un succès de librairie qui s'est mérité les éloges unanimes des critiques. «Un roman d'une remarquable qualité.» (Réginald Martel, *La Presse*) 160p. 9,95\$

Leonardo Sciascia
Le théâtre de la mémoire
Deux récits irrésistibles par l'un des maîtres de la littérature italienne contemporaine. 118p. 9,95\$

Essais

Georges Mathews
Le choc démographique
Un exposé remarquablement clair et précis du débat fondamental auquel la société québécoise devra faire face dans les prochaines années. 208p. 13,95\$

R. Therrien et L. C.-Joly
Rapport de l'AFEAS sur la situation des femmes au foyer
Les résultats révélateurs d'une vaste enquête, la première sur le sujet. 216p. 13,95\$

Michel Jurdant
Le défi écologiste
Un livre radical et percutant écrit par un de nos critiques les plus articulés de la société industrielle. 436p. 17,50\$

Ronald Babin
L'option nucléaire
Développement et contestation de l'énergie nucléaire au Canada et au Québec. 230p. 12,95\$

«Papiers collés», une nouvelle collection dirigée par François Ricard

Jacques Godbout
Le murmure marchand
Le «journal» d'un de nos plus importants écrivains au pays des merveilles ambiguës de la télévision, de la publicité et des communications. 156p. 9,95\$

Gilles Archambault
Le regard oblique
Un tableau satirique et décapant de la vie littéraire québécoise. 180p. 10,95\$

Denise Lemieux
Une culture de la nostalgie
L'enfance dans le roman québécois, des origines jusqu'à la période contemporaine. 242p. 12,95\$

Histoire

Histoire du catholicisme québécois
dirigée par **Nive Voisine**
Le XXe siècle — 1898-1940 (par Jean Hamelin et Nicole Gagnon) 508p. 22,50\$
Le XXe siècle — de 1940 à nos jours (par Jean Hamelin) 426p. 19,95\$
Une vaste fresque, accessible à tous, qui retrace l'évolution de la religion catholique et son rôle dans la société québécoise.

André Lachance
Crimes et criminels en Nouvelle-France
Une étude remarquable sur les déviants et les criminels dans la société canadienne d'Ancien Régime. 188p. 11,95\$

Bruno Ramirez
Les premiers Italiens de Montréal
L'origine de la Petite Italie du Québec. 136p. 9,95\$

Ne manquez pas de visiter le stand du BORÉAL EXPRESS

au Salon du livre de Montréal à la Place Bonaventure du 20 au 25 novembre

René Hardy
et **Normand Séguin**
Forêt et société en Mauricie
Abondamment illustré, ce livre fait revivre le long cheminement qui, de 1825 jusqu'à la Grande Crise, a abouti à la formation de la Mauricie contemporaine. 224p. 17,50\$

Jean Provencher
C'était l'automne
Le troisième volume sur la vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent, par un maître historien et conteur, qui a séduit tant les critiques que le public en général. 240p. 17,50\$

Et en plus...

Rae Murphy et coll.
Brian Mulroney
Ni un éloge officiel, ni une critique systématique, cette biographie retrace la montée irrésistible du nouveau premier ministre du Canada. 230p. 12,95\$

Richard Brown
Le voyage de l'iceberg
L'aventure de l'iceberg le plus célèbre de l'Histoire et une description captivante du grand Nord canadien. 222p. 12,95\$

SIRIM
Alors survient la maladie
Un livre de prévention, utile et accessible à tous, qui présente une approche nouvelle et montre dans quelles circonstances la maladie peut se déclencher, à la faveur de quels événements elle évolue, se stabilise ou disparaît. 484p. 17,50\$

Jacques Hébert
Voyager en pays tropical
Un guide pratique pour voyager en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud, en Océanie et aux Antilles. 304p. 12,95\$

Marceau Felden
La guerre dans l'espace
Les deux super-puissances s'affairent à installer, avec des moyens exceptionnels, un véritable arsenal dans l'espace. Quelles en sont les conséquences pour les autres et pour la paix mondiale? 328p. 17,95\$

L'état du monde 1984
Un panorama complet, précis et accessible des grands événements économiques et politiques mondiaux de l'année écoulée. Caractéristiques des 167 États de la planète. 640p. 16,95\$

Jules Bélanger
Gaspésie — visages et paysages
Album de photos grand format sur une des plus belles régions du Québec. 179p. 25,00\$

Un enfant parle aux oiseaux

HUGUETTE LEBLANC

QUELQUE part sur cette planète, dans un camp de réfugiés, un enfant sort de sa tente et lance un miroir vers le ciel, espérant que les éclats de celui-ci distribuent au-dessus de sa tête les lueurs du dangereux « feu de Bengale » qui sème la mort chez les siens. Quelque part sur cette planète, un enfant ramasse les fragments et les dépose en riant sur le lit de cendres où cuit sa galette. L'enfant est heureux... Personne ne lui a dit qu'à chaque minute plus d'un million de dollars est déversé pour alimenter les flammes de sa destruction. Personne ne lui a dit que la terre cotoie quatre milliards de ses semblables qui ignorent pourquoi ils doivent mourir. Personne n'a encore osé le lui dire...

1984. Quelque part sur cette planète, des remparts de béton ont été érigés ou solidifiés, des cerbères ont filtré les allées et venues des passants qui avaient osé s'attarder. Le mépris et la désacralisation ont pris des proportions hors de tout contrôle. Les comportements démentiels, les atteintes à l'environnement et aux semblables, les compromissions sordides, la recherche effrénée de gains et de plaisirs immédiats ont fourni l'essentiel de nos informations quotidiennes. La mosaïque de catastrophes, de révolutions, d'attentats, de répressions, de tortures, d'instabilités, de névroses, de violences, de drogues, de chômage et de suicides, si elle n'est pas nouvelle, a tout de même changé de palier. Et pourquoi ? Parce que la montée de la peur a atteint un tel seuil, une telle intensité, que nous avons fait appel à notre dernier mécanisme de défense, c'est-à-dire à l'INDIFFÉRENCE. Nous sommes devenus les mandataires d'une d'une politique de non-intervention, non-ingérence, ce qui, dans les faits, signifie de non-intérêt. Les clones de nos savants laboratoires, s'ils nous ressemblent un jour, seront d'énigmatiques êtres à la discrétion sans faille. Ils ne verront rien. Ils n'entendront rien. Ils ne diront rien, mais se terrent derrière leurs portes closes et feutrées. Si la paix sociale est, en 1984, à ce prix, la paix de nos consciences devrait peut-être graver un échelon...

1984. Le « Prince » nous a quittés en emportant sa couronne de fa-

rine et ses gosses par la main. Derrière lui, triomphaient déjà les dévoreurs de liberté. Derrière lui, les champs de lauriers ne dissimulaient même plus les missiles Cruise, les renforcements d'Alliance, les usines d'armements pour raffermir le dialogue nord-sud, les laboratoires expérimentant les armes bactériologiques et qui permettent de distribuer patriotiquement les crédits de recherche à nos universités, en souhaitant, bien sûr, que ces armes tombent sur d'autres têtes que les nôtres. Derrière lui, les conspirateurs du silence feignant d'investiguer dans les réformes sociales, les lois touchant la prostitution infantile, la création d'emploi, etc., se lançaient à coup d'enquêtes une indifférence fade à faire pleurer.

1984. Notre recherche collective de la vérité, de la réalité n'a pas que du vent dans les voiles. Ceux qui détiennent le pouvoir, Église ou État, ne sont qu'effleurés par nos timides remises en question. Décentralisation, place des femmes dans l'Église, partage équitable des responsabilités, etc., ont subi un épuisement prématuré en face d'une lutte qui s'annonce interminable. Un sentiment d'impuissance, mélangé de peur et de colère, est apparu devant la nécessité de survivre dans un décor jonché d'espairs brisés.

1984. Sur un trottoir de Port-au-Prince, de Managua, de Santiago, un enfant court à vive allure vers le mur de béton d'une caserne, puis, pris de peur, mais sans ralentir son pas, il ferme les yeux pour ne pas voir. Quelque part sur cette planète, un million d'enfants courent à vive allure pour faire éclater leurs cranes sur les murs de béton. 1984. Nous voilà devant un terrible choix, celui d'oser soumettre notre conscience au réel ou de nous faire fleuriste. À Dublin, les enfants fredonnent toujours : « Si vous crevez un soldat anglais, dansez, applaudissez... » Faut-il s'étonner que les roses qui poussent sur cette planète soient déjà un peu plus rouges...

1984. Sur une allée de Recife, de Douala, de Melbourne, un enfant se met au garde-à-vous. Près d'un puits à sec, un militaire éthiopien, sahélin, brésilien fait des clichés à la douzaine des victimes de la sécheresse, clichés qu'il vendra à bon prix aux journalistes étrangers, son appareil ayant été obtenu en échange de jeunes nubiles. En 1984,



Huguet Le Blanc a étudié en pédagogie, en théologie pastorale et en gérontologie. Elle a enseigné à Québec et en Afrique. Passionnée par les cultures, elle a parcouru 45 pays sur quatre continents. Ecrivaine, elle a publié: *Bernadette Dupuis ou la mort apprivoisée*, roman, Montréal, Le Bicoireux, 1980; *La Nuit des immensités*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 1983.

(Photo Janis Le Blanc)



Affiche de Josette Trépanier

(Éditions L'Image de l'Art)

sur cette planète, le pessimisme n'est même plus une dynamique.

1984. Notre expertocratie a fait des petits. Voilà que nous utilisons le moindre prétexte pour retourner nos responsabilités au destin ou à Saint Malachie, à Ed-

gar Cayce ou à Nostradamus, ce qui revient au même... Voilà que nous informatisons les causes des génocides, les folies des dirigeants, les menaces d'exterminations, la précarité du travail... Le fanatisme inco-

rent que nous défendons pour sauvegarder nos biens et notre niveau de vie abolit tout sentiment

humaniste. Nous ressemblons à un lac au fond duquel se décompose un corps. De temps en temps, à sa surface, une bulle vient éclater. Campagne Oxfam, grève dans les hôpitaux, Entraide, etc. Nous en sommes là et il faut peut-être se l'avouer. Notre fraternité en est une de « bulle ». Si le petit écran ne nous montre pas un gosse raclé par la faim jusqu'à l'os, nous ne versons pas une larme et laissons les gouvernements jeter les fonds publics dans des campagnes de publicité, dans des tourments idéologiques, sans nous soucier davantage du pourcentage qu'ils consacrent à la coopération internationale et à la paix de cette planète, sans nous demander si tous nos podiums, fusent-ils religieux, ne frôlent pas une cruelle indécence... En sommes-nous encore en 1984 à avoir besoin de statuer les gens de leur vivant alors que d'autres crévent de faim et d'absence de tendresse ?

Notre capacité de surmonter la peur et de verser dans l'indifférence est de haut calibre. Notre société repue se soucie avant tout de son apport en calories (comblent-ils l'absence de pays ?). Où est donc passée l'évolution planétaire de la conscience que nous prometait Teilhard de Chardin et sa somme de connaissances et d'aspirations qui devait former le germe collectif de la noosphère ? Où est donc passé notre socialisme planétaire ? Nos lois de survie prennent plutôt l'allure d'un mépris du faible, d'échange de ruses diaboliques pour obtenir le pouvoir et le profit à tout prix. À qui donc profitent les intérêts canadiens dans les pays du Tiers-Monde selon une telle pensée ? Nous vuguons entre la naïveté et l'exploitation...

1984. L'humain marchant à la suite de Faust ou de Prométhée pose avec acuité le problème de la fraternité. La négation de ses valeurs spécifiques, sans lesquelles il ne peut plus se reconnaître, valeurs d'amour, d'entraide, de compassion, le menace au même degré que le désastre nucléaire et cela est beaucoup plus difficile à admettre. Comment donc après trois milliards d'années de vie, de luttes impitoyables pour évoluer,

en sommes-nous arrivés à une telle défiguration, à une telle fabrication biologique et sociale d'êtres voués à l'insensibilité ?

1984. Quelque part sur cette planète, un enfant a visionné le film « The day after » et a rendu à son père son costume de parachutiste (dernier cri de la mode enfantine), ses fusils au laser, ses bombardiers, ses « maîtres de l'univers ».

1984. Espoir. Le monde que commençait à nous présenter les physiciens est devenu intemporel. Il paraît constitué d'éléments généralement attribués aux domaines spirituels. Il dépasse de loin les limites de l'ego et cela même dans sa phase contradictoire d'équilibre qui se situe à mi-chemin entre des actualisations et des potentialisations. Voilà la situation nouvelle qui est la nôtre : notre confrontation à la Grandeur de l'Humanité. Si nous étions plus que notre travail à la petite semaine, que notre rang social, que nos performances, que nos désespoirs... Est-il trop tôt pour envisager qu'un contrôle de notre biochimie soutienne dans l'avenir nos orientations spirituelles ?

En 1968, les étudiants scandaient : « L'imagination au pouvoir ». En 1984, ils ne scandent plus. Ils font des référendums pour avoir le droit de se donner une mort « douce » en cas d'attaque nucléaire. S'il nous reste un acte essentiel, c'est bien celui d'imaginer, dans la LIBERTÉ, un futur possible et de ne plus attendre des castes dirigeantes un instrument de transformation. Les gouvernements et les Églises ont fait de leur message d'amour, d'ouverture et de partage exactement l'inverse de la promesse qu'ils avaient suscitée.

1984. Quelque part sur cette planète, un enfant épuisé pleure en fixant le brouillard. La colombe aux larges ailes n'est pas venue. Elle s'est blessée dans les cordages, les banderoles. Ses ailes alourdies de mots et de protocoles ont préféré l'abri d'une cage dorée. L'enfant n'a rien dit, car il sait que notre société a aliéné la parole. Il sait que nous lui mentons effrontément, que nous transportons, tels des contrebandiers, nos petits pou-

Suite à la page V

NOUVEAUTÉS

• Ozanam

Un Savant chez les pauvres
par Madeleine des Rivières
167 pages, ill. 9,95\$

« Vous est-il déjà arrivé de vouloir connaître la vie d'un saint, un saint qui ne soit ni sucré ni enrubbanné de toutes les vertus, mais enraciné dans son temps ? Alors, lisez le livre de Madeleine des Rivières. »
(Jean Martel, *Le Soleil*)

• Jésus savait-il qu'il était Dieu ?

par François Dreyfus
142 pages, 14,95\$

Comment aurait réagi Jésus devant l'évangile selon saint Jean ? Aurait-il demandé qui pouvait le glorifier avant l'heure ? Ou aurait-il dit : « Oui, c'est bien moi ? ». Discussions de théologiens ? Des arguments, en tout cas, qui permettent de mieux comprendre la personnalité de Jésus.

• Le secret des Jésuites

Les Exercices spirituels
par Joseph Thomas
224 pages, 12,95\$

Les Exercices ne prennent position ni sur la vie politique, ni sur la vie sociale, ni sur l'éducation, mais contiennent une certaine conception de l'homme. Un guide de l'homme, du chrétien et plus précisément, ici, de l'éducateur.

• Homme et femme il les fit

Pour une vie d'amour authentique
par Jean Vanier
202 pages, ill., 8,95\$

Seul Jean Vanier pouvait écrire ce livre. Personne ne s'est, comme lui, donné aux handicapés pour en connaître tous les aspects de leur vie. Tous recevront de Jean Vanier des avis sur leur comportement dans la vie. Rien de ce qui est vie et société n'échappe à Jean Vanier.

• Mère Frédérica Giroux

par Simone Poissant, C.N.D.
159 pages, ill., 9,95\$

« Vous germerez au milieu des nations », c'est la mission que donnait Frédérica Giroux aux Missionnaires du Christ Roi qu'elle a fondées. « Mère Frédérica Giroux entre ainsi dans l'histoire de notre Église. Elle prend place dans cette galerie des Fondatrices qui ont fait surgir d'un sol parfois aride ces mille monastères habités par l'Esprit. »
(Cardinal Paul-Émile Léger, préface).

• Les communautés religieuses en Ontario français

Sur les traces de Joseph Lé Caron
par Paul-François Sylvestre
142 pages, ill., 9,95\$

« Ce livre... passe en revue la contribution importante des communautés religieuses au développement des Franco-Ontariens » (*Livre d'Ici*). Ce n'est pas un hommage, mais un relevé historique d'un rapport trop souvent oublié.

• L'homme venu du vent

Louis-Marie Grignon de Montfort
par Benedetta Papàsogli
416 pages, 12 dessins, 13,00\$

Lecture passionnante. L'auteur retrace l'évolution spirituelle de Montfort, avec ses crises, ses échecs nombreux, ses élans et ses rêves. Et aussi sa grande dévotion mariale. Elle analyse aussi les oeuvres spirituelles de Montfort.

Salon du livre de Montréal
Stand 464

Éditions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

LE PRIX ESSO 1984 à GILBERT CHOQUETTE

GILBERT CHOQUETTE

la flamme et la forge

roman

PRIX LITTÉRAIRE ESSO 1984
DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

400 pages

\$16,95



En vente dans toutes les bonnes librairies
Éditions Pierre Tisseyre

etudes



Roy

(DISPONIBLE EN LIBRAIRIE)

Collaborateurs et collaboratrices

André Brochu
Richard Chadbourne
Marie Francoeur
Paula Gilbert Lewis
Carole Melançon

François Ricard
Ben Shek
Antoine Sirois
Paul Socken
Irma Larouche

Un document inédit de Gabrielle Roy

En 1984

• Le mythe littéraire et l'histoire
• L'autobiographie
• Gabrielle Roy

Études littéraires, Département des littératures
Université Laval, Québec, Canada G1K 7P4
Téléphone: (418) 656-7844

Au Salon du Livre de Montréal kiosque n° 153

Études littéraires est une revue de recherche
qui publie trois numéros thématiques par année

COUPON-RÉPONSE

- Je désire m'abonner à: Études littéraires pour 1985
institutions 26\$
particuliers 15\$
étudiants 10\$
- Je désire le numéro: Gabrielle Roy/6\$

Avons-nous vécu 1984 ? Le Salon du livre de Montréal

Sur la piste d'Éros

MARCELLE BRISSON

« Winston se demanda de nouveau pour qui il écrivait son journal... » alors que pour Big Brother : « Le crime de penser est la mort. »
Georges Orwell, 1984, p. 45



Philosophe, essayiste et professeure, Marcelle Brisson écrit sur le féminisme. Elle a dirigé des ouvrages collectifs sur l'état célibataire et sur l'érotisme. Elle est aussi l'auteur d'un essai sur l'amour: *Plus jamais l'amour éternel ou Éloïse sans Abélard*, Montréal, Nouvelle Optique, 1982.

PREMIER janvier 1984: Urgence d'écrire pour quel qu'un alors que penser n'est pas encore un crime. L'ombre de Big Brother plane sur le monde. Mais si le Grand Frère avait un lointain jumeau? Si les structures de domination étaient gemellaires? Gigantesque pas de deux sur l'écran international. Et les petits chefs de rentrer dans la danse.

Oui, le totalitarisme sévit un peu partout. Il y a la crise économique et les menaces de guerre nucléaire. Mais je discerne un autre danger: que les visions dramatiques de notre époque donnent lieu à un discours apocalyptique. La réalité s'y prête, et l'on approche de l'an 2000. Dénoncer le millénarisme! Et surtout les sectes qui déjà entourent le Cavalier bondissant sur son cheval blanc pour abattre la Bête.

6 janvier: L'étoile, c'est cette recherche que j'entreprends à plein temps à partir de ce semestre. Un défi au milieu de ma vie, un coup d'espoir après lutes et décret. Pour moi l'acte de penser: regain de vie, j'espère. Second — ou troisième souffle!

Ne pas décrocher de mon temps, de notre histoire, c'est impérieux. D'où cette quête de nouvelles images érotiques, après la contestation du mythe de l'Amour éternel. La question essentielle serait celle-ci: à une époque où circulent librement des images pornographiques pas très subtiles et souvent violentes, en contre-partie à des formes idéalisées et désuètes de l'Amour, sans grand pouvoir mobilisateur, y a-t-il place pour des représentations autres?

Comme fond de scène à mon interrogation: *Le bal* d'Ettore Scola. La danse invite les couples à se former... indéfiniment. Le désir circule... mais les images sont stéréotypées et impuissantes. Éros crie, le film demeure muet.

1er février: Une neige douce et fine est tombée cette nuit. Encore un peu de brume dans le matin. Je pense à ces images qui flottent dans l'air quand la société vit des transformations radicales. Elles émergent après un long déplacement. Mais on ne les voit pas. Leur procès de concrétisation s'accomplit dans l'oeuvre des poètes, des artistes, des créateurs, sensibles au dynamisme de la culture et soucieux de nouveau signifiants pour les exprimer. Parmi ceux-ci, les marginalisés, à l'affût des brèches dans le tissu social, pour inventer des formes de survie. Je pense particulièrement aux femmes.

Fin février: Pendant que j'élabore mes concepts théoriques, je suis à l'affût de notre réalité québécoise et de ce qui se passe un peu partout. La Commission d'enquête fédérale sur la pornographie et la prostitution vient siéger à Montréal. Je demande à m'y faire entendre. Dénoncer la violence des modèles sexuels qui s'exercent contre les femmes et les enfants et montrer leurs liens avec la phalocratie, c'est urgent et plusieurs associations le font. Mais je distingue l'érotique de la pornographie: il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain! Les vendeurs de porno se parent du prestige de l'érotisme. Confusion. La différence radicale entre l'un et l'autre, c'est que l'objet érotique n'existe pas comme tel, c'est l'expérience qu'on fait qui est érotique, tandis que l'objet porno existe bel et bien. Il est commercial et fonctionnel, c'est dire qu'il doit exciter sexuellement et se vendre d'où un code extrêmement simple qui assure sa lisibilité.

Mars: Visite éclair à New York. Nos voisins relèvent à nouveau la tête depuis que Reagan pince la corde de la fierté nationale. Et à quel prix! Mais New York est New York et je m'y plais bien. Rendez-vous à A.I.R. Galerie (féministe) où je rencontre la directrice Bérénice Raynaud qui me met en contact avec Joan Semmel. Cette artiste fait des nus sur la plage, d'elle-même, seule ou avec son ami, à partir de photos, la caméra étant à la place de sa tête. Ainsi les personnages ne sont plus du tout en représentation: aucune pâture pour l'oeil voyeur. Ils sont aussi plus grands que nature: ce qui les déréalise... on dirait des paysages de chair. L'autoportrait est une pratique des artistes féministes très significative: les femmes se prennent en main et offrent d'elles les images qu'elles désirent. Ainsi Mary Beth Edelson (que j'ai aussi rencontrée) qui se photographie comme un lieu pour une déesse, car dit-elle, c'est ce que nous sommes au pluriel — tandis que la Québécoise Marion Wagschal elle, se montre avec des bi-

goudis pour ne pas gommer la réalité quotidienne. (Narcissisme? À mettre en rapport avec les écrivaines féministes françaises et québécoises dont l'oeuvre est souvent autobiographique et les textes sont très « jouissifs ». On dirait qu'il y a un érotisme au masculin suscité par l'interdit, tandis qu'Éros au féminin serait relié au plaisir plus immédiatement). Contraste frappant entre ces oeuvres et la belle exposition d'Yves Saint-Laurent au Metropolitan Museum. Là, les femmes sont vraiment pensées par l'homme et pour l'homme. Des poupées et des mannequins.

10 avril: Paris — Les documents s'accumulent; la réflexion s'élabore au cours de longue marche, s'articule à la table de travail. Serait-il possible de cheminer dans le monde du désir

avec le seul désir comme baguette ou pendule? Être des sourciers (des sourcières, même si Bachelard dit que le magnétisme du sourcier est masculin!) dans les forêts épaisses de cultures millénaires et les clairières plus avenantes de notre contemporanéité? Comme il est écrit au frontispice du Musée de l'homme: seul le désir ouvre la porte de ce lieu... (Valéry). Sans doute n'est-il pas dit que le savoir raisonné méthodique n'ait pas à être mobilisé, surtout s'il demeure près de sa source et s'il n'est pas organisé en pouvoir. Pour que mon désir colle à son objet et l'éclaircisse des approches « plurielles » comme dirait Barthes.

Mai: Paris, toujours. Foule de badauds, place de la Sorbonne. Je m'approche: des adolescents sur une seule rangée, face au public font des gestes comme des poupées mécaniques au son d'un magnétophone. Chacun fait à tour de rôle son numéro en bougeant les doigts, puis la main, les bras, le cou, etc. C'est le smurf. Je suis vraiment prise par ce spectacle et le public aussi.

Commentaire du 10 novembre. Je lis dans *Esprit*: « Drôles de gamins-machines, petits robots paradoxaux à l'élasticité de ressorts, au tournoisement de toupies, des centaines de petits Narcisses... » Je suis les séminaires d'Hélène Cixous, de Françoise De-roix et de Lucette Finas.

Juin: Gaston Miron fait la vedette du Forum des Halles, à trois reprises. Jean-Pierre Faye dit de lui: ce poète qui a créé le langage québécois. Miron proteste: avec d'autres! C'est vrai: l'Hexagone et Miron furent un lieu d'é-

mergence d'une nouvelle image de l'*Homo quebecensis*. Celui qui enfin s'accepte comme il est et s'aime. Mais que de fréquents retours en arrière nous opérons. Il est difficile d'aimer comme chante Vigneault... de s'aimer.

1er juillet: Dans l'avion vers Montréal. Déjà six mois que je vagabonde dans le monde d'Éros. Un premier trait de ces images autres: elles sont globales, parlent à tout le corps et synesthésiques: elles établissent des correspondances entre les différents sens.

Images foisonnantes émises par des sources multiples, formes et couleurs, lumières, bruit, timbres, sons et silences, paroles, cris et voix, senteurs et saveurs, effluves... baisers. Mer de sensations. Alchimie des fluides. Des solides aussi. Jeu de métaphores, certes, mais toujours en liaison avec la peau et la chair du monde.

Deuxième trait: je discerne une matrice que j'appellerais « narcissienne » car les images autres impliquent une affirmation et un amour de soi dans la fragilité même de son être. Relire autrement la légende de Narcisse. Le concept d'individu se trouve valorisé. Clé pour lire le social aujourd'hui. Ne pas opposer amour de soi à amour des autres mais à pouvoir et à domination...

(Ces questions seront développées dans *Objets II pour la philosophie*, Collection dirigée par Marc Chabot et André Vidricaire. Édition pantoute, Québec, 1985).

1. Plus jamais l'amour éternel, Nouvelle Optique, Montréal, 1981.



Un livre-événement

Les Editions Libre Expression annoncent la parution de *Le Parti québécois*, l'histoire d'une période tout à fait exceptionnelle de l'histoire politique québécoise et canadienne. Un livre qui nous fait pénétrer dans les coulisses du pouvoir à travers les confidences des personnalités fortes du Parti.

Le Parti québécois, un livre-événement écrit par le journaliste Graham Fraser correspondant à Québec du *Globe and Mail*. L'ouvrage sera disponible dans toutes les librairies le 26 novembre prochain.



La Mère d'Edith est en lice pour le Prix du public du Salon du livre de Montréal.

Edith Fournier sera également invitée vendredi le 23 de 15h à 16h sur le thème: *Quand la littérature devient thérapie*.

Sur la scène centrale au salon du livre.

Une « tragédie aux dimensions épiques »
Stanley Karnow est un spécialiste de politique étrangère, il a orchestré le magnifique document télévisé consacré au Vietnam (diffusé par PBS).

M. Karnow vient d'écrire *Vietnam*, un livre paru aux Editions Libre Expression/Presses de la Cité qui dresse le bilan complet de cette guerre qui fut « une tragédie aux dimensions épiques ».

Vietnam est un document choc qui nous fait connaître l'horreur des champs de bataille et les secrets des généraux. A ne pas manquer.



Du rouge au bleu

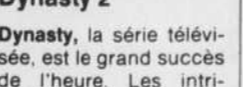
Les Héritiers, un livre qui permet de saisir la mécanique du parti libéral. L'histoire de trois hommes: Pierre E. Trudeau et les deux héritiers en lice: John Turner et Brian Mulroney. Le journaliste Charles Lynch, auteur de *Les Héritiers* analyse la lutte que libéraux et conservateurs ont mené pour le pouvoir.

Les Héritiers, paru aux Editions Libre Expression.



La condition masculine

Bertrand Gauthier est éditeur à *La courte échelle* et auteur de charmants livres pour enfants. Il a commencé en 1982 une carrière d'écrivain « pour adultes » avec *Les Amantures*, un roman consacré à la vie amoureuse. Il donne maintenant le point de vue d'un homme sur la condition masculine dans *Le Beau Rôle*, un roman grinçant, à la fois humoristique et sérieux...



Dynasty 2

Dynasty, la série télévisée, est le grand succès de l'heure. Les intrigues, liaisons et vengeances font partie de l'univers de la famille Carrington. Les tomes 1 et 2 du livre *Dynasty* publiés aux Editions Libre Expression aident à saisir les liens qui unissent ces magnats du pétrole.

Dynasty 1 et 2, des livres destinés aux téléphiles.

à lire chez
LIBRE EXPRESSION

La Mère d'Edith: un succès à souligner

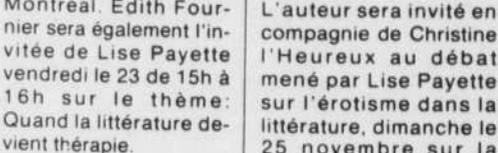
La Mère d'Edith, le témoignage d'Edith Fournier qui traite du vieillissement et de la mort de sa mère, a été sélectionné l'un des dix meilleurs livres de l'année par l'association des libraires.



Sawinne

Pour l'amour de Sawinne, publié en coédition par Libre Expression à Montréal et par Sand à Paris, est le dernier volet du cycle taurin de Roger Fournier. Cette téralogie (*La marche des grands Corcus*, *Les Cornes sacrées*, *Le Cercle des arènes* et *Pour l'amour de Sawinne*) conjugue passions humaines, amour de la terre et mythologie.

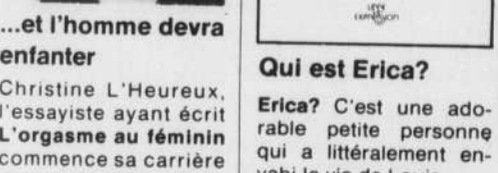
L'auteur sera invité en compagnie de Christine l'Heureux au débat mené par Lise Payette sur l'érotisme dans la littérature, dimanche le 25 novembre sur la scène centrale au Salon du livre.



Qui est Erica?

Erica? C'est une adorable petite personne qui a littéralement envahi la vie de Louis.

Jean-Yves Soucy, auteur de *Un Dieu chasseur* et de *Parc Lafontaine* sera maître de cérémonie lors du spectacle d'ouverture du Salon du Livre de Montréal le 20 novembre prochain.



Le Dernier Recours

un sujet brûlant à l'heure des fécondations artificielles et des transplantations inter-espèces.



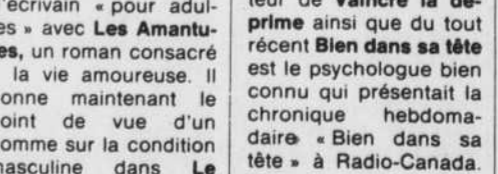
Des lettres que l'on aurait dû écrire

Solange Gendron est une femme d'affaires de Laval, directrice de la publicité du Centre Laval. Elle est également une femme de coeur qui a commencé à écrire pour la radio sous le nom de Isabelle Jodoin. Ses lettres sont lues chaque dimanche matin sur les ondes de CIME FM. Devant le succès et la demande incessante des auditeurs, les lettres de l'Isabelle sont devenues le livre *Confidentiel*, publié aux Editions Libre Expression.



Radio-thérapie

Henri Martin-Laval, auteur de *Vaincre la déprime* ainsi que du tout récent *Bien dans sa tête* est le psychologue bien connu qui présentait la chronique hebdomadaire « Bien dans sa tête » à Radio-Canada. Il est à présent chroniqueur à l'émission de Suzanne Lapointe à CIMS et coanime chaque semaine une ligne ouverte en compagnie de Suzanne Monange. Il sera présent au kiosque de Libre Expression pendant le Salon du livre.



Une visite au Salon du livre

De nombreux écrivains vont se succéder au kiosque 350 des Editions Libre Expression. Pour rencontrer les auteurs des livres de la rentrée mais aussi pour revoir des personnalités telles que Pierre Olivier, Ghislaine Meunier-Tardif, Michèle Morgan, Elaine Bédard et Alexandre de Bothuri, Jean Paul Cofsky ainsi que Hélène-Andrée Bizier.



Jean-Charles de Fontbrune à Montréal

Invité officiel du Salon du livre de Montréal, Jean-Charles de Fontbrune est le célèbre auteur de *Nostradamus*. Il publie *Histoire et prophétie des papes*, une coédition Libre Expression/du Rocher. Un document passionnant qui explique le règne des papes et présente les prophètes de Malachie, un moine irlandais du XIIe siècle.



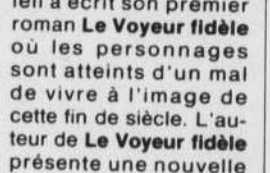
Jean-Charles de Fontbrune sera présent au kiosque 350 des Editions Libre Expression.



Un critique devient romancier

Régis Tremblay, critique au journal *Le Soleil* a écrit son premier roman *Le Voyeur fidèle* où les personnages sont atteints d'un mal de vivre à l'image de cette fin de siècle. L'auteur de *Le Voyeur fidèle* présente une nouvelle forme d'amour courtis. « J'ai beaucoup aimé dans ce roman la finesse des portraits, la justesse de la psychologie. »

Réginald Martel, *La Presse*, 3/11/84



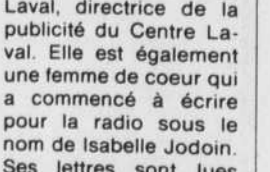
Erica?

C'est le dernier roman de Jean-Yves Soucy. C'est un regard amusé sur les rites de la séduction, un roman fantaisiste qui délivre du quotidien et fait sourire.



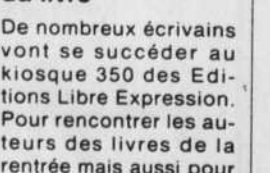
Le Dernier Recours

un sujet brûlant à l'heure des fécondations artificielles et des transplantations inter-espèces.



Le Beau Rôle

un roman grinçant, à la fois humoristique et sérieux...



Dynasty 2

la série télévisée, est le grand succès de l'heure.

Cette année, offrez en cadeau de belles heures de lecture et recevez, en retour, des félicitations pour votre bon goût!

Aux stands 474-475-476 de VLB ÉDITEUR, vous trouverez tout notre fonds, soit plus de 180 titres pour tous les goûts, ainsi que les nouveautés suivantes:

ZELDA
du théâtre de Johanne Beaudry

ENTRE LA SAINTETÉ ET LE TERRORISME
des essais de Victor-Lévy Beaulieu

AXES ET EAU
des poèmes de Louky Bersianik

EN VILLE
du théâtre d'Élizabeth Bourget

LA BALLADE DU PEUPLER CAROLIN
des nouvelles d'Haroldo Conti, traduites de l'argentin

LA LETTRE INFINIE
des textes poétiques de Madeleine Gagnon

LES NEIGES, suivi de LE BONHOMME SEPT-HEURES
du théâtre de Michel Garneau

VOYAGE EN IRLANDE AVEC UN PARAPLUIE
un récit de Louis Gauthier

LA TABLE D'ÉCRITURE
des essais de Philippe Haeck

DEVANT L'ÉTANG
un récit de Lise Harou

MISS EMILY ET LA MORT
des poèmes, de Michael Harris, traduits de l'anglais

LE PARADIS GLOBAL
un récit de Jocelyn Pagé

À QUI LE P'TIT COEUR APRÈS NEUF HEURES ET DEMIE?
du théâtre de Maryse Pelletier

PLEURER POUR RIRE
du théâtre de Marcel Sabourin

LA FOLIE COMME DE RAISON
des témoignages du collectif Solidarité-Psychiatrie

Du 20 au 25 novembre, venez rencontrer ces auteurs et vous procurer notre nouveau catalogue.

VLB ÉDITEUR
la petite maison de la grande littérature
918, rue Sherbrooke Est
Montréal H2L 1L2
Tél. 524-2019

Oiseaux

Suite de la page IV

voirs d'un territoire à un autre, que nous sommes des « pitres » aux mains liées. Alors, pourquoi nous étonner s'il n'aplaudissent pas?

Sur la place désertée de Fort Simpson, un enfant dessine un arc-en-ciel entre les herbes pendant qu'à Rideau Hall on trinque à notre capacité de respecter les horaires. Qui a dit qu'il y avait eu une année des communications? Nous sommes en face d'une tentation d'abdication qui risque de s'étendre sur nous comme une toile d'araignée et de nous amener à regarder sans voir, à accepter sans comprendre.

1984. Écrire pour entretenir l'espoir envers cette société technico-industrielle et les humains qui en forment les rouages. Écrire pour ces sociétés fragiles et vulnérables qui se moifient devant leurs téléviseurs, dans leurs ghettos, leurs camps, les villes surpeuplées, leurs favellas où enfants et parents dorment encore dans les dépotoirs et y cherchent encore leur maigre pitance. 1984. Sur ma table de travail, un manuscrit à compléter. Des fragments du temps envahissent mon espace. Un cri « Ne brûlez pas les acacias » sur une couverture. Un désert. Dakar. Mopti. Paris. Audessus de cette planète, l'astronaute Garneau survole Fort Simpson. Il n'y a plus de brouillard. Un enfant parle aux oiseaux.

Lettre à Sarah ou comment être Québécois(e) en 1984

LISE GAUVIN

Extrait de *Lettres d'une autre*, essai-fiction à paraître très prochainement aux éditions de L'Hexagone (co-édition: Le Castor Astral).

UNE Persane récemment arrivée au Québec pour y poursuivre des études littéraires fait part à une amie restée en Perse de ses étonnements, de ses questions et de ses commentaires. Comment peut-on être Québécois(e) se demande-t-elle de mille et une façons. Le fragment qui suit porte sur les hommes et les femmes, en 1984.

Chère Sarah,
Malgré leurs airs d'affranchies, les femmes québécoises ne semblent guère plus avancées que nous dans la conquête de leurs libertés : plusieurs d'entre elles me font penser aux silhouettes voilées qui fréquentent encore nos marchés et nos rues. Théoriquement, elles ont tous les droits. Pratiquement, très peu de pouvoir, sinon celui des obscures responsabilités quotidiennes, de « faire aller la roue », de faire marcher des systèmes dont le mécanisme souvent leur échappe. Même dans les milieux de vingt à trente ans que je fréquente, les filles sont « bons seconds » et s'accommodent facilement du rôle de « support moral et matériel » que les garçons leur laissent occuper généreusement. En apparence, la société québécoise n'est pas sexiste : les messages publicitaires montrent de plus en plus d'hommes lavant la vaisselle ou passant l'aspirateur, de femmes conduisant des camions. Certaines blagues ne se font plus, du moins devant les femmes. On a appris à « faire attention ». Mais sous cette surface récemment polie, les comportements ont peu changé. Une femme est-elle nommée à un haut poste qu'on s'empresse de laisser courir les bruits les plus extravagants sur sa vie privée, la traitant de nymphomane ou de virago. Comme si du coup toute la gent masculine était menacée ! J'ai appris qu'il y a quelques années au Québec, les étudiants évitaient scrupuleusement de fréquenter leurs consœurs étudiantes. Il fallait que la fille ait un degré d'instruction de moins que le garçon : la paix du couple était à ce prix. Aujourd'hui des hommes se plaignent que trop de femmes parlent haut et fort. Trop ? On les compte sur les doigts de la main. C'est déjà trop, disent-ils. On agit le spectre du Female Power. Comme au Manitoba, on a inventé le mythe du French Power pour faire taire les six pour cent de parlant français.

(...) Voilà que je te parle des hommes et des femmes comme s'il y avait une collectivité mâle homogène devant une collectivité femelle non moins uniforme. Je précise donc, au cas où tu en douterais, que mes généralisations plurielles ne sont que l'addition des observations singulières que j'ai pu effectuer, au hasard de mes rencontres et de mes lectures. Si je te les communique, c'est évidemment pour satisfaire ta curiosité mais aussi parce que ma condition de nouvelle arrivante m'a poussée à m'interroger davantage que les Québécois et Québécoises de vieilles souche sur eux-mêmes et leurs comportements.



Professeure, critique littéraire, essayiste, Lise Gauvin est aussi présidente de l'Association des éditeurs de périodiques culturels du Québec. Elle a publié un essai, *Parti Pris littéraire*, aux Presses de l'Université de Montréal en 1975. Elle a préfacé en 1983 chez Maeght-Lelong à Paris l'exposition Riopelle: son texte intitulé *Trois fois passera* a paru au catalogue de l'oeuvre et dans un album d'art que Riopelle a intitulé *Cap Tourmente*. Elle fait paraître ces jours-ci un essai-fiction dont est extrait le texte publié ici: *Lettres d'une autre*, un ouvrage publié à l'Hexagone au Québec et à Castor Astral en France.

(Photo Kéro)

Que de ménagements, que de détours, que de préambules, n'est-ce pas ? Les hommes sont-ils à ce point susceptibles qu'ils n'acceptent aucune opinion qui aurait une autre visée que de remonter d'un cran leur piédestal ? Pas susceptibles, mais vulnérables à cause des blessures d'orgueil que leur inflige le féminisme. D'ailleurs le mot lui-même est devenu une sorte de parole rentrée, qu'on ne prononce plus qu'en chuchotant. Il évoque aussitôt, pour bien des hommes, l'image d'une Diane guerrière, commandant à une armée d'amazones aux dards empoisonnés. Quelle dérision, quand les femmes elles-mêmes essaient tant bien que mal de se déprendre de leurs complexes de Cendrillon ou de Jo-caste. Quand une bonne partie des filles rêve encore au grand amour qui viendrait donner sens à leur destin ? Mais la société québécoise a vécu, en quelques années, de tels bouleversements (industrialisation, laïcisation, démocratisation de l'enseignement, indépendance, échec référendaire, etc.) que chacun se trouve comme déséquilibré, obligé de faire des prodiges d'acrobatie pour ne pas se retrouver sur le trottoir, les quatre fers en l'air, comme quelqu'un qui vient de glisser sur une peau de banane. En fait, j'ai l'impression que chaque Québécois, sans trop l'avouer ouvertement, se sent intérioriser comme s'il avait rencontré sa peau de banane. Certains disent que c'est la faute de René Lévesque, d'autres que c'est la faute du féminisme, ce qui dans bien des esprits, revient au même. On a les boucs émissaires que l'on peut.

Pour en revenir à ce féminisme que l'on désigne toujours au singulier sans jamais prendre soin de la mettre en contexte, je me suis amusée, l'autre jour avec une amie, à tenter une esquisse (tu vois comme je suis prudente !) de typologie des atti-

tudes mâles québécoises face à ce phénomène. Nous en sommes venues à établir, aussi scientifiquement que possible mais toujours d'après un relevé empirique, quatre grandes catégories. Je tiens à préciser qu'il n'y a pas vraiment d'étanchéité entre les catégories en question et que toutes peuvent se retrouver simultanément dans la même ville, bien que, d'après ce que j'ai entendu dire, elles seraient apparues chronologiquement.

D'abord l'attitude sympathisante, généreuse, de ceux qui se sont sentis mal à l'aise après avoir pris conscience de l'extrême disparité de leurs privilèges par rapport à ce que l'on exigeait des femmes. Ceux-là se sont mis à faire des courses, à changer des couches et à partager des tâches tout en se cachant pour lire *Playboy* et *Penthouse*. Parfois ils détournent les yeux avec pudeur des seins des filles, qui ne leur en demandent pas tant. Ce sont, à toutes fin utiles, des héros. N'ont-ils pas balayé d'un coup des siècles de suprématie mâle ? Ils seraient heureux - car à gagner des compagnes on ne peut que se réjouir - si leur collaboration était toujours reconnue à son juste mérite. Mais « on » oublie parfois de leur exprimer toute la gratitude à laquelle ils ont droit. Ils se trouvent alors incompris, parfois seuls devant la télévision, se demandant, finalement, s'ils ont vraiment gagné à l'échange. Ils ont du mal à recoller les pièces de leur identité perdue dans les mille et une tracasseries quotidiennes. Le leur arrive même de rêver à ce temps béni qu'on appela le patriarcat, qui donnait aux femmes la royauté absolue de la cuisine, alors une belle grande pièce avec poêle ronronnant, pendant qu'ils avaient eux-mêmes la jouissance non moins absolue de leurs horaires et de quelques autres petites choses, dont l'État.

Une autre attitude aussi fort ré-

pondue consiste à traiter le féminisme avec ironie et à exercer sur ses moindres manifestations, dans la plus pure tradition moliéresque, la censure impitoyable du ridicule. Une femme parle-t-elle de sa difficulté de surmonter les contraintes liées à sa condition historique qu'on la soupçonne aussitôt de narcissisme, de nombrilisme, de collectivisme (sic), quand on ne dit pas carrément qu'elle a les menstruations indiscrettes ou qu'elle prépare mal sa ménopause. Ces mâles-là sont en général très polis quand on les rencontre. Ils font semblant de vous écouter. Vous répondez même à l'occasion. Mais dès que vous avez le dos tourné, ils tirent le rideau sur ce que vous avez dit ou fait, l'ignorent ou le mettent en pièces. J'ai été stupéfaite de constater un jour que cette attitude s'était personnalisée, qu'elle avait même un prénom.

Cette enquête officieuse nous a permis de détecter une troisième attitude face au féminisme. Celle qui procède à la fois de l'étonnement et de l'incrédulité et qu'on pourrait caractériser par la phrase célèbre de César : « Et tu quoque, Brutus ». Ces hommes s'adressent généralement aux femmes instruites, normalement constituées, occupant un emploi relativement bien rémunéré et bien vu socialement. On leur fait entendre qu'elles n'ont pas « besoin » du féminisme et que la société est plus que jamais bien disposée à l'endroit des femmes. N'ont-elles pas elles-mêmes « réussi » et accompli ce qu'elles voulaient ? Ceux qui tiennent de tels propos sont généralement prêts à faire eux-mêmes confiance aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Cette attitude est celle que je qualifierais de Cité libriste par rapport à celle de *Parti Pris* : croyance au pouvoir magique du talent, de la compétence, à une certaine forme de libéralisme qui finit par récompenser la vertu.

Pour eux, le mouvement féministe est un défi à l'universel et à la raison. C'est le discours de Trudeau contre celui de Lévesque. Une argumentation analogue ne lui sert-elle pas à dire au Québec que ses desirs ne sont pas raisonnables, que ses revendications sont injustifiées ? Que, vraiment, la belle province n'a aucune raison de se plaindre et de compliquer la vie de toutes les autres ? Comme le Québec sur l'échiquier fédéral, les femmes se retrouvent souvent encore dans une proportion d'une sur dix dans les différents conseils d'administration. Ce sont les nationalistes québécois eux-mêmes qui essaient de leur faire comprendre que le féminisme est un virus dont elles peuvent s'exempter. Surtout si elles ne sont pas trop mal tournées. C'est ce qu'on m'a dit entendre parfois à Québec dans certains milieux, alors qu'à Ottawa, au contraire, on commence à comprendre tout le capital politique à tirer d'un engagement pro-féministe bilingue qui permet de considérer comme nulle et non avenue la petite frontière québécoise. Ceux qui disent que les femmes n'ont pas besoin du féminisme oublient généralement que c'est à cause du féminisme que les femmes peuvent se passer... du féminisme (...). Personnellement, je ne vois pas en quoi une femme qui revendique sa double appartenance comme femme et comme québécoise porte atteinte à l'intelligence et au bon sens.

Une quatrième et dernière attitude répertoriée est celle de la contre-attaque. Les hommes réagissent, menacent, reprennent l'offensive. Les femmes ne les ont-elles pas réduits au statut d'opprimés, de faibles, de parias ? N'ont-elles pas pris toute la place ? Virginia Woolf, c'est nous, disent-ils à leur tour. Certains d'entre eux se réunissent, se cotisent, forment des coalitions, non plus pour parler des affaires d'État, comme on a toujours fait dans les clubs très « sélects », mais pour bavarder simplement de leurs performances sportives ou amoureuses. Les sociétés secrètes resurgissent, interdites aux

femmes. D'autres lèvent les bras au ciel, jettent les hauts-cris et jurent sur la tête de leur mère qu'ils n'ont jamais songé à violer ni à battre une femme. Tout au plus avouent-ils qu'ils ont déjà pincé les fesses de leur petite soeur. D'autres enfin, enfreignant la loi du mutisme que leur aurait imposée les femmes, osent dire tout haut, sans craindre d'être traités de phalocrates ou de misogynnes, ce qu'ils pensent tout bas. Ils en ont marre ! De quoi ? De l'écriture des femmes, notamment : « Elles parlent de leurs bobos et de leurs bibites, décrivent dans le menu détail leurs nombrils et leurs vulves, leurs odeurs, leurs crampes et leurs menstrues et leurs orgasmes clitoridiens et vaginaux » (*L'Actualité*, mars 1984). Du féminisme et des féministes ensuite. Ça les énerve.

Ils se croient les victimes d'un vaste complot, se manifestant par ce qu'ils nomment « le syndrome du bourdon », dont le but serait l'élimination des mâles après usage. Selon un (vrai) psychiatre, le féminisme serait même responsable de la fin du discours amoureux. Voire de la mort du désir (...). Encore un peu et on accuserait les féministes d'être la cause du viol, de l'inceste et de l'impuissance. Syndrome du bourdon ? Plutôt résurgence du mythe de Pandore qui voulait que la femme ait été à l'origine de tous les maux dont souffre l'humanité (...).

Je veux bien croire qu'il y a, dans la dernière attitude décrite, une bonne part de provocation. Mes relevés statistiques me prouvent toutefois que celle-ci est plus répandue qu'il ne paraît et que seule la peur de se faire taper sur la tête évite de la manifester davantage. Les enfants gâtés ne gagnent plus systématiquement la fête au gâteau des rois. Catastrophe. La défense s'organise. On déclarera bientôt la Loi sur les mesures de guerre. Mais non sans avoir auparavant fait la grève de l'amour.

Pendant ce temps au Manitoba, on se défend du French Power qui menace l'intégrité canadienne. Au plaisir de te lire bientôt, Roxanne.

Liste des prix

Mercredi 21 novembre : 17h, sur la scène centrale Remise des prix des concours littéraires organisés conjointement avec la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, le journal *La Presse* et le Salon du Livre de Montréal.
Jeudi 22 novembre : 17h, sur la scène centrale

Prix Belgique/Canada Vendredi 23 novembre : 17h, sur la scène centrale *Prix du Public* en collaboration avec le journal *La Presse*
Dimanche 25 novembre : 16h, sur la scène centrale Remise des prix des concours organisés par *L'Espresso* et le *Journal de Québec*

Toutes les revues, tous les sujets,

- actualité 411-SLM
- arts
- commerce
- enfants-adolescents
- informatique
- littérature
- mode - haute-couture
- mots croisés
- sciences
- sports et loisirs
- autres...

ça m'intéresse... je m'abonne !

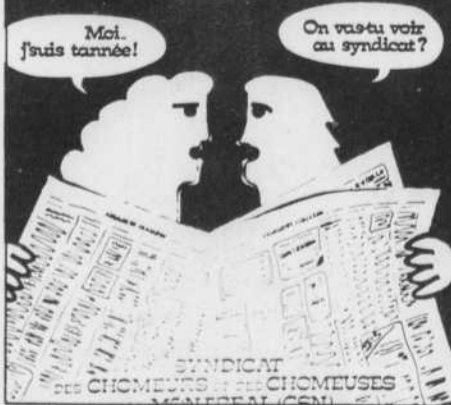
écrivez à PERIODICA
C.P. 444, Outremont
Qué. H2V 4R6
(514) 274-5468
AGENCE INTERNATIONALE D'ABONNEMENT

PERIODICA
Stands 303-304-305-306

possibles

VOLUME 9 NUMERO 1 AUTOMNE 1984

le syndicalisme à l'épreuve du quotidien



DANS CE NUMÉRO	
Editorial	
Le syndicalisme, à l'épreuve du quotidien.....	5
Miroirs chiffrés	
Michel Lemaire.....	13
Lettre ouverte d'un « militant de la base »	
Pierre J.G. Vennart.....	19
Réflexions autour de réalités chères	
Raymonde Savard.....	35
Syndiquer avec amour « Sur un livre de Ginette Lépine »	
André Thibault.....	47
Le droit à la différence	
Claudine Bertrand.....	59
Courants fragiles	
Susy Turcotte.....	69
Du côté de la technologie	
André Bouthillier.....	81
La santé et la sécurité au travail	
Marcel Simard.....	89
Dix ans de participation ouvrière	
Paul-André Boucher.....	99
Un nouvel acteur social: l'usager	
David Descent, Martin Robitaille, Gilles Simard.....	113
Table ronde: Voies nouvelles	
Louis Fournier, Francine Lalonde, Céline Saint-Pierre.....	129
Un amour de Wamz	
Michel de Celles.....	155
SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION	
Le fonds de solidarité des travailleurs du Québec	
Louis Fournier.....	171
Blues clair	
Patrick Sararam.....	187
COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES.....	203

Comité de rédaction:
Rose Marie Arbour, Francine Couture, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, André Thibault.
Secrétariat et administration: Suzanne Martin
Collaborateurs(trices):
Marie Bouchard, Roland Giguère, Gaston Miron, Marcel Rioux, Marcel Simard.

Abonnez-vous à POSSIBLES

Bulletin de commande

Nom
Adresse
Ville..... Code postal
Province
Occupation

ci-jointmandat-poste .au montant de 15,00\$ pour un abonnement à quatre numéros à compter du numéro

Abonnement institutionnel: 25,00\$ Abonnement de soutien: 25,00\$ le no: 4,95\$

Revue Possibles, B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

LES ÉCRITS DES FORGES INC.
2095, rue Sylvain, Trois-Rivières, Québec G8Y 2H6

NOUVELLES PARUTIONS AUTOMNE 84

GERMAINE BEAULIEU, <i>Archives distraites</i> (octobre)	5,00\$
«...complice de liaisons secrètes...»	
CLAUDE BEAUSOLEIL, <i>Les Livres parlent</i> (octobre)	15,00\$
«Ici le critique ne fait pas un bilan à froid mais une lecture à chaud... des thématiques et des écritures, il sert d'introduction (...) à notre histoire littéraire au présent» préface de Jean Royer	
JOSEPH BONENFANT, <i>Grandes aires</i> (octobre)	8,00\$
«Insinue de l'avenir en parlant des faits bruts»	
JEAN CHAPDELAIN GAGNON, <i>entretailles</i> (novembre)	5,00\$
«Un regard qui glisse ou qui se perd entre deux feuilles, entre l'écorce et la chair»	
JEAN-PIERRE LEROUX, <i>Papier sans bords</i> (novembre)	8,00\$
«Écrire pour fixer ou voir mes yeux... De la vue au froissement (...) l'image déchire son poids jusqu'à l'effacement...»	
MICHEL MUIR, <i>Les Jardins de l'aujourd'hui</i> (novembre)	5,00\$
«Vivre dans un perpétuel éclatement des veines»	
MARCEL OLSKAMP, <i>À gauche du mystère</i> (novembre)	5,00\$
«Entrons dans la nuit les choses tremblent»	
ÉLISE TURCOTTE, <i>Navires de guerre</i> (octobre)	5,00\$
«Je naviguerai ailleurs, dans la clarté du doute»	

Au Salon du Livre de Montréal Stand 175B

LES ÉCRITS DES FORGES INC.
2095, rue Sylvain, Trois-Rivières, Québec G8Y 2H6

DE L'ASILE À LA SANTÉ MENTALE

Qui a intérêt à ce que le fou guérisse?

Salon du livre de Montréal KIOSQUE 118

Françoise Boudreau
DE L'ASILE À LA SANTÉ MENTALE

Les soins psychiatriques: Histoire et Institutions

274 pages 16,95 \$
En vente dans les bonnes librairies

EDITIONS SAINT-MARTIN

Avons-nous vécu 1984 ?

Le Salon du livre
de Montréal

Lagunes et deltas: risquer un texte gratuit en 1984

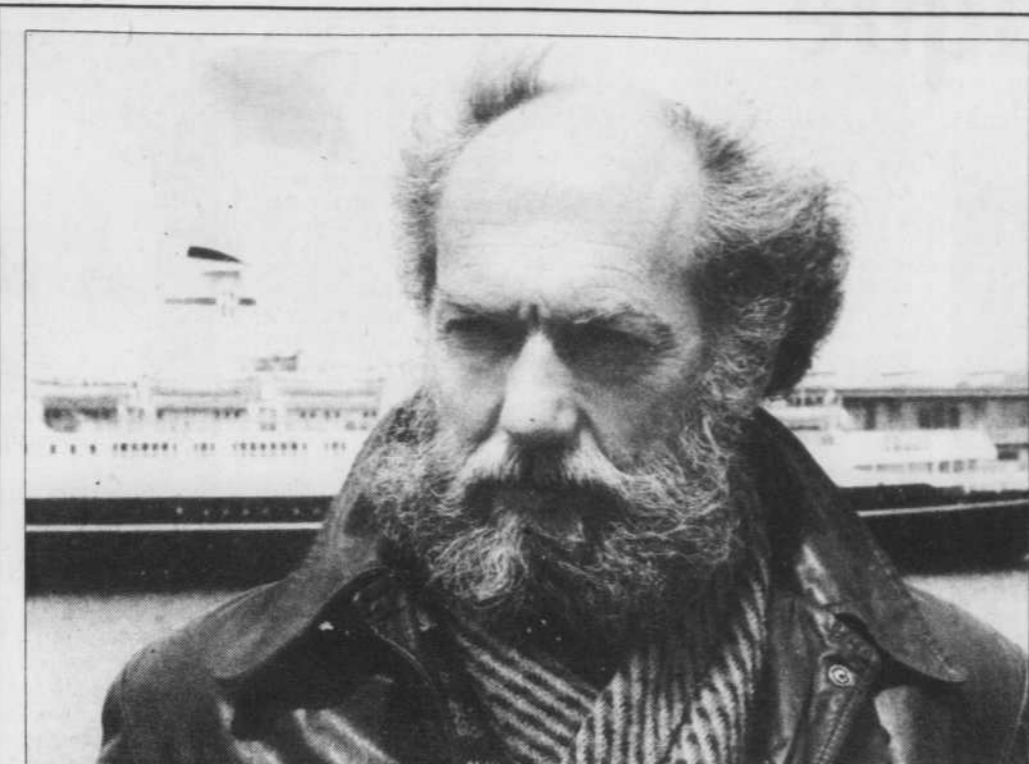
PIERRE-YVES
PÉPIN

Pendant près de vingt ans de courses vagabondes mais surtout de travaux disciplinés, j'ai exprimé à plusieurs reprises — avec une grande compassion et beaucoup de curiosité attentive, je crois — la vie de plein fouet des hommes campés sur les littoraux rugueux de l'Atlantique-Nord, qu'il s'agisse des Gaspésiens du Forillon et autres promontoires, ou bien des Maritimers et Acadiens de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Cap-Breton. J'avais alors laissé sourdre et se développer une appartenance inconditionnelle envers les côtes roides, les vagues puissantes, les embruns et la brume, pour tous ces êtres simples soumis à un destin exigeant mais aux contours nets.

Cette fascination s'est cependant estompée depuis quelques années. Est-ce un effet de l'âge, mon besoin de grand tonique salin s'est-il assouvi ? Bien malin qui saurait le dire ! Chose certaine, l'intérêt s'est déplacé vers le domaine paisible et indéfini des lagunes et canaux, des deltas boueux puissants, des flèches de sables brûlées par le soleil et des marécages redoutables de moustiques qui désorientent mais brouillent les traces.

L'ensemble compose des pays discrets et nuancés, des pays impressionnistes, des pays sur la réserve et la défensive. Ces contrées ne se laissent découvrir qu'avec beaucoup de flair, patience et minutie. Soumis à la chaleur moite et aux miasmes putrides, rétractaires et fugitifs ont toujours cherché refuge dans les marais. Ainsi en va-t-il de l'homme *asocial, marginal, mésadapté*; des qualificatifs utilisés ici avec toutes les nuances, avec toute la pondération qui s'impose. Par rapport aux « modèles de vie » définis, encouragés et vécus dans nos sociétés, ces qualificatifs sont d'ailleurs synonymes, le plus souvent, de compliments, de qualités rares.

Les gens de l'attirance davantage que du rejet et du repli stratégique, simples amoureux non discriminatoires de la nature, naturalistes rêveurs et chasseurs-pêcheurs aux armes en bandoulière, ont trouvé leur place aussi, derrière l'écran feutré des joncs. Ces gens m'intéressent au premier chef. Entre l'entomologiste à loupe et ses confrères à jumelles, l'espace lagunaire et deltaïque demeure étonnam-



Géographe et écrivain, Pierre-Yves Pépin a publié récemment *L'homme éclaté* aux éditions de L'Hexagone, à Montréal. Il s'agit du dernier volet d'une trilogie d'essais (*Le nautilus héliotrope*) qui réunit aussi *L'homme essentiel* (1975) et *L'Homme gratuit* (1977). Envisagée sous des angles divers, l'ensemble porte sur la condition humaine de notre temps. Pierre-Yves Pépin fut jadis professeur d'université. Ses travaux se sont orientés sur les grands espaces et la vie dans les Métropoles. On lui doit de cette époque divers livres et articles à portée scientifique. Pour l'actuel, ses pérégrinations de voyageurs au long cours alimentent contes, nouvelles, poèmes et scénarios pour le cinéma. Pierre-Yves Pépin est homme de la terre américaine. Il est aussi écrivain sans frontières. (Photo Louis Pépin)

ment vaste pour tous les bateliers à gestes lents susceptibles, eux aussi, de voir et écouter...

Soumis aux pressions, attaques-surprises et contre-attaques des forces de la mer, du côté du large, au pouvoir des fleuves et rivières dont le cours se joint à l'eau artésienne surgie du cœur minéral des terres, du côté de l'arrière-pays, il s'agit de milieux inachevés en perpétuel changement. La gent ailée, les êtres amphibiens multiples, les quelques hommes silencieux qui y habitent, chacun évolue dans une atmosphère trouble et inquiétante au pouvoir d'évocation très grand. Chacun évolue dans une atmosphère dont il est acteur et témoin, au sein d'un domaine éminemment poétique.

« Time, the endless idiot, runs screaming « round the world »... ». Inaction apparente, revalorisation de la lenteur, du rythme des choses en gésine, c'est dans l'eau paisible truffée de chants d'oiseaux de l'entre-deux-mondes lagunaire que le vers de Carson McCullers vient sombrer sans retour et perdre son pouvoir magique contraignant envers l'homme d'une triste modernité.

Si je réussissais à entraîner un ami musicien, un compositeur, en milieu circum-aquatique afin qu'il s'en inspire pour son art, ce sont des

indications de tempi graduées de largo à moderato cantabile puis à andante qu'il porterait sur ses longues feuilles à quadruple ligne de portée ; très rarement des allegro, je crois. Mais là, je me trompe peut-être.

Sur la côte sud-est américaine et à vol d'oiseau, il existe un certain nombre de ces espaces privilégiés, tel le Pamlico Sound, à l'abri de la flèche littorale du cap Hatteras, le Gulf Island National Seashore, au droit de l'Alabama, Matagorda Peninsula et Padre Island au Texas, mais surtout, l'immense delta du Mississippi et son réseau d'innombrables bayous aux rapides eaux noires.

Cette pieuvre végétale créée et nourrie par des alluvions en provenance continue d'un continent massif, par des particules fines charriées au sein d'une onde fluviale surgie de mille sources qui la digitent en un mouvement inlassable, nous ramène à la masse lisse des vases primaires et aux translucides et gigantesques organismes médusiens. Ces vases sont source d'une vie fabuleuse, chaude, intense.

Au matin le soleil levant les éclaire, mais depuis quelques décennies, mais depuis quelques miettes de temps sidéral, cet astre amène aussi à la lumière du jour — en arrière-plan marin — des plate-formes de forage à pétrole

et une double armada de vedette rapides et hélicoptères chargés de leur approvisionnement.

Dans sa course montante le soleil éclaire encore le clapotis des vagues créé par le passage des crevettes en maraude. Quêtant leur part des prises, plus au large, au loin, des mouettes criardes leur composent un sillage aérien.

Marais et marécages, lagunes et grands deltas, voilà par excellence un pays pour initiés. Brume surgie des eaux glauques, glissements visqueux et mystère des bruits non identifiés... Un envoûtement lourd comme le sommeil s'empare de l'homme aux dérisoires défenses. Les odeurs sont fortes, pourtant. Le sens olfactif est agressé par mille odeurs de remue-ménage. C'est le signe du travail qui s'accomplit à même la puissance aveugle de la vase.

Charnier et compost végétal, nous assistons à la décomposition plus ou moins lente des débris placentaires de trillards de naissances aux formes ingorées. Dans une atmosphère d'étuve portuse de germes redoutables, les bulles éclatées en surface identifient autant de maillons d'une chaîne patiente oeuvrant la transformation de l'indifférencié.

Chantier de l'inachevé, du génétique, nous voici au sein du la-

boratoire d'une nature foisonnante de fantasmes embryonnaires et de fantaisies hallucinantes. Ses lubies y créent pêle-mêle le plus minuscule et le plus gigantesque chez les plantes. Dans un délire totalément débridé elle mit jadis en scène et anima les êtres gélatineux cauchemardesques qui précéderent les déluges bibliques et légendaires.

Puissance sauvage d'un milieu dont on perçoit les lourdes pulsations lentes, source d'une énergie indicible, lentille cosmique, une vision sans entraves de la saga et du paysage résiduaire se dégage soudain par l'univité obtenue d'un ciel reflété dans l'eau, et d'une eau trouble qui sent puissamment la terre. En avant-plan, sur un ciel chargé de nuages bousculés vers un destin éphémère, s'envole un triangle de canards noirs dont le sommet de la tête et l'extrémité des ailes sont mouchetés de carmin.

Marais et marécages, lagunes et grands deltas, étalent leurs vastes espaces sans profondeur jusqu'à la zone frontière où fermentent les songes. De tout cela, dans une perspective rectiligne où triomphe le planche d'un filet d'horizon à peine moutonné par les palétuviers au caractère arachnéen, se dégage un chant d'espace.

Pouvoir impérial de l'azur changeant, en ces contrées incertaines... Il s'empare même de l'eau et s'en fait un miroir. Un écran fugace que la moindre brise disperse en mille morceaux. Sous le couvert d'une accalmie, des éléments qui se rassemblent à courte distance. Il miroitent à nouveau.

L'eau triomphe aussi. A sa façon. Elle sursature l'atmosphère. Elle sature aussi la vase. Empêchant la terre de prendre forme, elle la contrecarre. L'élément aqueux se refuse à oublier qu'il a jadis régné sur l'ensemble de la planète. Les oiseaux et les amphibiens sont souverains en ces lieux. Règne chaque être qui vole, plane et peut se poser d'une patte légère. Règne aussi ce qui circule et se nourrit entre deux eaux. Tout ce qui chasse la nuit, tout ce qui guette sa proie à l'abri...

De cet espace qui ne cède que pour mieux résister s'échappent à chaque seconde des milliards d'insectes vecteurs. Ces micro-vies trouvent leur proie partout-mais chaque élément du domaine lagunaire et deltaïque les attend, afin de s'en repaître. Il n'y a pas de terre ferme, donc, dans ce monde intermédiaire.

L'homme ne peut y prendre pied et, d'avantage encore, existe grand danger pour lui et autres mammifères plus ou moins carnassiers, d'une meurtrière suction signifiant la disparition sans trace d'un enlèvement sans retour.

Elle attire pourtant, cette vase... Quelles sont les raisons qui entraînent l'humain dans ces mornes parages sans relief, bouquetés de longs roseaux et de débris lamellaires ? Où va donc ce grand sensible égaré, au cours d'années difficiles filant comme des traits de feu et de cendre vers le prochain millénaire ? Couvre-t-il des desseins obscurs, morbides, envers lui-même et son espèce ? Tout aussi bien, sa démarche est-elle le fruit de tropismes inversés, déviés ?

Sinon, se souvenant confusément — bienheureuse trace atavique ! — que marais et marécages, lagunes et grands deltas, témoignent des genèses multiples et fécondes dont la planète Terre fut le théâtre et le siège, l'homme est-il en risque salure de réjuvener une âme malmenée à la limite, au sein glacé et coupant du « meilleur des mondes » ?

Teintes nuancées et formes évolutives propres au début et à la fin de la journée en milieu lagunaire et deltaïque, du temps à coulé depuis le début du discours. Signe irréfutable du passage d'un serpent d'eau, vers l'onde, un chuintement coulant venu d'une berge rapprochée fait trassailir un batelier aux aguets. La barque se déplace. Sonore mais lointain, un oiseau des marais exprime un cri sans prévenir. Ce cri peut s'interpréter comme un chant.

Novembre 1984

NOUVEAUTÉS

• L'Enfance de l'Art

par S. René B. Boivineau et André
Bouler, S.J.219 pages, 56 reproductions, dont 35 en
couleurs, 19,95\$

Comment enseigner le dessin aux enfants, ou l'apprendre d'eux. « Des textes absolument charmants, d'innombrables dessins d'enfants, tout à fait ravissants... Un remarquable petit album. »

(Pierre Quesnel, *Le Devoir*)

• Histoire ou légende?

Jean-Baptiste de La Brosse

546 pages, ill., 25,00\$

Les documents historiques démontrent son oeuvre de géant, surtout dans la région du Saguenay. Le P. de La Brosse est aussi le héros de nombreuses légendes du Saint-Laurent.

• L'activité éducative.
Une théorie, une
pratique

La mise en oeuvre du projet d'intégration.

par Pierre Angers et Colette Bouchard

132 pages, 8,95\$

La conception de l'éducation proposée dans cette série qui comprendra onze cahiers a été expérimentée. Les conditions de réussite ont été vérifiées par les auteurs et par des enseignants qui ont mis en oeuvre cette méthode avec leurs élèves.

• Fête noble en
Bourgogne au XVe
siècle

Le banquet du faisan (1454):

Aspects politiques, sociaux et
culturels

par Agathe Lafortune-Martel

206 pages, ill. coul., 12,00\$

Ce livre nous convie par l'imaginaire au banquet du faisan qui était en quelque sorte une forme de propagande pour l'organisation d'une croisade.

(Livre d'Ici)

• Les Vieux m'ont
conté, tome 20

par Germain Lemieux

330 pages, 20,00\$

Les répertoires de Charles Allain et de Camille Chiasson viennent augmenter le trésor des contes folkloriques, québécois d'origine, recueillis dans l'ensemble du Canada francophone. N'est-ce pas le vrai début de notre littérature ?

• Albert Camus
ou l'homme à la
recherche d'une
morale

par Bernard East

Nouvelle collection *Recherches*, no 1

185 pages, 12,00\$

Peut-on être un saint sans Dieu ? Et sans croire à la raison ? Camus n'a jamais refusé le dialogue avec les chrétiens. « L'un des derniers humanistes... L'un des premiers à avoir critiqué l'esprit totalitaire. L'homme révolté contre l'absurde mais en même temps amoureux de la terre et du soleil. »

(Pierre Quesnel, *Le Devoir*)• Jacques Ferron,
polygraphe

par Pierre Cantin

548 pages, 30,00\$

Une bibliographie qui rassemble savamment les textes d'un corpus « épaillé » comme pas un à travers des milliers de documents divers. Il s'agit, en somme, de l'oeuvre d'un esprit curieux et minutieux, d'un ouvrage de recherche fondamentale...

(René Dionne, *Université d'Ottawa*).Salon du Livre de Montréal
Stand 464

Éditions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

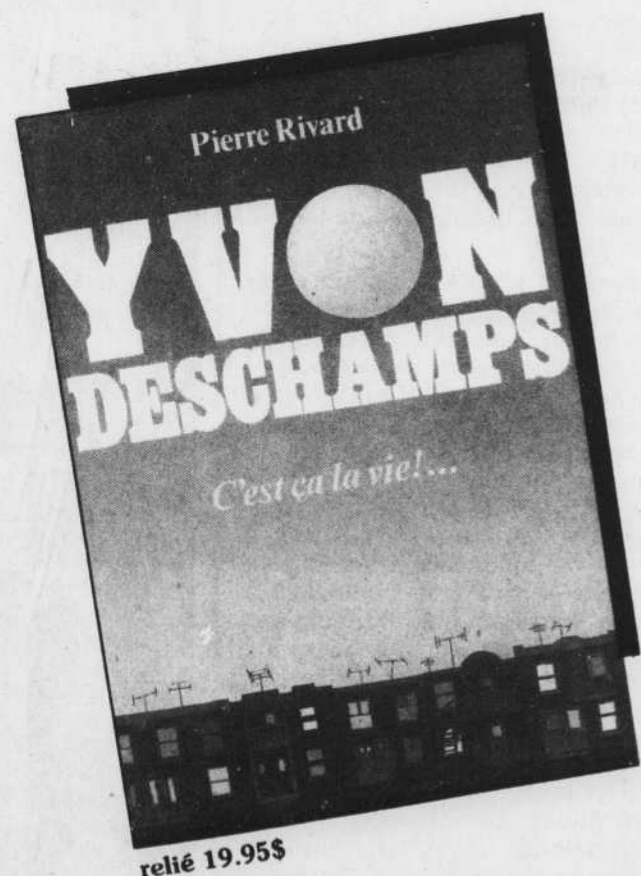
VIENT DE PARAÎTRE

YVON
DESCHAMPS

C'est ça la vie!...

Photographies et idéation
Pierre Rivard
Textes
Yvon DeschampsUn album de collection (le premier d'une série)
paru récemment aux éditions du Trécarré.Pierre Rivard rend hommage à ce fou génial
qu'est Yvon Deschamps.C'est ça la vie! est un livre exclusif d'images et de
poésie qui illustre bien la pensée de notre plus
célèbre humoriste.Des images en noir et blanc criantes de vérités...
comme les mots d'Yvon Deschamps devenus au
fil des ans la conscience sociale des québécois.

C'est un livre plein de tendresse...



relié 19,95\$

En vente chez votre libraire

ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ

parti
pris900, rue Ontario Est
Montréal H2L 1P4
Tél. 514/525-2811En vente dans toutes les
librairies ou chez l'éditeur.

« Les mots me disent que tout reste à faire »

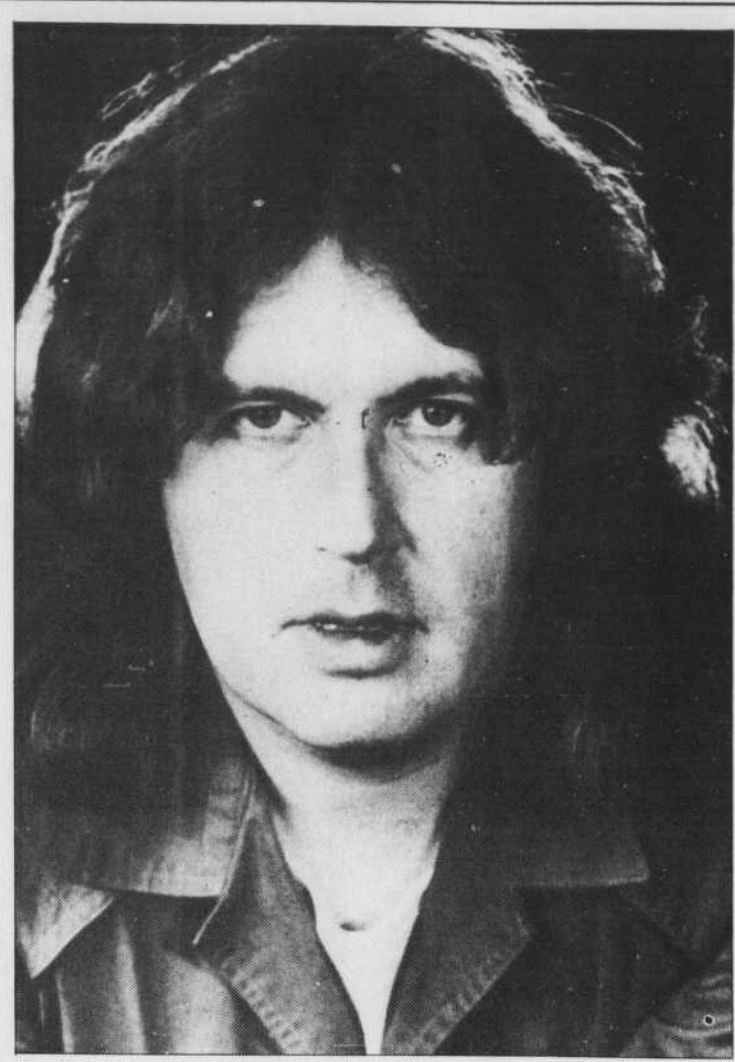
CLAUDE BEAUSOLEIL

Je suis dans un des volutes de 1984 et les mots se posent noirs sur le fond noir du réel qui m'échappe. Je suis seul et j'écris en allant vers la nuit. Dans cette plongée vers l'inédit il y a la poésie, accompagnement, image, vertige. Et je sens que c'est par l'écriture que la traversée sera possible. La traversée vers la lumière des choses, vers le risque sans lequel il est complètement inutile de poursuivre. Il me semble qu'il y a toujours un livre infini qui m'appelle et s'insinue entre les derniers mots du précédent et la page blanche comme la mémoire de tous les temps.

La poésie serait donc devenue pour moi un espace tangible et quotidien fait d'hésitations et de rumeurs soutenant le rythme des jours. Le sérieux de cette proposition m'effraie un peu mais je ne peux vraiment y résister. Je sens que le mot poème prend de plus en plus d'importance dans ma vie. Et j'écris et cherchant où me mènera l'écriture je m'aperçois qu'elle me mène face au mot poème dans lequel tout s'emmêle, se superpose, prend sens. La marche des mots est toujours secrète, elle vient d'abord dans la résistance puis lentement par la pratique et la fréquentation elle est là encre au plus près du réel comme la chair sur les os, comme une mélodie qui flotte dans l'appartement.

Toute la beauté du monde peut tenir dans un mot. Tous les remous, les fêtes, les angoisses peuvent, je le devine, tenir dans un mot qui plus ou moins sera à varier, à changer jusqu'à ce qu'un autre mot montre l'essence de ce qui nous habite. Et pendant cette année 1984, les mots ont souvent été là dans ma solitude à soupeser l'errance. Et je me dis que je découvre de plus en plus comment les mots sont des barrières contre le vide, qu'ils infiltrent leur pensée, leur magie aussi qui est toujours nécessaire. Sans cette intuition comment résister aux vents, aux fatigues, aux déceptions ? Comment dans la tourmente du temps, en cette fin de siècle imminente, se poser autrement que par rapport à la fragilité et à l'inquiétude ?

Je suis seul et j'écris que toutes les mémoires m'aident. Celles venues des autres, des livres des autres comme des présences des autres. Celles à venir. Celles inscrites dans les dédales et les surprises qui forment ce que l'on appelle les circonstances. Les mots pour moi sont des



Poète, critique littéraire, professeur au Cégep Édouard-Montpetit, Claude Beausoleil est né à Montréal le 16 novembre 1948. Il a collaboré à de nombreuses revues culturelles tant au Québec qu'à l'étranger. A publié 23 titres dont *Au milieu du corps l'attraction s'insinue* (Prix Émile-Nelligan 1980) et *Une certaine fin de siècle* (aux éditions du Noroît). Co-coordonnateur de la revue *Lèvres Urbaines* il vient de faire paraître un recueil d'articles sur la poésie québécoise actuelle intitulé *Les livres parlent* (aux Écrits des Forges). Des poèmes de l'auteur ont été traduits en anglais, espagnol et néerlandais. (Photo Michel Lemieux)

figures naissantes portant en elles la pulsion de durer. Il n'y aurait que dans les mots où la solitude soit tolérable. Il n'y aurait peut-être que là au centre même de leur énonciation que pour moi 1984 soit supportable.

Bien sûr il y a l'extérieur, les menaces du nucléaire, les amitiés étioilées, la *struggle for life* économique,

l'incongru de l'époque. Si tout se trame entre l'individuel et le cosmos, dans ces contraintes il n'y a pour moi que cette petite musique : l'appel des mots. Je répète ce mot si simple, mot. Je le répète et il produit en moi des ouvertures, d'autres signes sont prêts à marquer ma page. Le mot, corps nerveux du lien entre tout. Le

mot toujours en jeu entre la séduction et l'existence. Mais bien sûr il y a l'extérieur dont il ne faut pas minimiser l'impact, les guerres, les horreurs, les images impossibles à soutenir tellement leur violence est plausible. Tout ce qui fait que 1984 est 1984.

Aujourd'hui 10 novembre 1984 je cherche à circonscrire comment 1984 me traverse. Comment les bouleversements et les actions me parlent alors que j'écris seul devant cette fenêtre s'ouvrant sur le parc gris, pluvieux comme à tous les novembres déjà parcourus. Ma table déborde de pages, de lettres, de livres récemment parus. Au plus près il y a des cartons d'invitation, des titres pour continuer. Il y a aussi des articles en plan, des horaires que je ne suis jamais mais que je recommence à noter pour me donner un fil conducteur minimal. Tous ces détails qui font qu'une journée s'enlise dans la projection, la recherche à tâton d'une description, d'un soulèvement qui produirait l'énergie.

En 1984 j'ai beaucoup pris mes distances. Je me suis un peu retrancher dans les mots pour retrouver ce noir irradiant qui pousse au décryptage. J'aime regarder les mots qui s'écrivent. C'est là que je préfère m'entretenir de ce qui arrive. Le bruit de cette Smith-Corona super 12, ce ronronnement familier qui englobe les frappes qui une à une prennent corps, font le paysage mental de mes dérivés d'écriture. Cette atmosphère concrète qui ne demande aucun autre fruit, seulement la cloche qui avertit que la ligne pourrait bien se poursuivre vers l'infini. Que ce rappel, que ce déclin qui fait que d'autres lignes recommencent, juxtaposent les lettres, glyphes retenus sur la page, dans l'espace de la parole.

En 1984 je me suis retrouvé dans l'éparpillement des suites, dans également une tristesse d'effritement. J'ai voyagé, lu, écrit. J'ai douté. Cette année par différents hasards m'a fait comprendre les voies qui empêchent l'harmonie entre les gens et les idées. Cette année s'est montrée en plein tumulte, changeante et rauque comme ce monde dans lequel nous vivons. Pendant cette année l'écriture plus que jamais a été mon refuge. C'est là dans cette charpente faite de mots que j'ai pu parfois en core regarder l'utopie de la fiction. Des masques sont tombés dans l'agitation de l'inutile, des voix maintenant m'indiffèrent et j'en suis blessé. Mais seul avec les mots, il me semble toujours possible d'explorer le pacte de la littérature qui est d'ins-

crire dans justement les mots ce qui est le plus intime des besoins : aimer et imaginer. Sans amour et sans imagination Orwell aurait raison. Les mots me permettent de croire que la fiction aide à vivre malgré ce qu'elle décrit ou déjoue, malgré ce dans quoi fatalement elle s'imbrique.

La poésie, toujours elle, a souvent traversé mes jours. Des lectures, des conversations, des écritures m'ont aiguillonné vers cette lumière dont je sais qu'elle est en tous mais qui souvent n'est pas facile à débusquer car 1984 c'est aussi l'année de la peur qui s'affiche avec tous ses avatars et toutes ses mesquineries. Mais c'est aussi si on le désire l'année du courage, comme une sorte d'inversion de la machine broyante. Dans ces moments il faut encore croire aux mots et parmi eux au mot poème qui est là striant la nuit comme un néon multicolore ou discrètement tamisé comme l'ombre sur une page ratée. Au milieu de cet espoir qu'il y a dans le mot poème, il y a les livres d'amis, les dédicaces, les mains posées sur une épaule un soir de lancement quand on sait que la peur a perdu du terrain puisque la création a eu lieu.

Je suis seul mais nous habitons tous cette solitude qui nous ravage et en même temps nous oblige à croire aux autres sinon tout serait trop absurde. Alors les poèmes des autres me visitent : ceux de Baudelaire qui m'emmènent en voyage, ceux de Clément Marchand prolongés par ses lettres qui ne disent que comprendre est un travail immense, ceux de Yolande qui me parlent au plus intime de ce qui vient, ceux de Michael que je lis en silence, ceux de Jean-Paul touchant les gouffres et les remontées, ceux de Nicole, de Denise, de mes amis acadiens, de Michel Beaulieu indiquant d'autres recoins à l'émerveillement, ceux de tant d'autres, d'autres lieux et d'autres temps, ceux de Dante, d'Hugo, de Chamberland, de Nelligan. Oui je suis seul mais les livres m'enveloppent et donnent un peu de chaleur à cette date bizarre : 1984.

La poésie serait donc pour moi une façon de poursuivre. C'est dans la poésie que je me sens revivre. Les mots me disent que tout reste à faire. Ils exorcisent la peur. Ils chantent, trébuchent, tombent en chute libre dans l'écho des autres, du moins je le crois. Le noir opaque a repris sa place dans le rectangle de ma fenêtre qui donne sur le parc, pendant que soudain tout est plus froid et que je ne sais plus si mes hypothèses tiennent le coup.

En 1984 il est difficile de croire en quelque chose. Il est difficile d'oublier que le pire est possible et que les temps fuient vers le 21ème siècle qui pour nous tout comme quand Orwell publiait *1984* en 1948, est en quelque sorte de la science-fiction. Dans cela et malgré cela le mot poème demeure et est pour moi le plus grand ennemi de la peur.

Je ne suis pas complètement seul, il y a le poème, il y a les poèmes. Malgré un certain sentiment d'impuissance j'y prévois un avenir puisque les mots sont toujours à l'écoute des forces de renouvellement. Les mots peuvent traverser le temps. Il ne faut pas négliger cette lumière soudaine qui se lève de derrière le noir des caractères. 1984 m'aura permis de me rapprocher de cette réalité. Je sais qu'il n'y a pas de solution mais des états que l'on nomme aussi poésie. 1984 s'achève. Je suis seul et je l'écris avec d'autres.

L'écriture, c'est aussi un jeu

Si pour beaucoup de personnes, l'écriture peut être une redoutable tâche, pour d'autres c'est un jeu. Un jeu auquel les jeunes et les adultes pourront s'adonner en permanence à compter du mercredi jusqu'au samedi 18h au stand du *Loisir Littéraire du Québec*. Il leur suffira de puiser dans l'une des cinq urnes contenant des choix de sujets portant sur des personnages, des lieux, des objets, des événements et des odeurs. Une fois leur sujet déterminé, ils auront une heure pour laisser libre cours à leur inspiration. Les adultes devront étaler leur prose sur deux ou trois pages alors que les plus jeunes pourront se limiter à une ou deux pages. Un jury constitué de « mordu de lecture » déterminera le meilleur texte dans chacune des catégories. Les gagnants seront connus le dimanche 25 novembre à 16h sur la scène centrale. De plus, ils verront leur texte publié dans la revue *L'Écriture*.

Un bon conseil  **Faites vérifier votre tension artérielle**  LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU COEUR

Éditions le Préambule

169, rue Labonté, Longueuil (Québec) J4H 2P6 Tél.: (514) 651-3646

Distributeur exclusif pour le Québec:

Agence du livre Inc., 1246, rue St-Denis, Montréal (Québec) H2X 3J6

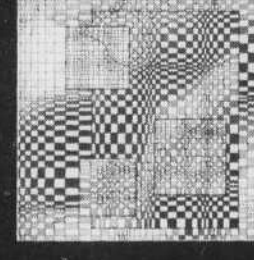
Tél.: (514) 843-3361

NOUVEAUTÉS

Philosophie

Rafaël Angel Herra
Violence, technocratie et vie quotidienne

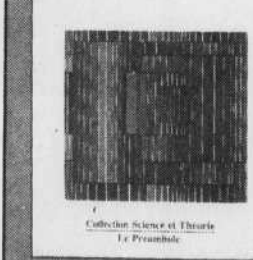

Violence, technocratie et vie quotidienne
par Rafaël Angel Herra
212 pages 15,75\$ ISBN: 2-89133-049-8
L'idée fondamentale de ce livre est que la violence, si souvent légitimée par des prétextes fallacieux, ne correspond pas du tout aux orientations fondamentales de l'être humain, et ne repose sur aucune détermination naturelle. C'est par des inventions commodes et des subterfuges douteux que certains théoriciens parviennent à lui trouver quelque raison. La liberté est d'un autre ordre.

La Morale de la liberté
par Claude Lagadec


La Morale de la liberté. Ses bases biologiques
par Claude Lagadec
220 pages 15,75\$ ISBN: 2-89133-031-5
Un des tout premiers livres de sociobiologie écrit en langue française. Une vaste synthèse des principaux courants accompagnée d'une analyse critique.

Benoît Patar
Rosa Mystica


Paul Chamberland
Compagnons chercheurs


Claude Lagadec
Dominances


Paul Chamberland
Le recommencement du monde


Pierre Laplante et Gilles Ritchot
La Forme de la terre


La Forme de la terre

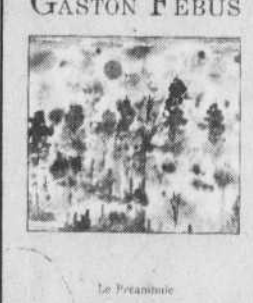
par Pierre Laplante et Gilles Ritchot
320 pages 29,00\$ ISBN: 2-89133-048-X
Cette étude examine les formes de la surface de la terre en milieu solide, par le biais d'une analyse des discours tenus à propos de ces formes depuis bientôt un siècle. Partant d'une redéfinition d'objet, les auteurs interprètent la dérive des continents comme une manifestation de l'expansion du globe et ils effectuent un retour théorique à Davis, remplaçant sa notion de «pénéplaines» par celle de «surface primitives»: ils remettent en question le rapport de causalité stipulant que l'action de l'eau est indispensable à l'érosion.

Récits (Murmures du temps)

Michel Lemaire
Cavalier d'ennui



Cavalier d'ennui
par Michel Lemaire
104 pages 8,50\$ ISBN: 2-89133-045-5
Un cavalier rêveur et sceptique. Une errance nocturne dans l'hiver d'une grande ville. Des textes réservés, au ton à la fois romantique et ironique, et de la musicalité subtile. Ce livre est le premier de la collection «Murmures du temps», consacrée aux récits et aux textes courts qui nous parlent de ce que nous sommes ou ne sommes pas dans le temps qui peut être le nôtre.

Théâtre

Jean-Claude Lalanne-Cassou
GASTON FÉBUS


Gaston Fébus
par Jean-Claude Lalanne-Cassou
128 pages 9,50\$ ISBN: 2-89133-046-3
J.-C. Lalanne-Cassou nous donne une pièce où l'on reconnaît son sens de l'intrigue, du romanesque et de l'évocation. Grâce à l'art du dialogue, à travers une série de tableaux crépusculaires, GASTON FÉBUS retrouve toutes les qualités du vrai théâtre.

Poésie (Prismes)

Benoît Patar
Rosa Mystica


Paul Chamberland
Compagnons chercheurs


Anne Gruslin
Privilèges du feu


Rosa Mystica
par Benoît Patar
120 pages 8,95\$ ISBN: 2-89133-044-7
Nul ne s'étonnera de trouver dans ces pages une pensée catholique. Car c'est de choses universelles et de la destinée humaine qu'il est question dans ce vers construit sur le murmure du coeur et l'imprévu du mot.
Compagnons chercheurs
par Paul Chamberland
132 pages 8,95\$ ISBN: 2-89133-043-9
Compagnons chercheurs, deux recueils de poèmes et de proses réunis autour d'une même interrogation, d'un même appel, d'un seul témoignage: de la vie contre les forces de mort.

Privilèges du feu
par Anne Gruslin
72 pages 8,50\$ ISBN: 2-89133-047-1
L'aspect lyrique de ces textes ainsi que leur qualité nous ont amené à les faire paraître dans la collection «Prismes». Car c'est essentiellement d'amour qu'il est question dans ces vers où convergent à la fois la chronologie, les mystères du feu et la persévérance du coeur.

Poésie (sur papier chiffon)

Gilbert Moore
LORRAINE COMME DANS UNE TOILE DE CHAGALL


Lorraine comme dans une toile de Chagall
par Gilbert Moore
56 pages 12,00\$ ISBN: 2-89133-050-1
Dans ce recueil de poèmes sur papier vélin, l'auteur nous communique ses espérances et ses rêves, tandis qu'il nous fait participer à la magie de son écriture et de ses images.

Big Brother serait-il Mickey Mouse?

MICHELINE LANCTÔT

SANS Walt Disney, il n'y aurait pas eu l'éclatement des années soixante. S'il n'y avait pas eu cet éclatement, je pense que les années quatre-vingt n'auraient pas connu la révolution de l'informatique. Notre monde aurait continué à piétiner dans un paysage industriel ravagé par les récessions; à supporter un corps social disloqué par les pressions d'une expansion démographique irréversible. Mais voilà. Il y a eu Walt Disney et le monde aujourd'hui est sur le point de s'en mieux porter. Je m'explique.

Nourrie aux mamelles de Mickey Mouse et d'Annette Funicello, ma génération a déclenché la bousculade des années soixante en voulant s'affranchir des traditions. Il en a résulté le Vietnam, Watergate, puis l'élection à la tête d'une des plus grandes puissances du monde d'un vieil acteur de séries B. Le mot « politique » a donc été drainé de son sens: devenu synonyme non plus d'idées mais de pouvoir, il désigne à cette heure un homme pour qui l'achat passe avant l'État. Le champignon à retomber qui a suivi la détonation du Flower Power, la révolution culturelle chinoise, le printemps de Prague pour ne nommer que quelques phénomènes, c'est le dieu Dollar. Devant ces conséquences absurdes, ma génération s'est repliée sur le passé qu'oncle Walt a stocké dans son imaginaire, dès sa plus tendre enfance, c'est-à-dire les stéréotypes manichéens profitables sur lesquels repose l'essentiel de la culture américaine, si une telle chose existe.

En 1984, les Mousketeers de 40 ans tournent le dos à l'avenir parce que programmés malgré eux par un système de valeurs qu'ils ont contribué à renverser. Devenue réactionnaire, (le mot a-t-il encore un sens?), ma génération s'inquiète aujourd'hui du flou de sa mémoire, de son embonpoint. Contemplant un futur noirci par la science-fiction, elle n'envisage pour l'ordinateur et ses réformes qu'un sort maléfaisant. Cours classique, dites-vous? Ce terme ne veut plus rien dire pour la génération de Sesame Street et de Passe-Partout, qui a connu elle aussi le nivellement de son imaginaire. Pour Walt Disney comme pour les pédagogues éclairés qui



Née à Montréal en 1947, diplômée du collège Jésus-Marie d'Outremont et lauréate en piano de l'école Vincent d'Indy, Micheline Lanctôt débute dans le cinéma en se consacrant au dessin animé qu'elle pratique à l'Office national du film puis chez Potterton Productions. C'est le film du cinéaste Gilles Carle, *La vraie nature de Bernadette*, qui la révèle comme comédienne et la lance dans une carrière qui lui vaut de nombreux honneurs. En 1980, elle fait ses débuts à la réalisation avec *L'homme à tout faire*, sélectionné pour la prestigieuse Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes. En 1981, l'Académie canadienne du cinéma lui décerne un prix d'excellence pour l'ensemble de son travail. Plus récemment, elle écrit et réalise un deuxième film, *Sonatine*, pour lequel elle vient de recevoir le Lion d'Argent de la 41e Mostra de Venise. Parallèlement à ses activités de cinéaste, elle a publié deux romans.

l'ont supplanté, l'enfant est une cible logique. Le premier pour son profit, les seconds pour démontrer vigoureusement les principes de l'éducation à la portée de tous. Le résultat est le même: l'imaginaire programmé par la télévision dite éducative n'est pas moins infirme que celui auquel Disneyland a donné naissance. Avec l'approbation des politiciens, on dit qu'on développe l'imagination, puis pour que cette imagination ne nuise pas, on envoie les sujets dans les écoles des normes où se parachève l'éradication des idées.

Le dernier mais pas le moindre de ces glorieux procédés de réduction nous vient du commerce: c'est le vidéoclip. Le totalitarisme du profit est devenu inversement proportionnel au développement de l'individu et de sa culture. Quand Hollywood inonde les écrans du monde entier, à très grands frais, de sa morale matéri-

liste qui contamine les rêves et les désirs, sommes-nous si loin du contrôle des cerveaux? Il est inévitable, pour paraphraser une publicité bien connue, qu'on en produise plus parce que plus de gens en veulent et que plus de gens en veulent parce qu'on en produit plus.

Ma génération qui se rappelle du secret de Fatima prédit pour l'an deux mille les plus grandes catastrophes. C'est un bien bref sur-sis. Je ne partage pas ce pessimisme qui relève d'un manque d'imagination. Conçu à l'origine comme un bien de consommation, l'ordinateur personnel est devenu l'instrument de modifications aussi profondes qu'irréversibles. Maintenant que le commerce l'a introduit dans nos murs, pourquoi serait-il un cheval de Troie? Toute société qui s'adapte est une société dynamique. Bon ou mauvais, l'ordinateur est entré dans nos moeurs. Il n'en sortira plus.

George Orwell a fait preuve d'une colossale intuition. S'il n'avait été victime des lois de l'anticipation (pessimisme oblige), son roman *1984* aurait pu avoir une toute autre fin comme nous, en 1984, possédons la clef d'un tout autre avenir. En 1949, la société de Big Brother relevait de la fiction la plus pure. Il n'était pas concevable, la tâche étant trop énorme avec les outils de l'époque, d'altérer la mémoire collective, de contrôler l'information, de contrôler la pensée, de détenir le Pouvoir absolu.

En 1984, une telle société est tout à fait vraisemblable. En agissant sur la mémoire de la machine, on agit forcément sur la mémoire de l'individu. Avec le génie de Jules Verne, Orwell a pressenti l'intelligence artificielle dont il a tiré certains corollaires: dépersonnalisation, déprivatisation, acculturation, élargissement du réel par le traitement accéléré des données, hégémonie de la cléricature, naissance de langages utilitaires. Mais ces vices ne sont pas sans vertus; une médaille a toujours deux côtés.

Pour l'instant, l'intelligence artificielle a des applications bénéfiques. Nous commandons encore à nos écrans de télévision. Les informations étant plus accessibles, la réalité s'avère plus complexe, les interprétations plus variées. La robotisation est née du commerce; elle a produit le loisir et le loisir profite au commerce qui ne craint plus l'abondance des choix et encourage même la sélectivité. La sélectivité développe le libre-arbitre, à condition que les cerveaux ne soient pas blanchis par la publicité ou la propagande. Toutefois, il y a lieu d'être vigilant: Walt Disney est mort mais il a laissé derrière lui une organisation redoutable. Consciente d'avoir perdu du terrain aux mains des pédagogues, cette organisation partageait récemment en campagne pour répandre l'amour de Mickey

Suite à la page XI

« La fragilité du chant est sa force même »

GILLES TREMBLAY

« AVEZ-vous vécu 1984? » Le seul fait d'écrire les mots que vous êtes en train de lire répond déjà à la question posée, on ne pourrait répondre non sans avoir été mort. Toutefois la question, à cause de sa brièveté même, engendre ses quoi, comment, pourquoi, devenant immense et dangereuse, débordant la référence d'Orwell. Y aurait-il des zones de non vécu dans ce vécu? Laissant au philosophe de l'existence cet aspect qui lui est familier, je limiterai plus modestement cette réflexion à partir de ma propre perception de 1984, en trois temps: situation du monde, signes d'espoir, nécessité.

La situation du monde porte souvent les noms de massacre, guerre, course aux armements, chômage, famine, assassinat, triomphe de la force brutale, mépris du faible, pollution de la nature, nivellement des forces vives par une croissance inquiétante des bureaucraties, absence de fonds consacrés à la recherche et à la création (le cri d'alarme lancé dans ces pages récemment par l'astrophysicien Hubert Reeves sur les conséquences que cela peut avoir sur l'avenir de ce pays est significative à cet égard.) Cette série noire pourrait s'allonger. C'est essentiellement elle que reflète l'information, jusqu'à la banalisation, elle-même symptomatique d'un drame porteur d'insensibilité, évacuateur de l'humain.

Toutefois, à travers cette désolation, les signes d'espoir ne manquent pas. Je pense en particulier aux moments extraordinaires de la visite de Jean-Paul II, de conscience, et de tendresse donnée et reçue, éclosions de corolles en forme de mains d'enfants, beauté ineffable dans la façon de clamer le mot *vivant*. Dans le domaine musical, la récente visite de Miguel Estrella, merveilleux pianiste argentin libéré de rison grâce aux pressions internationales, et fondateur du mouvement appelé « musique-espérance », prend un sens prophétique par l'association même de ces deux mots à ce moment-ci: il y a tant de démissions, de l'à-quoi-bon jusqu'aux

EN BREF

Grâce à la participation de cinq libraires, les visiteurs pourront trouver, regroupés sous un même thème, les livres portant sur le voyage, l'ésotérisme, l'album animé, les livres qu'on écoute, le dictionnaire et la langue.

Le Salon du Livre de Montréal présentera à nouveau, à l'entrée, une exposition de photos d'auteurs(es) d'ici signées Kéro. La galerie de portraits montrera 35 figures d'ici, comparativement à 25 l'an dernier, l'objectif étant d'enrichir cette exposition d'année en année.

nouvelles esthétiques d'un néo-conservatisme aux nostalgies fort peu dynamiques. Mais l'événement musical majeur qui a la valeur symbolique la plus chargée de sens à l'époque où nous vivons est sans aucun doute la création du *Saint François d'Assise* d'Olivier Messiaen à l'Opéra de Paris. C'est, bien sûr, une oeuvre aux dimensions généreuses tout pour la durée que pour le nombre des effets, échos des *Mystères du Moyen-âge* et des *Passions* de Jean-Sébastien Bach: qu'une telle oeuvre soit née à ce moment-ci de l'histoire n'est pas fortuit. Voilà bien l'audace qui, à sa manière, est la plus parente de celle de François, par son aspect fraîcheur et d'insusité. La beauté poétique, accordée au temps présent, dépasse souvent l'auteur, ce qui est encore plus merveilleux. Les dernières paroles, chantées par le chœur, ne sauraient être plus actuelles:

« De la douleur, de la faiblesse, et de l'ignominie: il réssuscite de la force, de la gloire, de la joie! »

À cause même du drame de notre époque, mais aussi des étincelles qui en ponctuent la nuit, porteuses de la promesse de la chaleur, une sorte d'urgence s'impose, aussi impérieuse qu'irrationnelle: la nécessité essentielle d'écrire, de participer ainsi au rythme, celui qui est cohésion de l'univers, comme le tenant ensemble, de la molécule aux étoiles, en passant par le cycle des saisons et le battement du coeur, comme si ce rythme était le porteur palpitant



Compositeur important de notre musique contemporaine, Gilles Tremblay est né à Arvida en 1932. Il a fait ses études musicales à Montréal avec Claude Champagne et à Paris avec Olivier Messiaen, entre autres. Il a aussi travaillé avec Shaeffer, Hénakis, Boulez, Stockhausen Pousseur et Varèse. Il vit présentement à Montréal et est professeur au Conservatoire du Québec. Ses premières oeuvres, *Phases* et *Réseaux*, dans les années 1950, ont été créés par Yvonne Loriod. Il a réalisé la sonorisation du Pavillon du Québec à l'Exposition Universelle de 1967. Mentionnons encore: *Cantique de durées* (1960), *Souffles* (1968), *Solstices* (1971).

du jaillissement premier jusqu'aux berges du présent. Geste du Créateur. Au coeur du drame, la fragilité du chant est sa

force même, aux confins du silence. Dans la nuit, de Calcuta à Montréal, des mains assistent le mou-

rant, reçoivent le nais-sant, porteuses de vie. Milliers de gestes discret: autant d'étincelles.

Éditions d'Acadie

Venez rencontrer l'ACADIE

au

- **KIOSQUE 125** du Salon du livre de Montréal, du 20 au 25 novembre.
- **VENEZ JASER** avec nos auteurs le samedi 24 nov. entre 16h. et 18h.; ils vous diront tout sur leurs livres et pourront les dédicacer.

LA PHILOSOPHIE... au féminin
Corinne Gallant Textes Choisis

C'EST POUR QUAND le paradis...
Claude LeBouthillier Roman

GÉOGRAPHIE de la nuit rouge
Gérald Leblanc Poésie

● **LANCEMENT** de nos 12 plus récentes publications, le 24 au soir, entre 19 et 21 h. à la salle #5.

Éditions d'Acadie Ça promet!

DUPUIS

Au firmament de la B.D. Deux nouvelles collections vedette

EN VENTE PARTOUT

Tuniques Bleus
« Les Cinq Salopards »

Spirou et Fantasio
« Virus »

Granger DISTRIBUTION EXCLUSIVE

210, boul. Crémazie ouest, Montréal, Québec, H2P 2S4
Tél.: (514) 389-3561

LA CRITIQUE EST UNANIME!

«Enki Bilal et Pierre Christin sont le meilleur duo de la B.D. Européenne»

BILAL et CHRISTIN
seront au Salon du Livre de Montréal
stand Dargaud
du 20 au 25 novembre 84

Grande Surprise !!

La toute dernière nouveauté
Lucky Luke "LE DAILY STAR"
fraichement imprimé sera disponible
au SALON du LIVRE !!

DISTRIBUTION EXCLUSIVE POUR LE CANADA

presse-import LÉO BRUNELLE INC.
307 BENJAMIN-HUDON, VILLE ST-LAURENT, QUE. TEL. (514) 336-4333

1984: la danse a retrouvé l'émotion

SUZANNE ASSELIN

« **A**VANT tout, la danse est un réflexe, une expression spontanée d'émotions vivement ressenties... Ce qui importe avant tout, c'est que les émotions qui ont créé les rythmes et le style dans lequel ils ont pris forme, se retrouvent dans leur représentation plastique et que le même frisson de vie les anime. »
Françoise Sullivan, *Refus Global*, 1948.

1948. Éclatant et vibrant refus total de la danse académique. Affirmation d'une danse nouvelle, une danse dite « moderne » partant en orbite à cheval sur l'émotion. Françoise Sullivan emboîte le pas à la nouvelle danse « made in USA ». Avec elle, les Françoise Riopelle et Jeanne Renaud.

1984. Le chiffre magique. L'année charnière entre l'espoir et le désespoir. Où en sommes-nous au Québec? Le corps s'est-il libéré, affirmé? La danse est-elle devenue un art important et signifiant? Avons-nous réussi à repousser nos propres frontières? Avons-nous fait le grand bond en avant ou bien simplement tourné en rond?

1984. L'heure de l'examen de conscience collectif est venu. Pour le meilleur et pour le pire. Les pessimistes diront qu'il ne se passe pas grand chose... de valable. Les éter-



Suzanne Asselin écrit sur la danse depuis 1975 successivement au *Jour*, à *La Presse* et au *DEVOIR*. Elle a fait partie de nombreux jurys pour décerner des bourses. En 1977, elle a participé à l'*Art aujourd'hui* à CBF-FM et fait plusieurs entrevues sur la danse. Elle a rédigé la présentation de treize émissions sur la danse diffusées par Radio-Québec. Elle a écrit pour les revues de danse *Danse Canada*, et *Réflex Danse*. (Photo Jacques Grenier)

nels optimistes, dont je suis, pensent au contraire que la danse « made in Québec » se porte pas trop mal merci.

Du grand Refus de 1948 jusqu'à la « nouvelle vague » 1984, la danse a déambulé à travers tous les dédales possibles. Empruntant à la tradition de la danse académique et à la modern dance américaine, passant par l'émotion du geste, l'abstraction pure et simple, jusqu'à la danse-théâtre et l'improvisation, la danse a finalement bouclé la boucle. Et retrouvé l'émotion.

Emotion: état affectif, plaisir ou douleur, nettement prononcé, selon le petit Robert. Et si l'on retrouve une certaine émotion vitale, c'est surtout grâce aux créateurs de la nouvelle danse. Quelquefois dans la douleur, d'autres fois dans le plaisir instinctif de bouger pour bouger. Cette fleur de macadam perce le pavé de la danse établie. Une danse qui s'étirole et qui va parfois chercher les créateurs de la danse alternative pour se tenir debout.

Quelque part entre les conservateurs Loyalistes anglo-saxons, les sages européens et les fous américains, la danse alternative québécoise a finalement digéré la technique et retrouvé son émotion. Une émotion souvent empreinte de touches néo-expressionniste, dadaïste ou carrément romantique. Une danse qui reprend contact avec l'émotion qui s'exprime, selon

les cas, dans le contenu ou la forme.

1984. La danse sort du boom essouffant des années 70, empreintes de découvertes multiples. La dernière en liste, la danse-théâtre, fait l'envie de nos voisins anglophones entrain de mourir d'asphyxie culturelle. Une danse aussi qui se fait performance et qui redécouvre un esprit collaboratif avec toutes les formes d'art incluant la vidéo.

1984. Près de la moitié des 285 danseurs et chorégraphes professionnels du Québec, dont les trois-quarts sont des femmes, ont choisi le statut d'indépendant. Un statut qui appelle le risque, une démarche importante à la recherche de l'émotion personnelle. Une émotion méconnue dans les compagnies au répertoire parfois éculé où la technique, quoique nécessaire, égorge l'émotion et la créativité. Bien sûr, qui dit compagnie ne dit pas nécessairement dinosaure de l'ère pré-cambrienne.

Mais en 1984, c'est surtout grâce à la nouvelle danse que l'émotion est sauvée. La nouvelle danse c'est d'abord celle qui a coupé le cordon ombilical avec le Groupe Nouvelle Aire. Une coupure nécessaire qui a donné naissance à toute une galerie de danseurs-chorégraphes comme Daniel Soulières, Ginette Laurin, Paul-André Fortier, Daniel Léveillé, Edouard Lock, Iro Tembeck, pour ne nommer que ceux-là.

La nouvelle danse, c'est aussi celle de la galerie Tangente où se produisent les jeunes loups de la nouvelle danse, certains d'entre eux étant issus des départements de danse des Universités québécoises. Une danse traduisant la sensibilité contemporaine, qui se berce entre le désespoir d'une technologie écrasante et l'espoir de s'en sortir en brandissant le drapeau de l'espoir en l'homme nouveau. L'homme qui a renoué avec sa sensibilité profonde et le mouvement primitif, i.e. sans contrainte de technique ou d'idéologie.

En 1984, la danse d'ici s'est finalement libérée de ses complexes, tant et si bien qu'un pont culturel a été jeté entre New York et la belle métropole. New York, là où se définissent les cadres de la nouvelle danse. On n'y va plus sur la pointe des orteils mais de plein fouet. Finie l'époque où l'on s'accroche aux grandes jambes de l'Oncle Sam. Finie probablement aussi la phase nécessaire des oeuvres où le sexe, si longtemps réprimé, s'est exprimé à travers toutes les formes possibles: l'homosexualité, l'auto-érotisme, l'inceste, le viol, etc.

1984. La danse nouvelle ou « actuelle » se cherche, à tâtons, une nouvelle sensibilité quelque part entre la danse-théâtre et un néo-romantisme. Comme en 1948, la nouvelle danse a mis le cap sur l'es-

Hommage aux lecteurs

Les responsables du Salon du Livre 1984 souhaitent faire de la soirée d'ouverture du mardi 20 novembre un immense happening, réunissant quantité d'auteurs et de lecteurs. Cette soirée mouvementée donnera le ton à toute la semaine d'activités dont l'objectif est de mettre en contact le plus grand nombre de visiteurs possible avec le plus grand nombre de livres et d'auteurs possible.

Depuis quelques mois déjà, des efforts tout particuliers ont été déployés afin de favoriser la venue au Salon d'un nombre record d'auteurs pour cette soirée du 20 novembre en « Hommage aux lecteurs ».

Chacun de ces auteurs a été invité à écrire un court texte original sur ce que lui inspire le thème de la soirée. Les originaux de ces textes seront vendus lors d'un encan très spécial qu'animerà à 20 h, sur la scène centrale, François Beaulieu. Organisé au profit du Centre de jour Joseph-Triest pour encourager une ini-

tiative unique en son genre, soit des ateliers d'écriture et de créativité destinés à des personnes âgées en perte d'autonomie (Ateliers Remue-Méninges), cet encan regroupera aussi des livres, des objets divers dont certains auteurs ont bien voulu se départir et quelques surprises comme la possibilité de miser sur un repas au restaurant en compagnie d'un(e) auteur(e). Les textes en « Hommage aux lecteurs » seront par ailleurs regroupés en partie ou en totalité et reproduits par *La Presse* sur un feuillet spécial qui sera remis aux visiteurs, à l'entrée, le soir même.

Les noms des auteurs présents au Salon apparaîtront sur un tableau placé bien en évidence à la vue du public et ces auteurs seront invités à porter un signe d'identification.

Dans le but de favoriser les rencontres et à travers une atmosphère de fête, au milieu des amuseurs, des clowns et des ballons, les visiteurs pourront participer à une amusante chasse aux autographes. Il s'agira pour eux de repérer dans la foule le plus grand nombre possible d'auteurs et d'obtenir leurs signatures. Plus tard, dans la soirée, un prix sera attribué à la personne qui en aura recueilli le plus grand nombre.

Un autre temps fort de la soirée sera la présentation d'un spectacle inédit intitulé « *Le petit gala des fous du livre* », où on verra, en grande première, des auteurs transformés en artistes de la scène. Dans plusieurs cas, il s'agira de leur première performance sur scène. Tous ces auteurs(es) nous livreront de façon humoristique un ou plusieurs de leurs talents cachés. Il s'agit donc d'un événement qui promet d'être haut en couleurs et où se trouvent réunis les noms de Louis Caron, Jean-Paul Daoust, Claude Jasmin, Gérard Leblanc, Jean Provencher, Jean-Yves Soucy, Désirée Szucany, Marie-Josée Thériault et Yolande Villemaire. L'accompagnement sera assuré par Agathe Genoès et Sylvie Prigent signe la mise en scène. À voir à 19 heures sur la scène centrale.

Lors de la cérémonie d'inauguration, le Salon rendra un hommage symbolique à deux « liseurs » inventés.

Big Brother

Suite de la page X

après de la génération des garderies. Tenir l'enfant comme elle a tenu les parents. Les pédagogues aussi sont soucieux de leurs cotes d'écoutes; ils ont recours à des concepts plus banals qu'ils exploitent avec des procédés plus modernes. Les enfants d'aujourd'hui se retrouvent donc sous la vieille épée de la standardisation. Mais ils ont l'ordinateur pour se défendre. Et toute l'énergie d'une génération qui n'a pas à ratifier l'histoire: la crise est derrière elle. Son bouchier cathodique élargit sa mémoire, rationalise ses choix, accélère ses facultés, met à sa disposition un savoir sans limite. Entraînera-t-il sa perte? Qui peut dire aujourd'hui si l'intelligence artificielle libérera ou enchaînera tous ces « je » que le commerce et la politique s'acharnent à rendre uniformes?

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Des livres à découvrir et à offrir...

20% DE RABAIS JUSQU'AU 21 DÉC.

QUANTITÉS LIMITÉES

« ETHNOLOGIE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE »

Une prestigieuse collection consacrée aux arts et aux traditions populaires



Rég. 27,50 \$

SPÉCIAL 22\$

Les métiers du cuir
Jean-Claude Dupont et Jacques Mathieu, éd.
Vus selon les méthodes historiques et ethnologiques, trois siècles d'histoire des métiers du cuir au Québec, de la tannerie à la cordonnerie et à la sellerie. 448 pages abondamment illustrées.



Rég. 18,00 \$

SPÉCIAL 14⁴⁰\$

Les petites images dévotes
Pierre LESSARD
Leur utilisation traditionnelle au Québec
Une étude fort originale sur un des articles de dévotion les plus répandus autrefois au Québec. 184 pages, 188 illustrations.



Rég. 20,00 \$

SPÉCIAL 16\$

Survivances médiévales dans la chanson folklorique
Conrad LAFORTE
Poétique de la chanson en laise. De captivantes mises au point sur des questions depuis longtemps controversées en poésie médiévale et en chanson folklorique. 312 pages.



Rég. 25,00 \$

SPÉCIAL 20\$

Chansons de voyageurs, coureurs de bois et forestiers
Madeleine BÉLAND
Étude thématique d'un riche répertoire de complaintes et chansons où sont illustrés divers aspects de la vie des anciens forestiers. 404 pages.



Rég. 24,00 \$

SPÉCIAL 19²⁰\$

Le chauffage domestique au Canada
Marcel MOUSSETTE
Des origines à l'industrialisation
La lutte contre le froid chez les autochtones et chez les Canadiens-français du XVII^e siècle à la Confédération. Typologie des appareils de chauffage et répertoire des manufacturiers. 332 pages.

AUTRES OUVRAGES À PRIX AVANTAGEUX POUR LES FÊTES

Vient de paraître

Richard GIGUÈRE

Exil, révolte et dissidence
Étude comparée des poésies canadienne et québécoise (1925-1955)

Rég. 16,00 \$

SPÉCIAL 12⁸⁰\$

La première véritable étude comparée des poésies québécoise et canadienne des années 30 et 40. 300 pages.

Vient de paraître

Maurice ÉMOND

La femme à la fenêtre
L'univers symbolique d'Anne Hébert dans *Les chambres de bois*, *Kamouraska* et *Les enfants du sabbat*

Rég. 20,00 \$

SPÉCIAL 16\$

Une exploration fascinante du monde imaginaire d'Anne Hébert articulée autour de trois grands objets d'analyse: une symbolique du noir et du blanc, une dialectique de l'eau et du feu, une poétique du regard. 402 pages.

Vient de paraître

Guy BOUCHARD, Claude-Marie GAGNON, Louise MILOT, Vincent NADEAU, Michel RENÉ, DENIS SAINT-JACQUES

Le phénomène IXÉ-13

Rég. 16,00 \$

SPÉCIAL 12⁸⁰\$

Une analyse très fouillée d'un des monuments de la littérature de masse au Québec: la série de romans en fascicules intitulée *Les Aventures étranges de Tagent IXÉ-13, Les espions canadiens*. 384 pages.



Rég. 27,50 \$

SPÉCIAL 22\$

Les mammifères du Canada
A.W.F. BANFIELD
2^e édition entièrement revue. 196 espèces de mammifères décrites en détail: une magnifique collection de 176 gravures d'artistes canadiens, ainsi qu'un utile lexique des termes utilisés. 432 pages, 113 figures, 176 cartes, 46 planches en couleurs.

Ces livres sont en vente chez l'éditeur, chez votre libraire et chez les dépositaires suivants:

- Caron Libraire
251 est, rue Sainte-Catherine, Montréal, H2X 1L5
- Librairie Clément Morin et Fils Inc.
4125, bd des Forges, Trois-Rivières, G8Y 1W1
- Librairie Les Bouquinistes Inc.
392, rue Racine est, Chicoutimi, G7H 1T3
- Comptoirs Horizon Inc.
214, ave de la Cathédrale, Rimouski, G5L 5J2
- Éditions Champlain Ltée,
107 Church Street, Toronto, M5C 2G5
- Bibliaire Universitaire
Pavillon Albert Leblanc, 2500, bd Université, Sherbrooke, J1K 2R1
- Librairie Champigny
4474, rue Saint-Denis, Montréal, H2J 2L1
- Librairie Trilium Inc.
321, rue Dalhousie, Ottawa, K1N 7G1

Ces ouvrages seront exposés au stand 458 du Salon du Livre de Montréal

Salon du livre de Montréal KIOSQUE 118

ANONYMUS AUTOPOURTRAITS

Jean Paul Hauteceur

Anonymus est un conteur illégitime et clandestin. Sa parole est délabrée et sauvage, on la croirait venue d'un autre âge, alors qu'elle fleurit à l'ombre des sociétés dites « avancées ».

En vente dans les bonnes librairies

EDITIONS SAINT-MARTIN



Rég. 19,95 \$

SPÉCIAL 15⁹⁶\$

L'artisan forgeron
Jean-Claude DUPONT
Selon une méthode des plus rigoureuses et des procédés d'analyse nouveaux, une étude sur la vie de l'artisan du fer forgé dans la civilisation traditionnelle au Québec. 390 pages, 524 dessins et illustrations.



Rég. 20,00 \$

SPÉCIAL 16\$

Du continent perdu à l'archipel retrouvé
Le Québec et l'Amérique française
Dean R. Louder et Eric Waddell, éd.
Seize études de la diaspora française sur le continent américain, qui éclaire le rôle marquant du Québec traditionnel et moderne auprès des minorités francophones en Amérique. 312 pages.



Rég. 16,00 \$

SPÉCIAL 12⁸⁰\$

Les pèlerinages au Québec
Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, éd.
Divers aspects des trois grands pèlerinages du Québec: Sainte-Anne-de-Beaupré, Notre-Dame-du-Cap-de-la-Madeleine et l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal. 176 pages, 12 illustrations, 1 carte.

L'insoutenable vertige de la fiction

DENISE DESAUTELS

1984 : Roman. Roman c'est-à-dire FIC-TION. Une première affirmation de FIC-TION. La mise en place/en jeu d'un imaginaire : des forces, des faits, des temps, des lieux, des personnages inventés (pendant que ce qui s'appelle le réel continue d'exister ici et là) multiplement apparemment; pendant que de partout surgissent les actualités quotidiennes comme des taches, des petites horreurs à l'allure fictive ponctuant les gestes des petits déjeuners; pendant que le temps passe en accéléré sur toute chose si normalement, si banalement la dédramatisant par le fait même; pendant que les confusions, les agressions, les répétitions, les falsifications s'infiltrent dans les voix et les faits, mutilent les pensées; pendant que ça dure de partout, que ça gronde, que ça hurle, que ça s'use, que ça ne s'entend presque plus, que ça cumule les épuisements, que ça ressemble à la mort, il arrive que la mémoire insiste certains jours sous-jacente, que la question piège pose l'existence du mensonge.

1984 : roman. Comme en sous-titre, l'étiquette : roman. Une FIC-TION à laquelle je reviens après quinze ans peut-être. Un livre : 1984. Le même exemplaire exactement déjà annoté. L'ouvrir (là dans mes mains avec la possibilité encore de le refermer). Le livre ouvert. Un personnage : Winston Smith (un nom : je l'avais probablement oublié), le même tout à fait dans les mêmes lieux avec la même question. Winston Smith : 39 ans (je sursaute : aujourd'hui, au moment de ma relecture, nous avons le même âge : 39 ans; aujourd'hui, dans la coïncidence des dates (« 4 avril 1984 »), le jour de mon anniversaire, Winston Smith se dit qu'il est « sûr d'avoir 39 ans ».

Winston Smith, 39 ans, n'existe pas. Un personnage de roman simplement. Une FIC-TION simplement. Winston Smith inscrit dans une histoire inventée comme Joseph K...



Professeure de théâtre, écrivaine, poète, Denise Desautels a fait paraître depuis 1975 quatre livres aux Éditions du Noroît dont le plus récent: *L'Écran* (1983). Elle publie aussi dans diverses revues dont la *NBJ* et *Estuaire*. (Photo Richard-Max Tremblay)

dans *Le Procès* : au fil des mots, j'entre dans ce lieu, j'y plonge pendant qu'à mon insu peut-être s'entremêlent les fils des vérités et mensonges, des malentendus (où commence la FIC-TION ? Oui, où commence-t-elle quand se posent les questions de vie, de vérité, de pensée, de conscience, d'identité, de mémoire, d'habitude, de folie ? Le livre ouvert : «... la persistance d'une certaine vue du monde et d'un certain mode de vie imposée par les morts aux vivants...») et la phrase s'insinue dans les lignes de la FIC-TION. Intervenient alors les mots-clés de la constatation : « Je comprends comment. Je ne comprends pas pourquoi. »

Me débattre ainsi longuement avec la fiction d'Orwell pendant que Winston Smith lui-même, dans cet univers imaginaire, comprimé dans un livre, se débat avec une FIC-TION affirmée constamment comme une réalité indiscutable. Un autre personnage important, si important, envahit tout : Big Brother impose un mensonge continuellement retouché en affirmant qu'il s'agit d'une vérité. Ainsi s'élabore la mise en abîme de la FIC-TION. La mise en abîme des cercles concentriques de vérités et mensonges. Imaginer ici des couches superposées de vérités et mensonges qui se contamineraient infiniment. (Qui a peur de la FIC-

TION ? Là, éparse, contaminée, insaisissable, de jour et de nuit dans les rues de la ville, exposée là : dans des regards, des voix, des gestes, des attitudes, des corps indifférents et malmenés. Comme ça par hasard, se retrouver coin Mont-Royal et Christophe-Colomb un matin d'automne avec une impression de cinéma; prendre à gauche ou à droite avec la certitude de ne pas pouvoir se tromper; ce qui ne s'inventerait pas facilement, existe, existe, c'est sûr : beaucoup de femmes égarées aux visages semblables, si semblables. On dit : exotiques. Se retrouver en flânant un matin d'automne coin Mont-Royal et Papineau : des regards d'hommes distraits, absents. Petit à petit presque rien : une distraction infinie, une destruction anonyme. C'est tout. Au hasard, au hasard vraiment, on n'a qu'à marcher longuement dans les rues de la ville : de la FIC-TION live.)

Roman : histoire vraie à lire entre les lignes, à annoter dans la marge, à diffuser inlassablement jusqu'à l'éclatement, à réinventer de toutes pièces. Comme témoignage de ce qui est : le malheur humain ne s'évite pas/ne s'invente pas.

L'abîme et le vertige au troisième degré. Dans la FIC-TION de la FIC-TION, la FIC-TION littéraire dénoncée : la

chose suspecte qu'il faut traduire en « novlangue », qu'il faut restreindre, rétrécir comme tout le champ de la pensée. La maîtrise parfaite de tout ce qui pourrait se dérober. Des limites, des simplifications qui assurent l'orthodoxie. Et l'inconscience. Une logique implacable dénaturant les textes en les réduisant à leur plus simple expression : fausse évidence. Tous les poètes y passeront : ne restera qu'une vague idée conforme et uniforme. (Il pourrait même arriver que : l'oubli. Je ne tournerais plus les pages. La question de l'écriture se poserait une fois encore : pour qui ? pourquoi ? Éviter le pire.) le texte effraie comme la pensée effraie. Ce serait si simple si : les émotions, les rêves, les désirs, les pensées universels et singuliers, semblables, si semblables, s'apprennent par coeur. Sans aucun malentendu. L'orthodoxie totale et la linéarité évidente et indiscutable permettent de rester hors des eaux troubles de la question de fond. Puisque personne ne les voit, invisibles et cachés, les romans n'existent pas. Et toujours l'idée de l'ordre et de la loi au détriment de. La langue elle-même atteinte, si orthodoxe. Et la question de la folie toujours comme une solution temporaire, comme une délimitation, comme un point d'ordre inévitable. Quotidiennement la mise en

doute/en cause de l'émotion qui contrevient à la précision immédiate de la règle.

À ce moment même, ma propre FIC-TION en surimpression sur celle d'Orwell comme une volonté délibérée. Une voie d'accès. Et je pointerai du doigt les affinités étranges quand la mémoire insiste : au fil des jours pendant que : les similitudes et le dérisoire. Fin d'automne 1984, me voilà, assise ici, réfléchissant sur des FIC-TIONS infinies dans un texte qui tente de les refléter. « Le vertige de la fiction » me dit Nicole Brossard au moment où je lui parle de ce texte en train de s'écrire. De vertige en vertige au fil des remous. La tête sous l'eau en dépit de tout. Contre l'effroi : écrire. Et l'intuition soudaine ne se conçoit pas bien immédiatement, ne s'énonce pas clairement, ne le peut pas sans réduction abusive. Les vérités et mensonges ne se transcrivent pas facilement, ne se délimitent pas facilement. Des territoires débordent les uns sur les autres que l'écriture lentement fouille. Les dérives intérieures ne coïncident pas nécessairement avec les règles extérieures érigées en lois : entre autres, maintes fois rappelée, la si essentielle lisibilité. Contre l'effroi : le recours à la fiction éclatée. Et les mots, les phrases, les pages entières à lire autrement, difficilement s'il le faut : percent les évidences, refusent la surface plane des choses, accusent la complexité sous-marine.

Le livre ouvert encore quelques minutes pour quelques pages. Le feuilleter autrement, plus intimement. Y chercher d'autres pistes. Une autre Et l'exclusion soudaine, transparente, affirmée : 1984 : une fiction d'hommes. Une FIC-TION atroce qui se parle entre hommes qui se joue entre hommes, qui se pense ou se vit entre hommes : Big Brother, Goldstein, O'Brien, Charrington, Syme, Smith. Ah ! oui, Julia. Une certaine image de femme nécessaire à la FIC-TION/réalité, à une histoire d'hommes. Julia souffrante qu'on ne voit pas. Julia affirmant sa trahison comme hors

de la souffrance, exclue du grand jeu et de la narration. Julia immensément pourvue de sens pratique à qui il faut tout expliquer des choses de l'esprit, qui se fera lire « le livre » de Goldstein parce qu'elle ne peut le faire seule, parce qu'elle n'est pas intelligente

écrit Orwell quelque part. Intuitive, expérimentée, belle, amoureuse, libre (tout le contraire de Catherine, la femme légitime de Winston Smith), adroite, musclée, sportive, vivante : tout pour le séduire. Le livre s'achève. Le

dernier « mot » : 2050. Fin. Fin du livre d'hommes. Imaginer un autre regard tout à coup, une autre FIC-TION. Autrement. Julia de l'intérieur peut-être, de si près. Julia au premier plan avec d'autres semblables. Julia vivante. Fin. Le vertige de la FIC-TION. Oui,

les territoires innombrables de réalités et de FIC-TIONS débordent bien les uns sur les autres, s'étendent infiniment, se recourent, s'enrichissent. En refermant le livre d'Orwell, me prends à penser qu'une pareille FIC-TION serait impensable au féminin.

jeu

cahiers de théâtre

32

Individu
Jeu 1984 (numéros 30 à 33) 25\$
Jeu 1984-1985 (numéros 30 à 37) 46\$
Institution 1 an (1984) 30\$
Répertoire théâtral du Québec 1984
504 pages, ill. (15 \$ en librairie) 12 \$

Renseignements: (514) 288-2808
Cahiers de théâtre Jeu
Case postale 1600, succursale E
Montréal H2T 3B1

Vient de paraître Jeu 32, 200 pages, ill., 10\$

scènes hommage à denise morelle l'écriture des femmes, prise 1: un festival en mémoire
situations/sociétés/signes dossier costume/de quoi j'me mêle/le costume de théâtre: un beau
bâtard/le degré zéro du costume: la nudité des spectacles qui nous viennent du corps: la
danse-théâtre au québec/la danse moderne au québec: autour d'un témoignage de Jeanne Renaud/
cet enfant incestueux: table ronde sur la danse-théâtre pratiques charette et dubois écrivent/
réponse informulée à quelques questions informelles/la chinoise le déploiement d'un cri: sur deux
oeuvres de René-Daniel Dubois la passion selon René Kaliski portrait fred barry
contact un clown? un comédien? un personnage!: entretien avec rodrigue "chocolat" tremblay
chroniques traces, lectures, sketches et saynètes, bloc-notes, parutions récentes, courrier

LE LIVRE D'ART DE L'ANNÉE

Découvrez le monde merveilleux du PAYSAGE QUÉBÉCOIS, grâce à nos peintres des cent dernières années.

- * Plus de 300 illustrations dont 130 en couleurs;
- * Des reproductions particulièrement fidèles aux originaux;
- * Un document unique rédigé par un spécialiste.

AUTEUR: Professeur Guy BOULIZON
nombre de pages: 224
format: 26,5 cm x 32,5 cm
ISBN: 2-89000-081-8
prix: 59,95\$



LE PAYSAGE
DANS LA PEINTURE
AU QUÉBEC
Guy Boulizon



SIGNATURES



AGENDA D'ART
1985

L'indécence du mot « bonheur »

LOUISE WARREN

AVONS-nous vécu 1984 ? Et si « nous », c'était tantôt moi, tantôt Madeleine, transparente et intense, un personnage... Puisque mon chat est mort tout à l'heure, je ne vois pas qui d'autre « nous » pourrait être.

Intimement, janvier. Il fait froid dans ma chambre aussi, la peinture s'en va. La nuit dernière j'ai mal dormi à cause de cet enfant tué, l'accident pendant qu'il cherchait mon âge dans mon cou. Il s'appelle Vincent, simplement Vincent, même de son nom il est détaché.

Février, les mains posées sur la surface grise et tiède du calorifère : une extrémité de rassurée, la première, celle d'où viennent les caresses et les mots des histoires écrites. Là où le doux transpire, les feutres de sa voix me touchent à présent.

Mars, l'indigence. Mon chat et moi avons faim. Dans quelques jours, j'aurai vingt-huit ans. À l'extrême de moi-même, la survie : la mémoire de l'enfance, petites robes aux nids d'abeille et tant de barbe à papa durcie sous les plombages qu'il y a des jours où pour toute nourriture il ne me reste qu'à manger mes dents.

Avril, dans le train Paris-Bruxelles : j'ai senti un homme avec mon ventre de lui-même il a posé sa tête dessus. Mai, lundi, un matin décalqué sur mes autres matins : une liberté intérieure, l'allègement vers la nappe de toile cirée, la tablette à écrire. Hier, deux petites filles



Louise Warren est née à Montréal en 1956. Autodidacte de formation, elle a été chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal de 1979 à 1983. Elle dit : « J'aime à voir les images entourées de mots quand les mots n'arrivent pas à m'apporter les images. Ainsi j'écris, je fais des collages et de la photo polaroid. Je vis en amour, c'est tout. Publications: *Répertoire des ressources en littérature de jeunesse*, Montréal, Le marché de l'écriture, 1982, 146 p.; *Histoire du lion à six pattes*, Paris, Éditions du Sorbier, coll. Quelle histoire!, 1984, 26 p.; *L'Amant gris*, poèmes, Montréal, Triptyque, 1984, 84 p. Elle a aussi publié des textes dans *Livres et Auteurs québécois*, *Dérives*, *La Nouvelle Barre du Jour*, *Moebius*. (Photo Diane Giguère)

noirs avant moi. La main droite posée sur l'avant-bras osseux de cette femme, j'ai senti l'énergie cavalier le long de mes veines fuyantes. J'ai été impressionnée, tout cela est très violent. Juillet, un soir de ville en fête, je sors dans la foule. Je mets ma robe de soie bleue très moulante, ce qu'on appelle jupon, ce que j'appelle robe. J'ai rendez-vous avec quelqu'un. Ni moi, ni personne ne sait avec qui, sauf celui qui vient au rendez-vous.

Août, des gestes d'amour. Les yeux mouillés de si près, de si fort : dans la blondeur du jour, sa main dans la mienne. Je lui parle du bonheur et de l'indécence de ce

mot. Nous nous abandonnons à l'indécence. Septembre, tout ce que je peux dire : il garde les mains dans ses poches. Après tout, c'est l'automne. Une faille de froid coupe l'air. Changement de saison : le corps est toujours le premier menacé.

Octobre, seules les mains sont folles, solitaires. Le rien ne crée pas d'emplois à l'attente. Juste le temps de devoir une valise de métal bleue rejoindre des yeux de la même couleur.

Novembre, sur la surface de ma peau immobile, la certitude de battements de coeur rapides, l'inondation intérieure, la nuit blanche, le commencement.



Affiche de Robert Deschênes (Éditions l'Image de l'art)

18 titres parus, 6 à paraître dans les 12 prochains mois. 29,95\$ chaque volume.



LES SECRETS DE LA PEINTURE À L'HUILE



ROGER CAVALLI
ESPACE ET MATIÈRE

LES SECRETS DE LA PEINTURE À L'HUILE
Un ouvrage tout en couleurs qui vous montrera comment réussir vos propres tableaux. Destiné aux peintres du dimanche tout comme à l'étudiant. 144 pages plus de 200 illustrations en couleurs. 24,95

Enfin... la naissance d'une grande collection consacrée aux meilleurs sculpteurs du Québec.
ROGER CAVALLI
Collection ESPACE ET MATIÈRE
auteur: Jacques de Roussan
format: 22 cm x 28,5 cm
nombreuses illustrations en couleurs 24,95\$

EDITIONS **marcel broquet**

C.P. 310, Laprairie, Québec, J5H 3Y3 - (514) 659-4819
(MM les libraires sont priés de s'adresser à notre distributeur, la maison PROLOGUE)
Venez nous rencontrer au Salon du Livre — kiosques 113 et 124

Avons-nous vécu 1984 ?

La disparition de 1984

MONIQUE LARUE

CETTE année-là les étudiants étudiaient Orwell. Ils pensaient que ce serait le dernier des livres. Ils ne détestaient pas l'histoire. Ils hésitaient sur le sens... Ils disaient... que ça n'était pas possible... qu'il n'était pas possible que ce soit possible... Puis ils se mettaient à douter — serait-il possible que ce soit possible ! Quand on leur demandait de quoi il s'agissait, ils se montraient désinvoltes, répondaient que ça n'avait pas d'importance... Ils évoquaient constamment la possibilité d'une disparition...

Un jour, interviewé par des journalistes, le président des États-Unis fit une blague. Dans un test de voix, il déclara qu'il venait de donner l'ordre d'appuyer sur le fameux bouton nucléaire. Il imaginait beaucoup de choses, ce vieux président : qu'il y aurait la guerre des étoiles... que toutes les femmes allaient voler pour Géraldine Ferraro...

On vendait aux étudiants d'étranges chaussures, des bottines pointues très stylisées. Les plus désespérés d'entre eux, ceux qui lisaient Orwell deux, trois fois, se tenaient dans les sous-sols des cégeps. Ils croyaient que l'ange des ténèbres rôdait par là. Ils se méfiaient énormément de la clarté générale.

Ils s'en méfiaient, même s'ils n'avaient pas lu les romans d'Ernesto Sabato, cet écrivain argentin qui, peut-être parce qu'il a commencé par étudier la science, a tant voulu nous mettre en garde contre notre tendance, dans les époques comme la nôtre, à oublier que la raison n'est toujours qu'un domaine du réel, et que, sur notre planète, la nuit coexiste avec le jour.

N'ayant pas lu Sabato, ces étudiants ne pouvaient pas connaître sa terrible fable des aveugles, qui lui a valu tant d'incompréhension et tant de haine. Ils n'avaient pas lu grand chose : pourtant, ils parlaient comme d'un fait accompli de la disparition des livres et de ceux qui lisent.

L'écrivain, lui, venait de rendre public, dans son pays, un rapport sur des disparitions humaines, perpétrées par des militaires aveugles, qui savaient très bien comment ne pas laisser de traces. Le rapport ne plut



Monique LaRue, née à Montréal en 1948, a publié deux romans : *La Cohorte fictive* en 1979 et *Les Faux Fuyants* en 1982. Elle a écrit pour la radio *L'Enregistrement*, premier prix du concours de dramatiques radiophoniques de Radio-Canada en 1984. Elle a également fait de la critique littéraire, notamment à la revue *Spirale*, de 1980 à 1984. Elle a un doctorat en littérature et enseigne actuellement au département de Français du cégep Édouard-Montpetit. (Photo N.R.)

pas à tout le monde dans la Pampa. On en parla peu dans le Nord. On disait qu'à Paris le tango était plus que jamais de mise.

Il aurait été facile de démontrer

que dans 1984 de George Orwell, dans *L'ange des ténèbres* d'Ernesto Sabato, et dans plusieurs des livres qui réussissaient à se maintenir à la surface des milliers de points de dis-

tribution qui existaient à ce moment-là en Occident, se trouvait présent, à titre de possibilité, un des derniers faits à frapper à la porte des consciences en cette année 1984.

Cet événement survint comme il se doit dans un pays qui se trouvait à la fois au Nord et à l'Est. La police politique avait battu un homme à mort, parce qu'il était le prêtre de la dernière manifestation perceptible de dissidence, dans ce « bloc » où régnait un unique éclairage de crépuscule, semblable à celui qui a dû éblouir Hitler.

Les tortionnaires avaient des yeux sans reflet. Ils lui avaient brisé les dents, cassé les os, arraché le cuir chevelu, ils lui avaient attaché un sac de pierres au cou, pour que son corps disparaisse dans la rivière Vistule qui coulait par là. Les agences occidentales avaient tenu à préciser que Jerzy P... avait été jeté dans les eaux « froides » de la Vistule. Ces criminels avaient-ils ensuite, comme dans un roman d'Herman Broch dont parle Milan Kundera, oublié leur meurtre ?

De toute façon, la température disait-on allait se refroidir. L'espèce humaine, dans les régions riches, n'avait plus grand désir de se reproduire. On pensait que les enfants nuisaient. Les couples, les villes, les fleuves, tout avait besoin d'une société protectrice. Dans une université américaine, il y eut un débat sanglant opposant les partisans de la pilule du suicide et ses adversaires, en cas de guerre nucléaire.

Dans le parlement d'une autre contrée du Nord, mais du côté Ouest, un petit chef ne cherchait plus à cacher les mouvements hagards de l'iris de ses yeux. Il souffrait d'insomnie, aux prises avec un cauchemar qui chaque nuit le laissait exsangue. C'était un certain Lord Durham qui s'obstinait, inlassable, à répéter qu'il n'avait fait que son métier d'administrateur en conseillant la disparition... que la guerre des câbles et des réseaux a beau être douce, et même agréable aux populations, cela ne change pas le fait qu'il n'y a pas 10 façons de sortir du grand train de l'Histoire... And so on !

Les enfants, eux, se fichaient d'être nuisibles, ils aimaient plutôt ça. On pouvait facilement leur acheter la paix sociale en leur offrant le vidéo-cassette d'une superbe vierge

noire du nom de Jackson. Noël approchait. Les Français s'intéressaient beaucoup au sort d'une femme qui défendait son droit à se faire féconder du sperme congelé de son mari mort. Il était difficile de se faire une idée. Chaque idée semblait par elle-même suffisamment évidente.

Certains disaient qu'on vivait l'époque la plus fascinante de l'histoire de l'humanité. Comment aurait-il pu en être autrement, en tête du grand train, là où se trouvaient concentrés 98 % de la richesse du monde, 98 % du savoir du monde, 98 % du confort du monde, et. L'être humain commençait à peine à entrevoir l'immensité des espaces qu'il avait lui-même créés, au creux d'une vallée ensoleillée, dans des laboratoires où ne flottait pas l'ombre de l'ombre d'une seule poussière, à l'interface de la matière et de l'esprit.

Il y avait à se trouver ainsi, par hasard et par chance, dans cette locomotive fonçant à tombeau ouvert dans le temps, une drôle d'exaltation, mêlée au malaise décollant du fait que la mauvaise conscience est toujours de la mauvaise foi, et surtout, surtout, à un sentiment d'impuissance jusqu'alors inconnu sous cette forme.

Dans les dédales obscurs des caves de certains Cégeps, des étudiants disaient que les machines auraient raison de la raison. Plus la surface de mémoire augmentait, plus ils évoquaient la possibilité d'une disparition totale. Leurs récits parlaient d'humains passés de l'autre côté de l'écran des ordinateurs, au travers de la dentelle pointillée de l'écriture. Ils disaient que l'écran est un aimant hypnotique et qu'ils avaient connu des individus qui étaient allés s'y engouffrer, attirés par les Pacmans véloces avec lesquels ils jouaient, faute de travail, le vendredi soir, dans les arcades des centres urbains.

La raison occidentale était certes plus éblouissante que jamais. Si tout ne sautait pas, on aborderait incessamment une nouvelle région du temps. Le vieux président de l'Ouest oserait-il peser sur son bouton ? Les vieillards aux yeux mats de l'Est finiraient-ils par faire éclater sa colère ? Où aurait lieu la première attaque nucléaire ? Plus que jamais, l'Orient était l'inconscient de l'Occident...

C'était si paradoxal, c'était si excitant, qu'à la fin de l'année, peu de gens pensèrent à demander si on avait bien vécu 1984... Le temps, apparemment, continuait d'être là. C'était la quatrième dimension de la troisième vague, on s'y retrouvait à peine, avec tous ces repères. Pour annoncer la fin de l'année cependant, comme depuis toujours dans les pays nordiques, les feuillus perdirent leurs feuilles.

Certains attendaient pour 1985 les migrants de l'espace, on manquait de psychiatres, on avait trop de jeunes, quelques uns mouraient de s'être accaparé tout le travail, des cohortes entières exigeaient leur part, aux frontières de certains pays du Nord, on se pressait, on tuait, pendant que les gens qui voyageaient en avant ne s'apercevaient pas que ça n'avait pas été exactement 1984 partout, qu'il y avait des continents entiers en dehors du temps, d'autres qui vivaient en arrière, auraient voulu aller plus vite, ignorant que les freins avaient tendance à lâcher.

Les étudiants recommencèrent à se plaindre d'un mal étrange. Ils disaient qu'ils ne sentaient plus rien. Ils avouaient qu'ils ne faisaient plus tellement la différence entre le salé et le sucré, s'inquiétaient de ne plus être touchés par les bulletins de nouvelles. C'est quand on avait montré les images de famine en Éthiopie qu'ils avaient parlé de ça. Ils disaient : cette télécommunication par satellite n'arrange pas les choses, trop de réalité ça fait de la fiction, l'anesthésie gagne du terrain en proportion égale au sentiment d'impuissance, et d'ailleurs - ils insistaient beaucoup sur ce fait - des techniques très précises ont déjà réussi à effacer des visages toute trace du temps...

Les chiffres lumineux des cadrons électroniques des gares et des aéro-gares clignotèrent comme à l'habitude quand le 4 se changea en 5 et qu'ils cessèrent de voir l'intérêt de lire un livre intitulé 1984. On avait oublié de conserver la trace du quatre. L'impression d'irréalité frappait même le temps. Désinvoltes et calmes, ils hochaient leur tête étrangement sculptée de cheveux de couleur violente en répétant pour eux-mêmes que c'était trop tôt, beaucoup trop tôt, pour chacune de ces disparitions.

Les media électroniques seront présents cette année au Salon

Les visiteurs du Salon du Livre de Montréal pourront, cette année encore, assister à l'enregistrement de plusieurs émissions de radio et de télévision. La station radiophonique CIBL sera sur place, en permanence, faisant état des activités quotidiennes et des faits saillants du Salon.

Comme l'an passé, la télévision de Radio-Canada enregistrera une émission spéciale de « Génies en Herbe ». Quatre personnalités connues, soit Yves Beauchemin, Lise Payette, Alice Parizeau et Claude Jasmin affronteront quatre étudiants recrutés dans des écoles du grand Montréal.

Cette émission sera enregistrée mercredi le 21 novembre entre 19h 30 et 20h 30. Le monde du livre y sera étudié sous toutes ses facettes, humour et sérieux s'y côtoyant. Le même jour, entre 12h 15 et 13h 45, le public en général et les personnes du 3e âge en particulier pourront assister à

l'enregistrement de l'émission « Le temps de vivre » animée par Pierre Paquette. Le vendredi 23 novembre à 19h, le Salon accueille l'équipe de la nouvelle émission consacrée aux livres, « Entre les lignes », qu'anime Denise Bombardier. Côté radio, Andréanne Lafond sera

aussi sur place pour animer « Les impromptus du samedi » qui seront diffusés de 14h à 18h en direct du Salon le 24 novembre. La station radiophonique CIEL-MF sera également présente, au stand de Gallimard, pendant toute la durée du Salon, avec, au microphone, Micheline Ricard.

Le prix du public du Salon

Pour la seconde année consécutive, le public sera invité à choisir, entre dix titres de littérature générale, l'ouvrage le plus populaire en librairie qui recevra officiellement le « Prix du public » attribué en col-

laboration avec le journal *La Presse*. Les titres soumis au public ont été sélectionnés par l'Association des libraires du Québec et on pourra voter en remplissant les coupons de

participation que publiera le journal *La Presse* entre les 17 et 22 novembre. Chacun de ces coupons de participation devra être déposé au Salon du Livre où il donnera droit à un laissez-passer

pour une entrée gratuite, ceci du mardi au jeudi inclusivement. Le titre de l'ouvrage primé, selon la volonté du public, sera dévoilé sur la scène centrale, le vendredi à 17h.

LE NOROÏT

« CENTENAIRE »

LEFRANÇOIS

Comme tournant la page
Vol. I :
Poèmes 1968-1978
avec six dessins de
Miljenko Horvat
160 p. \$12

Comme tournant la page
Vol. II : Petites
choses 1968-1978
avec onze collages
de Celyne Fortin et
de Maude Bonenfant
192 p. \$13

Les deux volumes dans un boîtier :
\$25

Jean CHARLEBOIS
Présent !
128 p. \$10

Jean Yves COLLETTE
Preliminaires
200 p. \$15

Michel BEAULIEU
Kaléidoscope
ou
Les aléas du corps grave
160 p. \$12

DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE
Prologue
2975, rue Sartelon
Ville Saint-Laurent
Que H4R 1E6
Tel 332-5860
Ext 1-800-361-5751

EDITIONS DU NOROÏT
Case postale 244
Saint-Lambert (Québec)
J4P 3N8

La VIDEO-LECTURE

Disponibles dans tous les vidéo-clubs • Distribués en exclusivité par:

VIDÉOGLOBE

136, rue Merizzi,
St-Laurent, QC
(514) 738-6665 1-800-361-7151

Avons-nous vécu 1984 ?

ÉCRIRE, TOUT SIMPLEMENT

CAROLE MASSÉ

AVONS-NOUS VÉCU 1984 ? Non, sûrement pas l'état de fait, mais peut-être en appréhendons-nous toujours l'état d'esprit à chaque époque où un discours s'érige contre la libre expression du désir, sous quelque forme artistique que ce soit, où le savoir ne se déploie plus par la transgression nécessaire du savoir, depuis le risque, l'intuition, l'expérience aveugle, où la connaissance s'avère connaissance figée car elle exclut l'inconnaissable et la poussée à tâtons dans la nuit des temps qui la permettent. N'appréhendons-nous pas 1984 à chaque respiration étranglée par la rigidité d'un code, des règles ou des comptes à rendre, à chaque parole étouffée sous le bâillon de la morale, de la conformité ou des modalités prescriptives au devoir-parler ?

1984 d'Orwell met en scène cet écrasement de l'individu par la machine sociale, la « désubjectivité » forcée à laquelle la vision politique du monde menée à son aboutissement logique soumet l'être parlant, en annulant sa force créatrice, en bannissant toute vie personnelle et en détournant ses pulsions libidinales au profit d'un État fort, inhumain parce qu'immortel. Or nous savons que 1984 se répète de siècle en siècle, sous différents aspects et différentes appellations, tant et aussi longtemps que chaque être naissant recommence à zéro l'histoire de l'humanité : sa quête et sa perte d'une Origine, sa visée et son échec de toute-puissance, son rêve d'immortalité et son constat d'être sujet par la mort, et n'invente pour son propre compte de solution personnelle à cette angoisse universelle. Quel cas, c'est la manipulation des corps dénués du regard appelant, le contrôle de l'imagination dépourvue des lèvres le propulsant, que certains échafaudent dans leur solution politique au drame et à la banalité uniques de leur existence.

Comment accéder en effet à ce désenchantement premier qu'est notre socialisation : l'approvisionnement de nos limites, de notre dépendance et vulnérabilité au cours des choses, de l'idée de la mort, et comment s'y faire avec les signes qui en accentuent l'indélectabilité : la différence sexuelle, le partage dans l'échange, les contradictions humaines en général ? Ce pas-Tout, cette blessure



Carole Massé a fait paraître depuis dix ans une demi-douzaine de titres principalement aux Herbes Rouges, dont: *Dieu, roman*, (1979); *L'Existence, roman*, (1983); *L'autre*, (1983); *La femme à l'écritoire*, in *Qui a peur de l'écrivain ?* (revue avec les Herbes Rouges, nos 123-124, 1984) A paraître, *Nobody, roman* (éd. les Herbes Rouges, printemps 1985).

narcissique de ne pas l'être, de ne pas le pouvoir, de ne pas le posséder ce Tout, certains la camoufflent sous la panacée sociale, dans leur mise en boîte d'une Communauté homogène idéale et en appelant chacun à sacrifier joyeusement à la Cause : abdication de sa singularité consumante, de son dire trop cru ou venu de trop loin qui menaceraient de briser le Moulé, la Matrice du consensus.

Certes, on aura bonne conscience de relativiser ces exigences eu égard aux remèdes drastiques dans les régimes totalitaires : internements, tortures physiques et psychologiques, exécutions sans procès de tous ces opposants d'opinion, paysans, ouvriers, membres du clergé, intellectuels, etc. Mais n'est-il pas dans la sensibilité de tout esprit créateur de réagir à la mise en question de toute production imaginaire depuis le prétexte qu'elle dérogerait encore, s'il se peut de nos jours, considérant les leçons coûteuses qu'ont valu à l'humanité les dictatures de gauche ou de droite, à une vision juste ou réaliste ou simple des choses ? L'écrivain n'a que faire de la simplicité d'un monde auquel ni les politiques ni les autres n'en retirent d'avantages,

il faut le dire, à l'exception des amoureux dans tous les camps qui se désaffilient du coup de tout Parti.

La Police de la Pensée, il faut le redire, sous le couvert de la chasse aux hérétiques ou aux dissidents, pourchassent les êtres de désir, les passionnés d'un au-delà sous quelque métaphore que ce soit et les amoureux fous de l'Amour. Elle a ses ramifications dans les meilleurs régimes démocratiques, faut-il ajouter, parce qu'elle se nourrit de la douleur de chacun, dans l'inévitable privation de l'Un, de ne pouvoir fixer à jamais le temps, les rencontres, sa propre haleine sur la surface de la terre. Elle se renforce du dépit de l'Enfant-Tyran en soi qui rechigne à l'idée du Couple qui le met à l'écart, à la distance, voire à l'abandon. 1984 se joue donc dans la confrontation interne en chacun de nous de notre accès ou rejet à l'autonomie de vivre et de penser, de notre désir ou déni de l'altérité et de la séparation, de notre accueil ou fuite de ce qui ne saurait jamais plus être le Même ou l'Identique, sauf à censurer, normaliser ou niveler les déviants de toutes sortes.

Pour ma part, dans le champ de l'écriture au Québec, en ce 1984 de

toutes les années passées et à venir qu'il nous faudra un jour analyser en profondeur je ne nous souviendrai jamais de *Commissariat aux Romans*, de *bienséance* ou *criméensé*, de *canelangue* parce que l'épuration de la langue aurait effacé les mots tabous comme *démocratie*, *science*, *religion* (qui avaient simplement cessé d'exister), et les mots désir, passé, nostalgie, etc. En *novlangue*, *égovie* signifiait : *individualisme* et *excentricité*, ce qui signait l'arrêt de mort du citoyen (sa vaporisation). Et cette *novlangue* pour laquelle d'obscurs fonctionnaires détruisaient chaque jour des centaines de mots, avait pour but de rendre *littéralement impossible le crime par la pensée* car il n'y aurait plus de mots pour l'exprimer. Ainsi saisissons-nous d'emblée les positions inconciliables de l'écriture et du discours idéologique. D'une part, l'écriture fouille le labyrinthe de l'inconscient, de l'impensé, travaille à l'expansion de la conscience et à l'exploration de la déraison propre à chacun ; elle n'offre aucune réponse collective au mal-être car elle oublie souvent, en chemin, dans le plaisir du texte, l'existence même de la question. D'autre part, le discours idéologique vise à résumer, globaliser, systématiser ; la langue politique fonctionne au bon sens, aux formules-matrasques, à la « décomplexification » consécutive du langage, aux évidences qui court-circuitent la possibilité de réflexion, enfin à la rature des expériences révolutionnaires passées et à l'oubli de la rature devenu la Réalité à reproduire jusqu'en ses abus les plus désastreux. L'on comprendra dès lors que la langue politique aura tout intérêt à bâillonner, du moins à condamner moralement si elle ne peut la récupérer à son profit, l'écriture d'un Je irréductible au Nous.

Je souhaite que la « modernité », la « post-modernité », « l'avant-garde » ou toute autre dénomination factice de groupements sans idéologie commune et pour certains sans aucune idéologie, se brisent et volent en éclats contre la langue solitaire, irréférente, radicalement souveraine que chaque écrivain réinvente dès lors qu'il assume son impossible fusion d'avec l'Un et sa coupure d'avec son rêve archaïque de Communion, dès lors qu'il assume le deuil de l'Enfant-Roi en soi qui seul échafaudait les régimes de surveillance afin d'enchaîner l'éternel Absent à son cri à

sa nouvelle Cause à lui. Car chaque écrivain, libéré du joug de la Représentation juste ou de la Représentation tout court, de la mise en scène d'une Finalité politique ou morale extérieure au mouvement de la main sur le papier, creuse sous chaque lettre la Voie qui n'a jamais existé et avance dans cette déperdition du Sens vers le grain unique de sa voix, vers cet enjeu de volupté à se jouer dans les différentes couches de son être, à flotter à la surface des mots entre la mémoire historique et les souvenirs personnels, entre la temporalité du monde et l'a-chronologie du désir. L'Enfant-Dieu mort en soi, et la Vie, l'Amour, Dieu, le Jeu, l'Écriture, toutes les métaphores sont possibles comme autant de façons privilégiées pour chacun de concevoir l'extériorité du monde qui existe indépendamment de soi, à l'instar du Sein de la mère qui s'écarte à l'origine de notre bouche famélique et que l'on ne pourra jamais évanescer, malgré notre infinie avidité. Seul l'Enfant, éternellement cramponné à sa tétée dans son corps adulte, appelle la violence de la confusion, de la mêlée, incapable de reconnaître le tiers, l'autre ou lui qui le sévère du Sein maternel. Et sa bouche broie les êtres et les pensées de la rupture, de l'inconnu, de la discontinuité qui le livrent à nouveau à la fatalité de l'unicité, du vieillissement et du néant et dans l'étreinte mortifère, il cherche sans fin le giron maternel en quoi se fonde pour annihiler la séparation primitive.

L'écrivain est la bouche de l'Enfant mort qui risque le blanc de la pensée, des convenances de l'art et du temps, qui risque l'incorrection, le tragique, l'indéceance dans sa mise à nu de ce qui se tait sous la retenue abolie, sous le récit sans normes ni modèle ni héros positif, sous « l'histoire » parfois abandonnée dès le commencement du livre : la violence sauvage du désir et l'innommable du mal d'Amour. Nulle intrigue, nul thème ne dissimule parfaitement la plaie qu'ouvre l'écriture, ni témoignage ni traduction ni illustration même quand elle semble parfois se donner pour telle, mais écriture, sans épithète ni complément d'objet. L'écriture fouille l'incommunicable, l'expérience d'une intimité vertigineuse où l'on devient sous sa plume son propre matériau, quels que soient les noms que l'on prête à ses personnages ou ceux que l'on biffe au

profit de simples pronoms personnels ou l'innomé que l'on désigne d'une seule voix narrative, car l'on n'écrit qu'à partir du terme reconnu de sa mort, c'est-à-dire dans l'entrebâillement de cette place vide à venir qu'occupe présentement son nom. Tout autre accès à l'écriture, en dehors de son point de fuite, me semble illusoire, en voie d'assigner un But à une aventure qui est sa propre justification.

On n'écrit qu'à rebours, dans l'innuité et l'inefficacité de ce trajet à contre-sens, à contre-histoire, tout juste à contre-signer un nom qui nous fut imposé dès le commencement, mais simultanément l'on écrit dans la dépense folle, dans les excès de langage et de sensualité, dans l'intensité d'en rire et d'en pleurer, dans le prodige de recréer son nom, son histoire et son monde. En sens inverse, comme on dirait en suivant le courant, l'on n'écrit pas : l'on fabrique, l'on édifie, l'on transcrit un quelque chose qui contournerait cet étranlement de l'écrivain qui tire sa langue au fur et à mesure du vide qui l'efface, qui recrée sa langue à même sa propre dilapidation. Quand l'écrivain joue avec l'idée de Dieu, c'est avec l'idée d'un lien qui persiste, au-delà de la coupure ombilicale, avec une extériorité ou un absolu irrédécible au monde ou à soi. Quand il joue avec l'idée du secret, du mystère ou de l'indicible, c'est pour maintenir encore vivante la coupure entre soi et soi. Il est submergé comme tout vivant par ce mal d'Amour que l'expérience intellectuelle, amoureuse ou spirituelle n'épuisera ou ne comblera jamais, mais qui le fera chercher sans fin à se dépasser, à trouver ce point d'où contempler l'invisible dans le monde qui parfois l'écorchera vif, pèlera sa fait sans objet comme un fruit mais en lui laissant le goût de feu de son propre souffle à la bouche.

Ainsi l'écriture ressemblerait-elle à cette grive qui chantait à l'orée du bois, le premier jour de l'étreinte amoureuse illicite de Winston et Julia qui se rappelle : *Elle ne chantait pas pour nous, elle chantait pour se faire plaisir à elle-même. Non, pas même cela. Elle chantait, tout simplement. Oui, c'est cela, par-delà les impératifs d'une Raison politique, morale ou sociale, dans l'imprévisible et l'impétuosité de la vie chantant devant la mort et l'infini, je me souhaite encore d'écrire, oui, tout simplement, d'écrire.*

Les jeunes n'ont pas été oubliés dans le cadre du Salon!

Comme c'est devenu la tradition, les jeunes auront une place de choix au Salon du Livre de Montréal 1984. Plusieurs se sont déjà préparés à cet événement depuis le début de l'année scolaire, notamment à la Commission des écoles catholiques de Montréal où un concours littéraire a été organisé à l'intention des écoliers de 5e et 6e années et des étudiants du secondaire, ceci en collaboration avec La Presse et le Salon du Livre de Montréal. Le thème retenu pour les plus jeunes : « Mon Quartier », pour les plus vieux : « Mon livre préféré ». La remise des prix aura lieu mercredi le 21 novembre, à 17 heures, sur la scène centrale. Les 20 gagnants verront leurs textes publiés dans La Presse du jeudi 22 novembre.

7 500 écoliers visiteront gratuitement le Salon, en groupes, les jeudi 22 novembre et vendredi 23 novembre, et plus de 600 d'entre eux profiteront de visites guidées placées sous l'égide de Communication-Jeunesse. Ceci fait suite à une offre spéciale qu'a faite le Salon à toutes les commissions scolaires de la région métropolitaine et seuls les groupes qui ont déjà réservé et confirmé leur présence pourront en profiter. Un maquilleur et une maquilleuse professionnels débambouleront également à travers le Salon et créeront sur place des maquillages inspirés de personnages de livres pour enfants.

Le clow Grelot rencontrera les 2 à 6 ans les vendredi de 10 h à 12 h, samedi de 12 h à 14 h et dimanche de 12 h à 14 h, au stand de Communication-Jeunesse. Amoureux des livres et des belles illustrations, il échangera avec eux sur le plaisir de découvrir des nouveaux personnages et des histoires inédites. Les parents sont invités à se joindre à leurs enfants et à écouter les belles légendes du sympathique clown Grelot. Les 10 à 14 ans sont invités à participer au concours d'écriture qu'organise, pendant toute la durée du Salon, l'organisme Loisirs littéraire du Québec. Le Cercle des Jeunes naturalistes présentera différentes activités de loisir en sciences naturelles animées par des jeunes, à l'intention des jeunes. Ces activités permettront de voir les résultats de plusieurs recherches en sciences na-

tuelles et seront ouvertes à la participation du public. Démonstrations sur la technique de moulage de pistes d'animaux, sur les télescopes et les cartes du ciel et expériences en botanique seront tour à tour proposées au public, du jeudi au dimanche. La Bibliothèque de la Ville de Montréal, en plus de familiariser le public avec les services qu'elle offre, proposera aux jeunes « L'heure du conte » et différents jeux éducatifs susceptibles de plaire aux tout-petits comme aux plus grands. Le Salon accueillera également monsieur TIC et madame TAC, des marionnettes géantes de 9 pieds qui parlent et bougent, des personnages colorés, plein d'humour et d'humour. Monsieur TIC, c'est un

homme tendre, sensible, poète, timide. Madame TAC, c'est une femme forte, courageuse, tendre et passionnée. Ces géants de la poésie viendront raconter leurs aventures aux jeunes le jeudi de midi à 14 h et le vendredi de 10 h à midi. La maison d'édition Ovale proposera différentes activités d'animation en alternance et sur une base permanente. Des illustrateurs réputés dont Philippe Béha (Prix du Conseil des arts 1984 - illustration), viendront montrer les trucs du métier à des créateurs en herbe. Des prix de participation seront offerts par tirages. En outre, on pourra aussi visionner sur place des versions vidéo réalisées par la maison Prisma à partir de certains titres des collections « Légendes

du Québec » et « Imaginimos » des Éditions Ovale. Le capitaine Cosmos des Satellipopettes viendra jouer avec les Terriens du Salon à l'aide du dictionnaire CEC Jeunesse le dimanche de 13 h 15 à 13 h 45. Tous les jeunes de 8 à 13 ans sont invités à participer à divers jeux faisant appel à leurs connaissances et à leur habileté à consulter le dictionnaire.

Les Éditions Naaman présenteront, sur la scène centrale, avec la participation d'auteurs et de dessinateurs, un spectacle de mini-variétés, avec, au programme, de la musique, des chansons, des marionnettes, des personnages costumés, etc. le samedi de 16 h à 17 h.

Protée est une revue multidisciplinaire dans le domaine des arts et des lettres. Chaque numéro contient un dossier thématique, une section d'articles divers, des chroniques et des comptes rendus. Mentionnez, parmi les points de lecture: Alain Tanner, Érudition et société, Philosophie du langage, L'onomatopée, le langage et le son.

La revue paraît trois fois l'an. On peut se la procurer au coût de \$ 5 le numéro ou de \$ 12 \$ l'abonnement annuel, en écrivant à l'adresse ci-dessous.

PROTÉE
DÉPARTEMENT DES ARTS ET LETTRES
Université du Québec - Châteauguay
165, boulevard Université
Châteauguay, Québec
G1H 2B1

Comme un grand livre ouvert

En reprise cette année, l'une des activités les plus courues des trois derniers Salons du Livre de Montréal : « Comme un grand livre ouvert », cette série de

rencontres quotidiennes d'auteurs et de professionnels du milieu du livre, qu'anime Lise Payette, avec la participation du public.

Bibliothèque nationale

La Bibliothèque Nationale du Québec aura une présence active au Salon du Livre 1984. Les visiteurs pourront se familiariser avec les différents services qu'elle offre et admirer quelques spécimens de richesses documentaires qu'elle possède. Ils verront aussi rassemblés les ouvrages d'Hubert Aquin publiés aussi bien en français qu'en anglais, de même que les études qui ont déjà paru sur lui et sur son oeuvre. Les visiteurs seront appelés à inscrire leurs témoignages ou commentaires sur Hubert Aquin dans un livre créé à cette fin par le réputé Pierre Ouhard. Ce livre unique, qui constituera le troisième hommage du genre dont le Salon est l'initiateur, sera officiellement déposé à la Bibliothèque Nationale du Québec à la fin du Salon.

Ces rencontres se dérouleront du mercredi au dimanche inclusivement, de 15 h à 18 h, sur la scène centrale. Liste des thèmes et des participants (es) : Mercredi : Les livres sont-ils chers ? Avec Hervé Foulon, éditeur, Jean-Pierre Gagné, imprimeur, Francine Paquette, distributeur, Raymond Talbot, libraire, et la participation d'un(e) auteur(e) et d'un(e) lecteur(trice). Jeudi : Existe-t-il un français international ? Avec Joseph Hanse, Pierre Bourgault et Jacques Godbout. Vendredi : Quand la littérature devient thérapie. Avec Leïla Chelabi (la femme qui a partagé les dernières années de Romain Gary) et Edith Fournier. Samedi : À communiquer. Dimanche : L'érotisme dans la littérature québécoise. Avec Anne Dandurand, Christine L'Heureux et Roger Fournier.

Diffusion en Europe et en Afrique; au Moyen-Orient; et en Extrême-Orient: Éditions ESKA, 30, rue de Domrémy, 75013 PARIS, tél.: (1) 583.62.02

BIENVENUE au Salon du Livre de Montréal STAND 141 et 142

Créées en 1973, et continuant Cosmos qui remonte à 1969, les Éditions Naaman de Sherbrooke œuvrent sur les plans régional, provincial, national, continental et universel (Estrée, Québec, Canada, Amérique, Europe, Afrique, Asie, etc.). Elles se proposent, entre autres, de promouvoir l'écriture française et de favoriser le dialogue entre les civilisations. Elles croient au pluralisme, respectent les différences et développent les interférences culturelles. Elles collaborent avec le Cédal (Centre d'études et de documentation sur les auteurs de langue française) qui publie *Écriture française dans le monde*.

NOUVEAUTÉS 1984...	NOUVEAUTÉS 1984...	NOUVEAUTÉS 1984...	NOUVEAUTÉS 1984...	NOUVEAUTÉS 1984...	
Collection ALF N° 4. Assia Djebar, romancière algérienne, cinéaste arabe. Jean Dejeux (Paris). 120p. 8,00\$ N° 5. Albert Memmi, écrivain de la déshérence. Guy Dugas (Oujda, Maroc/Lune). / 80p. 10,00\$	Collection ANTHOLOGIES N° 4. Les Romanciers français et le Canada (1842-1981). Anthologie. Introduction, choix et notes par Paulette Collet (Toronto). 168p. 15,00\$ Collection AMORCES N° 33. Traînée rouge dans un soleil de lait, poèmes. Joëlle Morosoli (Ville Saint-Laurent). 64p. 4,00\$ N° 34. Entente posthume, journal et confession. Marie-Thérèse Nacouze Hebelrih (Alep). 52p. 4,00\$ N° 35. Girouette, poèmes illustrés. Marc Hatzfeld (Toulouse). 64p. 5,00\$ N° 36. L'Adresse au féminin, poèmes. Alexandre Fuster (Vancouver). 64p. 4,00\$ N° 37. François et moi, récit. Nicole Berubé-Desjardins (Bic). 80p. 5,00\$ N° 38. De l'autre côté de la clôture, cinq nouvelles. Huguette Côté (Trois-Pistoles). 70p. 5,00\$ N° 39. Pays à vie, poèmes. Suzanne Dompierre (Saint-Jean-Christy-de-Levis). 70p. 4,00\$ N° 40. Rivière de ma vie, roman. Carole Duval (Windsor, Québec). 164p. 10,00\$	6-8 mai 1983, publiés et présentés par Jean Terrasse (Montréal). 164p. 15,00\$ Collection CRÉATION N° 136. La Gerbe épanouie, poésie. Félix Laventure (Saint-Basile-le-Grand/IL Maurice). 64p. 4,00\$ N° 137. Djebel Cognac, journal d'un retour aux sources d'oued. Alain Lebeau (Bougenais). 120p. 8,00\$ N° 138. Les Chants intérieurs, poèmes d'auteurs et d'aujourd'hui. Antoine Karame (Montréal/Proche-Orient). 96p. 6,00\$ N° 139. Voyages imprévisibles, cinq nouvelles et trois contes de Noël. Manon Hubert (Trans). 112p. 6,00\$ N° 140. Ouvrir l'horizon, poésie et prose. Françoise Nantel (Lorraine). 56p. 4,00\$ N° 141. D'ombre et de soleil, poèmes. Marie-Louise Rouleau-Ferland (Theford Mines). 68p. 4,00\$ N° 142. Prétendu à l'espoir, poèmes. Kamel Bercheikh (Paris/Sein). 64p. 4,00\$ N° 143. La Clef des temps, poésie. Edgar Jobin (Québec). 64p. 4,00\$ N° 144. Cercles de retour, dix nouvelles. Sigmund Rukalski (Ottawa). 128p. 8,00\$ N° 145. Cortège d'impatiences, poésie et prose. Anouar Benmalek (Constantine). 96p. 6,00\$ N° 146. Je tue il, poème. François-Marie Gérin-Lajoie (Beauport). 96p. 4,00\$ N° 147. Faus-soleils, poèmes-pensées. Roseann Runtie (Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse). 64p. 4,00\$	N° 8. The «Voyages pittoresques»: Baron Taylor's Letters to Adrien Dauzats, édition critique. Anita L. Spadafora (Winnipeg). 144p. 15,00\$ Collection ENGLISH SERIES: FICTION N° 2. The Devil Always Wins, eight unconventional stories. H.G. Franck (Brandon). 236p. 15,00\$ Collection ETUDES N° 39. Le Héros et son Double: essai sur le «Journal d'un curé de campagne» de Georges Bernanos. Slava M. Kushnr (Kingston). 192p. 20,00\$ N° 40. Les Techniques picturales chez Malraux: interrogation et métamorphose. Paul Raymond Côté (Montréal). 164p. 18,00\$ N° 42. «L'Enfant noir» de Camara Laye: sous le signe de l'éternel retour. Jacques Bourgeois (Iowa City). 84p. 12,00\$ N° 42. Décors et décors: enquête sur les objets dans le théâtre d'Arrabal, 62 photos hors-texte. Albert Chesneau (Paris/Toronto). 224p. 20,00\$ Collection JEUNESSE N° 12. Mon ami Pierrick, poèmes pour enfants. Jean-Yves Roy (Saint-Nicolas, Lévis). 64p. 4,00\$ N° 13. Le Rêve d'un fanfan rose, conte illustré. Julie Normand (Sherbrooke). 32p. 4,00\$ Collection LECTURES BREVES N° 7. Windigo, légende indienne. Paule Doyon (Saint-Georges-de-Champlain). 56p. 4,00\$ N° 8. Les Aventures des trois Petits Jean, conte. David de Carvalho (Itauna, Minas Gerais). Traduit du portugais par Elisabeth Nicoud. 72p. 5,00\$ N° 9. Jean des Oiseaux, neuf nouvelles illustrées. Jean-Marie Robillard (Saint-Martin-de-Bréhal). 64p. 5,00\$ N° 10. Grande Chasse au Cap, roman scout. Renée Amiot (Pointe-au-Père). 64p. 4,00\$	Collection LITTÉRATURES N° 7. Le Québécois et sa littérature. Collectif, sous la direction de René Dionne (Ottawa). 464p. 30,00\$ N° 8. Essais d'histoire littéraire africaine. Albert Gérard (Liège). 248p. 28,00\$ Collection MÉMOIRES ET RAPPORTS N° 1. La Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey (1932-1966), édition critique. Sylviane Savard Boulanger (Sutton). 168p. 15,00\$ Collection NAAMAN DILIF N° 7. La Ballade du poète, poèmes et réflexions. Yves Pelletier (Montréal). 64p. 4,00\$ Collection POUR TOUS N° 9. La Lumière dans la nuit, la vie de Mary Munn, aveugle de naissance, docteur en musique. Nadine Mackenzie (Calgary). 76p. 6,00\$ Collection THÈSES OU RECHERCHES N° 17. Entre la lumière et l'ombre. L'Œuvre poétique d'Anne Hébert. Lucille Roy (Montréal). 204p. 20,00\$ N° 18. Regards sur la minorité ethnique haïtienne aux États-Unis. Eddy Magloire (Hempstead). 84p. 10,00\$ N° 19. Le Dilemme du roman marxivaudien, étude. Samia I. Spencer (Auburn, Alabama). 212p. 20,00\$ N° 20. Le Problème noir dans les œuvres de Richard Wright et de James Baldwin. Jean-François Gouard (Buffalo). 336p. 30,00\$ Collection TRADUCTION N° 7. L'Iroquoise. The Iroquoise. Édition bilingue. Textes introduits et annotés par Guil- dou Rousseau (Trois-Rivières). 80p. 8,00\$ Écriture française dans le monde, vol. 6, numéros 1, 2 et 3, 4 (15, 16 et 17-18).	RAPPEL • LE QUÉBÉCOIS ET SA LITTÉRATURE Sous la direction de René Dionne. Les co-auteurs: Normand Beauchemin — André-G. Bourassa — Pierre Cantin — René Dionne — Jean Du Berger — Gérard-Claude Fournier — John E. Hare — David M. Hayne — Léopold LeBlanc — Roger Le Moine — Yves Lever — Laurent Mailhot — Jacques Michon — Pierre Nepveu — Gabrielle Poulin — Réjean Robitoux — Robert Saint-Amour — Robert Vigneault — Paul Wyczynski. L'introduction présente le visage historique de la nation à travers l'esquisse d'un portrait du Québécois, puis marque les différents temps de l'évolution générale de la littérature québécoise. À la fin du volume, l'on trouve une bibliographie fondamentale: «Classiques de la littérature québécoise», et deux index. 1984. 464p. 30,00\$ • Albert Gérard. ESSAIS D'HISTOIRE AFRICAINE Le présent ouvrage traite des littératures africaines écrites en d'autres langues que le français, et plus spécialement en anglais, en arabe et dans certaines langues endogènes. 1984. 248p. 28,00\$ • Paulette Collet. LES ROMANCIERS FRANÇAIS ET LE CANADA (1842-1981). ANTHOLOGIE. Les textes choisis sont précédés d'une biographie de l'auteur et suivis d'une bibliographie. Le livre est doté d'un «Glossaire» et d'un «Index des auteurs et des ouvrages cités». Les auteurs: Georges Bugnet — Henri-Emile Chevalier — Bernard Clavel — Éve Combrault — Maurice Constantin-Weyer — Michel Desgranges — Olivier Diraision-Seylor — Victor Forbin — Georges Forestier — Maurice Genevoix — Anne et Serge Golon — Pierre Hamp — Louis Hémon — Georges Lechartier — Marie Le Franc — Xavier Marmier — Théodore Pavie — Joseph-Émile Poirier — Louis-Frédéric Rouquette — Léon de Tinsseau — Philippe-Régis-Denis de Trobriand — Jules Verne. 1984. 168p. 15,00\$

Envoi, sur demande, du catalogue général *Auteurs de langue française* (environ 400 titres présentés)

Avons-nous vécu 1984 ?

1984, ce bar où je ne suis jamais entrée

ANNE DANDURAND

Il pleut, comme d'habitude. Je souhaitais une température légèrement plus sèche pour le 31 décembre, mais non. Aujourd'hui je regrette presque la neige d'autrefois. Malgré mes efforts pour les éviter, au ras du trottoir les yeux électroniques me repèrent, et les lampadaires s'allument devant mes pas. Avec tous les fêtards rue Saint-Denis, ça m'hallucine ces ballets de lumières. Je m'en veux, je déteste le quartier de la paroisse, mais comme il m'a donné rendez-vous au 1984, j'y vais.

Comme partout dans le coin, un gros baveux contrôle mon identité à l'entrée du bar. Un vestiaire, la fille me dévisage méchamment derrière ses cheveux en pointes vertes et oranges. C'est vachement nostalgique ici. Un ancien écran à deux dimensions diffuse une antiquité, un clip de Louise Portal, plein de fumées et de rage. (Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Je me souviens vaguement avoir entendu parler d'elle, il y a 10 ans. Elle partait pour une expédition sous-marine, à la recherche de Los Angeles, une mode chez les riches.) Sur les murs jaussissent des affiches de police, du capitaine Harrock n'Roll, de Dioxine de Carbone, dont je ne parviens plus à me rappeler le vrai nom. Je vieillis, j'espère qu'il ne tardera pas.

Une seule jeune femme, toute de cuir, ondule sur la piste de danse,



Anne Dandurand est née en bonne compagnie à Montréal en 1953. Comédienne (parfois), elle scénarisait et réalisait deux courts métrages de fiction (*Ruel-Malenfant*, en 1980 et *Le rêve assassin*, en 1981). En 1982, elle publiait avec sa jumelle Claire D. un recueil de nouvelles : *La Louve-garou* aux Éditions de la Pleine Lune. Depuis un an, elle gagne (chichement) sa vie en écrivant des articles et des nouvelles dans *Châtelaine*, *la Vie en Rose*, *Montréal ce mois-ci*, *Au Masculin* et *Québec-rock*.

(Photo William Allen)

parmi les vieux. Nous nous régalaons tous de sa rare jeunesse, mais discrètement, pour ne pas l'effaroucher. Le serveur, les poignets cloutés, prend ma commande, du vin blanc et du libanais blond. Il m'avertit que je devrai me rendre aux toilettes, un règlement de la boîte. Ils sont à cheval sur les traditions même périmées.

Comme il n'arrive toujours pas, je me faufile à travers la musique qui m'assourdit à coups de « beat it / beat it ». Je m'embarque au sous-sol derrière la porte couverte de graffitis. SEXISM CAUSES IMPO- TENCE. DANCE ON THE EDGE OF A DYING WORLD. NO FUTURE. Pas gai, mais on peut souligner qu'ils ont soigné l'authenticité dans les moindres détails. Je jette mon foulard de soie sur la caméra, je n'ai jamais pu m'habituer à être filmée les culottes baissées. Je coupe aussi la TV me retransmettant l'homme qui urine dans la cabine voisine, de toute façon il est plein d'acné, faux ou non.

En tête-à-tête avec le blond bien allumé, je pense à toi, il y a 30 ans. Pas fou, sinon pourquoi ici ? J'avais 30 ans, mon premier ordinateur, piraté évidemment, et toi, que je volais à la vie. Il n'y avait que toi, tes caresses, et les miennes sur toi pour étouffer les cris de l'apartheid en Afrique du Sud, ceux des torturés de l'Amérique du même nom et ceux de toutes les excisées. Que toi contre le ronflement des bombes à l'affût.

1984 ? L'enfer mou de la grisaille, les trop nombreux enfants d'Annie Lennox et de Boy George, bien être étranglés entre le chômage et les allocations du Mal-être. Avec, en prime, comme une question en blanc, un acteur recyclé en super-star de la papauté. Heureusement que 1984, c'était toi aussi.

D'un autre côté, si je ne sors pas d'ici tout de suite, l'année 2015 risque de commencer sans toi. Je vérifie si mon col-tortue cache bien la cicatrice de mon deuxième lifting, et je remonte au (et en) 1984.

Tu n'est pas encore là, la mélancolie me prend par la taille pour grimper l'escalier. Il y a une peinture-sculpture, un pastiche de Bouquereau, un angelot greffé d'un cœur de babouin. Ça hurle en plus, on arrête pas le progrès. Ça annonce le deuxième étage, très court.

La chair en (et au) 1984 est aussi triste que le reste, on ne sait pas qui est la plus gonflée, la poupée grandeur nature au sexe motorisé, ou la transsexuelle qui se pendra demain. Et je ne parle pas de Michel, qui s'est vendu à 14 ans pour même pas 20 piastres. Je n'en parle pas parce que pleurer une veille de Jour de l'An, ça gâche l'avenir et mon maquillage.

Je t'aimais et tu me disais qu'il fallait demeurer libre, un concept de l'époque, alors je t'écoutais et je cherchais sur le corps des autres le souvenir du tien. Je me sentais plus menacée par la fission nucléaire que par la fusion amoureuse, je me formais le caractère. Je rêvais de l'enlever. Je me perdais en contemplation devant les mêmes masques de cuir, les mêmes chaînes qu'arbore la danseuse topless, ici.

Elle termine son numéro avec un grand écart exécuté la tête en bas, remet son peignoir et me frôle en passant. On ne voit son âge, le mien, que de près. Elle fleurit le parfum de Jeanne Couteau, ma compagne d'arme. La dernière fois que nous nous sommes vues, nous avions dansé et chanté pendant tout un jour. Un party énorme : l'humanité faisait la disparition définitive du danger nucléaire, et la première vraie paix à la grandeur de la planète.

Mais avant cette célébration, 18 ans de combat : 10 pour placer nos amies à la tête de la moitié des gouvernements de la terre. Puis huit de négociations autour d'une tasse de thé pour réduire la taille des pays à la grandeur des villes, et rétablir un équilibre économique Nord-Sud.

Nous, le baby-boom, la génération des sans espoir, nous avions compris notre force, celle de notre nombre. Notre révolution baigna seulement dans le sang de quelques machos, morts d'apoplexie. On ne monte pas un souffle mondial sans casser quelques têtes d'oeuf. Et moi, moi, je te quittais, je te retrouvais comme deux veines de minerais se croisant sous la terre. Je t'ai vu hier, et je ne sais pas vraiment si tu viendras ce soir. Si la politique a changé de visage, l'amour me fait toujours les mêmes grimaces.

Mais le voilà, enfin, changeons de bar et de quartier. L'Oasis, l'Eden et l'Extase n'attendent que nous pour guetter le futur, et la mort, toujours trop proche.

Cette nouvelle est extraite d'un recueil à paraître : LE JOURNAL DE L'ARAIGNÉE.

Petite ballade orwélienne

ESTHER ROCHON

UN matin de décembre, à l'entrée de la station de métro Snowdon. Le vent mauvais transperce les salopettes trop minces d'Ank et de Tred, voyageurs temporels affectés à étudier l'impact du roman 1984 sur l'année 1984.

— Coïncidence, marmonne Tred à l'usage de sa banque de données : on gèle chez Orwell et ici aussi.

— Regarde, dit Ank : ciel d'un bleu impitoyable, décor de béton et de ciment, foules tristes, pressées, aux vêtements de teintes sévères : pas de doute, nous sommes bien en 1984, aux deux sens du terme. Seules notes de couleur : les enseignes et les affiches.

— Possibilité que Big Brother se manifeste ici sous un aspect commercial.

— Totalitarisme de la publicité et de l'argent ?

— Des horaires et du conformisme aussi. En provenance de 2984, Tred et Ank sont en voyage de reconnaissance à Montréal. Des équipes de leur centre archéologique étudient d'autres villes : Londres, Moscou, Moulmein, Paris, Barcelone.

— Pourquoi avoir choisi Montréal ? se plaint Ank en frissonnant.

— Pour l'objectivité de l'échantillonnage. De plus, Orwell parlait couramment français : son androïde s'intègre bien ici.

De loin, ils aperçoivent un grand Anglais dégingandé, nu-tête, en veston, qui remonte vers eux le Chemin de la Reine-Marie.

— Comme il a l'air à son aise ! Il n'a qu'à ajuster son thermostat suivant la température.

— S'il attrape la crève comme son original, on le renverra à la shoppe, déclare Tred, fier de son français d'époque.

Orwell-androïde s'approche d'eux, la mine réjouie. L'allure punk de ses cheveux trop courts est tempérée par sa moustache.

— Le vendeur de revues par là, indique-t-il en pointant vers le boulevard Décarie, me fait penser à Gordon Comstock.

— L'anti-héros de votre roman *Keep the Aspidistra Flying*, remarque Ank, flatteuse.

Pour s'attirer les bonnes grâces d'un androïde, rien de tel que de le traiter comme celui qu'il personnifie. Ank s'apprête à utiliser cet avantage pour entraîner ses compagnons dans la station de métro, agréablement chaude, mais l'androïde s'arrête : les murs du chantier de construction voisin sont parsemés de vieilles affiches annonçant le film *Métropolis*, sur lesquelles la tête dorée d'une fille-robot, plus grande



Esther Rochon a publié un roman, *En Hommage aux araignées*, à l'Actuelle en 1974 et un autre roman, *Der Traum in der Zitadelle* chez Heyne Verlag à Munich en 1977. Membre fondateur de la revue de science-fiction québécoise *Imagine*... qui publia en feuilleton les deux tiers de son roman *L'Épousement du soleil*, ainsi que plusieurs autres textes tels *Le Labyrinthe*, repris dans l'anthologie *Les Années-lumière* publiée chez VLB en 1983. Sa nouvelle *La double jonction des ailes* fut récemment publiée par la prestigieuse revue de science-fiction française *Fiction* (octobre 1984).

que nature, le dévisage.

— Je me sens comme ça par en-dedans, remarque l'androïde.

Tred, pour sa part, prend une photo d'une affiche.

— Il ne manque plus qu'un coin battant au vent, couvrant et découvrant le mot OUI.

Après cette pointe, Orwell-andro se remet à monter la rue, suivi par les archéologues.

— A-t-il raison de se montrer si caustique ? dit Ank.

— Je me le demande. Nous avons tant de distorsions dans cette région-ci. Par exemple, on peut trouver maintenant à Montréal du fromage à la crème de marque Liberté. Le célèbre slogan d'Orwell : « la liberté, c'est l'esclavage » devient « La liberté, c'est le fromage ».

— Ce qui revient au même, puisque la novlangue est en somme un avilissement du sens des mots.

Tred réfléchit à haute voix :

— Le roman 1984 a créé une sorte de turbulence, de nuage historique qui a enveloppé la Terre en 1984 pour y provoquer la floraison de toutes sortes de coïncidences, d'analogies parfois forcées, parfois réelles. Différents endroits de la planète ont été touchés différemment. La police de la pensée, les télécrans, la torture dans le roman trouvent peu de résonance au Canada : le nuage, dans cet aspect-là, a passé plus à l'est, et plus au sud...

parfait !

— Mais il déraile, cet andro ! chuchote Tred à l'oreille d'Ank. À la scrappe !

Sans les attendre, l'androïde s'élançe sur ses jambes infatigables et vire à gauche sur Côte-des-Neiges. À sa suite, ses compagnons pénètrent dans une grande librairie éclairée au néon et se mettent à bouquiner tout en se réchauffant. Ank feuillette la biographie d'Orwell par Crick.

— Tu savais, dit-elle à Tred, qu'il aimait se déguiser en vagabond pour vivre parmi eux ? Une légende court selon laquelle il n'est pas mort en 1950 ; il est parti, tout simplement.

Ils relèvent la tête — leur compagnon n'est plus là. De l'entrée de la librairie ils aperçoivent qui s'éloigne, descendant Côte-des-Neiges.

— C'est à cause de son programme, commente Tred : il est indépendant comme son original. Mais quand ses piles seront à plat, on retrou-

vera sa trace et, alors, quels renseignements dans ses cassettes !

Heureux d'avoir semés ses deux archéologues, l'androïde glisse et court dans la côte, mains nues, tête nue au milieu des bourrasques d'un début de tempête de neige. Orwell n'était chez lui nulle part, ni chez les intellectuels, ni chez les ouvriers ; lui n'est à l'aise ni chez les hommes ni chez les machines. L'an dernier, il était Alexandre le Grand, l'an prochain il personnifiera Marie Curie : on le rallonge et le rapetisse, le programme et le déprogramme tant que sa machinerie tient le coup : les projets de simulation historique sont à la mode. Mais en Orwell, il se sent dans sa peau. Les gens qu'il croise rue Barclay, rue Gohier, il voudrait les connaître. Les mots qui se précipitent dans sa tête, il voudrait les mettre au service de la justice.

Il est sans le sou, mais ses poches sont bourrées de piles de rechange.

Vient de paraître aux Éditions



Correspondant du New York Times à Rome pendant plus de vingt ans, Paul Hofmann fut un observateur privilégié de cet univers où le secret est presque un système de gouvernement.

Le respect ne l'étouffe pas mais l'anticléricalisme non plus.

Ô VATICAN

Du Saint-Siège considéré sans indulgence... et même avec une certaine insolence

355 PAGES

\$15.95

NOUS VOUS INVITONS À NOUS VISITER
AUX KIOSQUES 508-509-510-511

Diffusion Raffin

7870, Fleuricourt, St-Léonard, P.Q.

Salon du livre de Montréal

1984

Stand no 174

POÉSIE

Nicole Brossard
DOUBLE IMPRESSION
Collection Retrospectives
152 p. — 11,50\$

Gilles Cyr
DIMINUTION
D'UNE PIÈCE
69 p. — 7,95\$

Pierre DesRuisseaux
TRAVAUX RALENTIS
50 p. — 6,95\$

Gilles Hénault
SIGNAUX POUR
LES VOYANTS
Collection Typo
167 p. — 5,95\$

Michel Leclerc
ÉCRIRE OU
LA DISPARITION
49 p. — 7,95\$

Julie Stanton
A VOULOIR VAINCRE
L'ABSENCE
62 p. — 7,95\$

Michel van Schendel
AUTRES, AUTREMENT
94 p. — 9,95\$

ESSAIS

Lise Gauvin
LETTRES
D'UNE AUTRE
128 p. — 9,95\$

Robert Girardin
L'OEIL DE PALOMAR
108 p. — 9,95\$

Suzanne Lamy
QUAND JE LIS,
JE M'INVENTE
116 p. — 9,95\$

Pierre-Yves Pépin
L'HOMME ÉCLATÉ
97 p. — 9,95\$

Jean Royer
ÉCRIVAINS
CONTEMPORAINS
Entretiens 2
215 p. — 12,50\$

Rencontre québécoise internationale des écrivains
ÉCRIRE L'AMOUR
200 p. — 12,50\$

Collection Positions philosophiques

Yvon Johannisse
VERS UNE
SUBJECTIVITÉ
CONSTRUCTIVE
129 p. — 12,50\$

Gilles Lane
SI LES MARIONNETTES
POUVAIENT CHOISIR
211 p. — 14,95\$

René Pellerin
THÉORIES
ET PRATIQUES
DE LA DÉSALIÉNATION
200 p. — 14,95\$

À PARAÎTRE
(décembre)

Jacques Godbout
SOUVENIRS SHOP
Collection Retrospectives

Joseph Pestieau
GUERRES ET PAIX
SANS ÉTAT
Collection Positions philosophiques

Marcel Rioux
LE BESOIN
ET LE DÉSIR
Essai

L'Hexagone

Ces livres sont en vente dans toutes les bonnes librairies ou chez l'éditeur.

900, rue Ontario Est, Montréal H2L 1P4
Tel. 514/525-2811

Du bon usage d'Orwell dans la science-fiction québécoise

PAUL CAUCHON

L'auteur est chroniqueur aux pages littéraires du DEVOIR

ALORS, avez-vous rencontré Big Brother ? Avez-vous eu peur ? Fait unique dans l'histoire littéraire, un titre de roman est devenu une date symbolique, une date qu'on attendait avec appréhension : l'année 1984 allait-elle être aussi désespérante que le roman d'Orwell ? Et le nom même de l'auteur devient adjectif : un monde totalitaire c'est un monde orwellien, comme on dit d'une bureaucratie déshumanisante qu'elle est kafkaïenne. On ne sait plus si c'est la réalité qui rejoint la fiction ou si c'est la fiction qui contamine la réalité...

Nous sommes tentés d'analyser l'état de nos sociétés à la lumière d'un roman écrit il y a 36 ans. On a tous chacun notre petit 1984 : le texte d'Orwell est tellement fort et tellement large que chacun peut y puiser la confirmation de ses propres intuitions, et les média occidentaux ne nous ont pas privés de commentaires, pillant allègrement le roman pour y chercher des analyses qui n'ont pourtant pas été conçues pour aujourd'hui.

Est-il vraiment utile de comparer nos sociétés à celle décrite par Orwell ? La rédaction de 1984 est indiscutable de son époque, 1948 : c'est d'ailleurs l'opinion d'Anthony Burgess, qui soutenait que 1984 est une transposition de l'Angleterre d'après-guerre, avec ses restrictions, ses pénuries et l'arrivée au pouvoir du Labour Party. On peut se demander aussi si Orwell, plutôt que de décrire avec exactitude une société totalitaire, ne témoigne pas plutôt de la perception qu'un occidental en a. Zinoviev, le célèbre écrivain soviétique, mentionnait que le problème actuel de la société communiste n'est pas l'isolement, contrairement à ce que croyait Orwell, mais bien l'impossibilité d'être isolé...

On peut remarquer également comment le grand bouleversement informatique des années 80 est absent du roman d'Orwell. Cette absence pèse lourd : certains passionnés d'informatique soutiennent que chaque ordinateur individuel peut éventuellement être retourné contre l'État et être utilisé pour faire du sabotage. Dur coup pour Big Brother ! Et lorsqu'on sait qu'un haut militaire américain affirmait récemment qu'en cas de guerre il faudrait trouver le moyen de réquisitionner ou d'interdire les ordinateurs individuels afin de prévenir toute possibi-



Georges Orwell à Islington, pendant l'hiver 1945

lité de brouillage, on jugera peut-être que l'État a moins de pouvoir qu'on le croit.

Bien sûr, on vit malgré tout dans un monde orwellien, à petites doses, sournoisement. Orwell parlait d'un « ministère de la vérité », qui ré-écrit l'Histoire en trafiquant journaux et manuels. L'État actuel n'a pas vraiment besoin d'un tel instrument : en 1984 l'erreur se crée d'elle-même, par l'absence de pratique intellectuelle, la sursaturation de l'information, l'inculture, les carences du système d'éducation. Pour la nouvelle génération, le FLQ c'est le Moyen-Âge et la Deuxième guerre mondiale, la préhistoire...

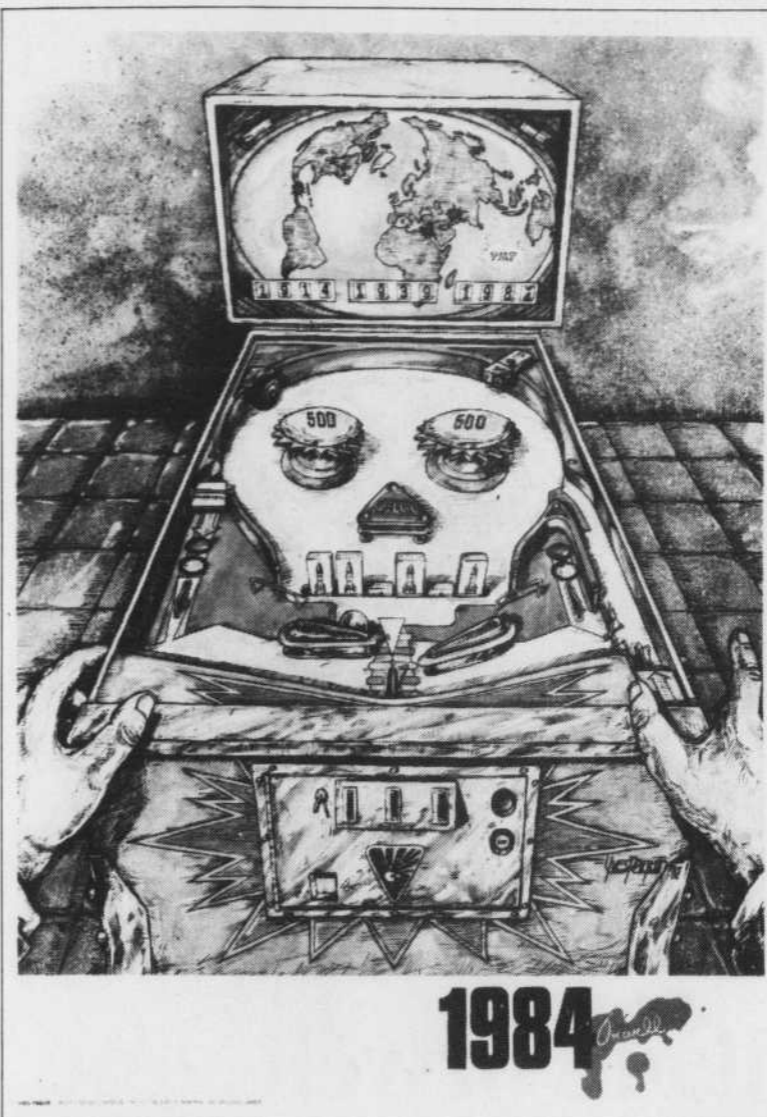
Est-ce à cause de nos perversions linguistiques ? Orwell faisait état de la « double-pensée », qui détruit la capacité de jugement de chacun (« la guerre c'est la liberté », « la paix c'est l'esclavage »). Nous ne sommes pas en reste car nos concepts ne veulent souvent rien dire : nos malades sont des « bénéficiaires », les groupes sociaux exclus sont des « minorités visibles », le new wave se veut « néo ». Et que penser d'une société dont le principal parti politique se définit fièrement comme étant « progressiste-conservateur » ?

La langue décrite dans le monde totalitaire d'Orwell est une langue pauvre, laide, simpliste, qui encourage la confusion, qui préfigure le conditionnement. Orwell a déjà écrit que « la liberté est liée à la prose ». Alors, au moment où 1984 fait le bonheur des penseurs de tout acabit, il est particulièrement tentant d'aller

voir chez les écrivains de science-fiction, les premiers concernés, comment l'oeuvre d'Orwell les a influencés, comment les thèmes orwelliens ont marqué leur création, et ce que représente pour eux l'année 1984.

De la part d'un écrivain la réponse ne peut être que claire : 1984 est une oeuvre littéraire avant tout, une oeuvre de langage, qu'il est inutile d'associer à un livre de prophéties. C'est l'opinion d'une quinzaine d'écrivains et critiques interrogés dans le cadre de cet article. 1984 semble même être une oeuvre un peu surfaite. Pour André Carpentier, par exemple, cette « inflation Orwell » semble disproportionnée et avec le recul l'oeuvre du soviétique Zamiatine lui semble plus intéressante. Il croit aussi que la littérature ne doit pas être subordonnée à des buts : « 1984 c'est un projet avant d'être une aventure de l'écriture. »

Un son de cloche semblable chez Jean Pettigrew, qui croit que 1984 est une sorte de déjection des frustrations d'Orwell envers le communisme anglais, et que l'avenir décrit est trop marqué par la réalité immédiate de l'auteur. Marc Provencher, pour sa part, considère qu'il y a un mythe Orwell mis en place par l'institution littéraire. Provencher cite aussi le roman de Zamiatine, *Nous autres*, écrit dans les années 20, plus riche à analyser et plus complexe, sur un sujet semblable. Marc Provencher soutient même que le texte d'Orwell, plus manichéiste, pourrait être un plagiat de Zamiatine ! Et d'autres écrivains refusent



Affiche d'Yves Paquin

(Editions L'Image de l'Art)

carrément d'en discuter, lassé de cette « inflation Orwell ». Étonnant, non ?

Pourtant, tous finissent par être d'accord (y compris ceux cités plus haut) sur un point précis : 1984 est un classique de la SF, un livre de base, souvent associé à *Meilleur des mondes* d'Huxley comme tentative de réflexion globale sur les sociétés de l'avenir. Peut-être parce que ce sont deux livres de science-fiction mature à une époque où la littérature de SF possédait peu de textes aussi forts.

Plusieurs écrivains ont découvert la science-fiction avec Orwell et Huxley. Denis Côté, lauréat du Grand prix de la science-fiction québécoise l'an dernier, avoue que s'il n'avait pas lu Orwell il n'aurait pas songé à mettre en scène une société du futur dans sa globalité : il y a appris qu'il était possible de décrire l'avenir en regardant le présent. Côté affirme aussi qu'Orwell a montré

que le langage pouvait être réductible, que les concepts linguistiques sont fondamentaux pour structurer la personnalité. Opinion semblable chez Michel Béllil, qui a été fortement impressionné par la réflexion géopolitique chez Orwell : « il était possible de construire un monde projeté dans l'avenir en évaluant les blocs politiques en place. » Mais Béllil ajoute que lorsqu'on croit penser l'avenir, on ne fait qu'essayer de transformer le présent. Pour Marc Sévigny l'influence d'Orwell travaille tous les écrivains au niveau inconscient : lorsqu'il est question de politique et de technologie il y a une attitude de méfiance qui vient, lui semble-t-il, de 1984. Cette méfiance fondamentale envers le contrôle totalitaire c'est l'innommé, le Big Brother insaisissable, omniprésent, qui s'oppose aux pulsions individuelles.

Chez tous les écrivains de SF le travail d'Orwell se résume à un point

important : il s'agit d'une mise en garde contre le totalitarisme, toujours présent, toujours possible, toujours vivace. En ce sens le livre d'Orwell acquiert une dimension intemporelle : cela pourrait se passer dans la Chine du premier millénaire que ce serait la même chose.

Les écrivains québécois croient que 1984 est un grand texte qui a eu le mérite de sensibiliser l'ensemble du public aux possibilités de la science-fiction (on parle pour sa part, bien sûr !), mais tous les spécialistes contactés sont unanimes : 1984 a eu peu d'influence concrète sur la production locale récente. Et s'il y a eu influence, c'est plutôt de l'ordre du rapprochement indirect. On mentionne souvent Jean-Pierre April comme étant un des écrivains les plus intéressés par la réflexion socio-politique. On cite aussi des textes isolés, comme *Québec Banana State* de Jean-Michel Wyl, certains récits de Louis Philippe Hébert, de Marc Provencher. Mais fondamentalement on ne relève pas d'influence véritable, ce qui est quand même curieux et accablant la thèse selon laquelle ce roman intéresse peut-être plus les futurologues que les écrivains ! Claude Janelle, lui, croit que c'est parce que les auteurs de SF sont des personnalités avant tout et que leurs oeuvres tendent à l'universalité.

Tous sont d'accord pour affirmer qu'il y a eu dans les années 70 un courant social influencé par le nationalisme, comme dans l'ensemble de la production artistique, alors que la science-fiction actuelle se cherche plutôt une écriture, cherche à devenir littéraire, tout en intégrant l'importance de se changer soi-même avant de changer la société. Luc Pomerleau remarque d'ailleurs que si la SF francophone semble globalement plus pessimiste que la SF anglophone pour le moment, la dés-humanisation de l'État est un phénomène bien antérieur à la rédaction du roman d'Orwell.

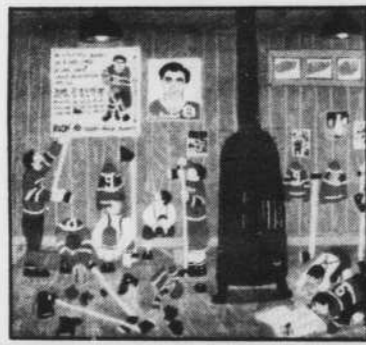
Et un observateur attentif de la littérature fantastique, Michel Lord, ajoute que le fantastique d'ici a surtout été marqué par le réalisme magique de type latino-américain, ce qui ne relève pas de la même tradition qu'Orwell ou Kafka.

Alors les écrivains d'ici ont-ils passé à côté de 1984 ? Non, ils sont tout simplement rendus plus loin ! Le grand public devra donc peut-être essayer de lire d'autres grands textes de SF ; 1984 restera, de toute façon, comme un grand texte littéraire, marqué par son époque.

À propos, 2001 l'odyssée de l'espace ça vous dit que chose ? Vous avez seize ans pour vérifier si les ordinateurs sont capables de colère et d'émotion...

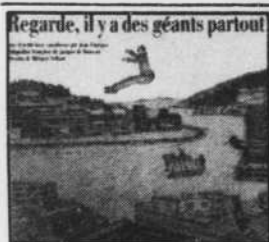
LES LIVRES TOUNDRA

les plus beaux livres québécois



Le Chandail de Hockey de Roch Carrier, illustrations par Sheldon Cohen.

Cette célèbre histoire de Carrier a fait les délices des jeunes, aussi bien en anglais qu'en français. Le dessin animé par Cohen a remporté une dizaine de prix internationaux de cinéma dont le British Academy Award. Une des 13 illustrations de l'album a gagné le prix des enfants du concours Communication-Jeunesse. En couleur. Pour 8 ans et plus. 14,95



La légende de Joe Montferland, l'ancêtre de tous les joueurs de hockey. 50 illustrations. 14,95\$



L'histoire de la vie des bucherons par William Kurelek, peintre canadien connu dans le monde entier. 9,95\$



Encore disponible. Ce magnifique album québécois a remporté plusieurs prix à New York et en Suisse. 7,95\$/14,95\$

Visitez notre stand (n° 519) au Salon du Livre de Montréal et voyez tous nos superbes albums. Les Livres Toundra, 1434 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, Qué. H3G 1R4, Tél. (514) 932-5434

Le 7ème Salon du Livre privilégie l'humour et la fantaisie

On dit généralement que 7 ans c'est l'âge de raison. Le Salon du Livre de Montréal en est à sa 7ème édition et, s'il a atteint la maturité que l'on associe à cet âge, il n'en a pas moins choisi de privilégier l'humour et la fantaisie.

Sept ans, c'est encore aussi l'âge de la croissance. C'est ainsi qu'à deux mois de l'événement, tous les espaces disponibles dans le hall étaient loués, soit 342 stands (40 de plus que l'an dernier) représentant plus de 500 maisons d'édition. Outre la majorité des exposants qui sont établis au Québec, la production de plusieurs maisons d'édition étrangères sera égale-

ment en montre. On y verra des ouvrages en provenance d'une dizaine de pays dont la France, la Belgique, l'Algérie, l'URSS, l'Angleterre, la Suisse et Cuba, ce dernier en étant à sa première participation au Salon du Livre de Montréal.

De son côté, le président, M. Roch Carrier, a

souligné la progression constante du nombre de visiteurs. Il a aussi précisé que les organisateurs du Salon 1984 ont voulu mettre l'accent sur la participation du grand public et sur la possibilité pour lui de rencontrer le plus grand nombre d'auteurs possible. Le Salon comportera cette année encore

toute une gamme d'activités fort animées qui intéresseront toutes les catégories de visiteurs. Pour souligner la contribution importante des écrivains, le nombre des invités d'honneur du Salon est passé cette année de deux à quatre. Michel Tremblay et Alice Patriceau représenteront le monde littéraire québé-

cois alors que MM. Joseph Hansé, président du Conseil international de la langue française et auteur du *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, et Jean-Charles de Fontbrune, auteur de *Nostradamus* et de *Histoire et Prophéties des papes*, sont les deux invités d'honneur étrangers.

La date n'était qu'un symbole
Gardez-en un bon souvenir

1984

Offre exclusive aux visiteurs du Salon du livre de Montréal.

Les 13 affiches inspirées du roman d'Orwell. 5,00\$ l'affiche.

45,00\$ la série de 13 affiches et cartes de voeux présentées dans un boîtier attrayant.

KIOSQUE 127/ Les éditions l'image de l'art

COMMANDES POSTALES ACCEPTÉES (Série complète uniquement disponible, 45,\$ + 8,\$ frais d'envoi)

C.P. 159, Succ. E. Montréal, H2T 3H7 - Tél. 524 7141

5. VOTRE MÉMOIRE NE S'EFFACERA PAS. 1

les éditions la presse

au Salon du Livre de Montréal

Kiosques 472-473

Des livres pour tous les goûts
et tous les budgets

Avons-nous vécu 1984 ?

1984 d'Orwell à la lumière de la science-fiction

JEAN-MARC GOUANVIC

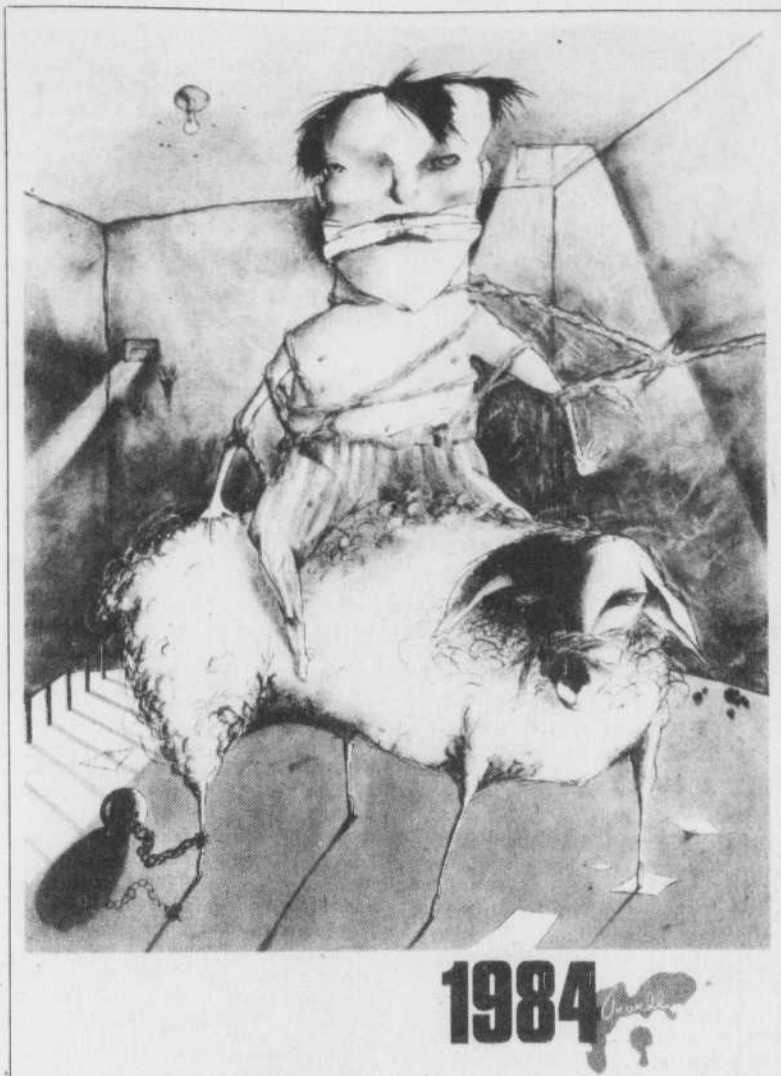
PARADOXALEMENT, il n'est pas courant de considérer 1984 comme une oeuvre de science-fiction (SF). Cela tient à divers facteurs qu'il serait trop long de détailler ici. Mentionnons simplement que les préjugés qui cirulent sur la SF ne sont pas étrangers à cet état de fait : 1984 est un grand texte de réflexion socio-historique, donc n'est pas de la SF !

Je voudrais montrer brièvement que le roman d'Orwell non seulement s'inscrit dans le genre SF, mais est assez banal si on le compare à des oeuvres du même type en science-fiction.

Quand on parle de science-fiction, on pense immédiatement à Isaac Asimov, aux histoires de robots, ou encore aux films *Star Wars*, *Tron*, *E.T.*. Cette SF-là est l'héritière directe des modèles socio-esthétiques des *pulp magazines* américains des années 20 et 30 et il n'est pas étonnant qu'elle surgisse à notre esprit dès qu'on parle de SF en général, puisque, précisément, c'est le succès de ces modèles qui a imposé la SF comme genre littéraire spécifique.

Pourtant la SF n'a pas attendu les pulps pour exister. Qu'on songe aux centaines de romans scientifiques ou d'anticipation qui fleurissent dans la plupart des littératures européennes et aussi dans la littérature américaine du XIXe et du début du XXe siècle. Les deux auteurs les plus connus sont, bien sûr, Verne et Wells, mais des dizaines d'écrivains importants, des intellectuels (des philosophes, des historiens) et des journalistes se sont aussi intéressés au genre : Léon Daudet, André Maurois, Olaf Stapledon... De toute évidence, Orwell se place dans cette catégorie d'auteurs.

1984, une anticipation ?
Faisons un sort immédiatement à l'idée que la SF a passé un contrat « futurologique » avec le lecteur. L'anticipation en SF n'anticipe rien à proprement parler, et en tout cas pas plus que le reste de la littérature. Le futur ne se trouve pas plus inscrit dans le cycle des *Fondation* d'Asimov, dans *Ubik* de Philip K. Dick, le *Temps incertain* de Michel Jeury ou 1984 que dans la *Comédie humaine* de Balzac ou le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. D'ailleurs Orwell l'avait compris lorsqu'il disait de son ré-



Affiche de Marie-Louise Gay

(Photo Éditions L'Image de l'Art)

cit que ce n'était pas une anticipation « pure » ; par contre il se méprenait lorsqu'il prétendait qu'une anticipation pouvait exister, qui aurait sans doute été celle des « anticipateurs » de la SF américaine. Que les auteurs eux-mêmes se prennent à l'occasion pour des futurologues ou des prophètes n'y change rien : la SF est de la littérature.

Cependant, tout ce qui précède n'est vrai que si l'on ajoute immédiatement que la SF est un genre littéraire doté d'une poétique spécifique, qui repose d'une façon particulière sur des thèmes propres : voyages dans le temps et dans l'espace, état futur de la société, rencontres avec des êtres appartenant à d'autres univers. Ces thèmes ne sont pas prophétiques : ce sont des fictions, c'est-à-dire des situations imaginaires données pour vraies et auxquelles on feint de croire.

Les thèmes de SF forment en apparence un ensemble très hétérogène ; en fait — et c'est en cela que réside la poétique unifiée du genre —, ils convergent vers un effet global : ce que proclament les auteurs de SF modernes, c'est que l'humani-

Jean-Marc Gouanvic

L'auteur est le fondateur de la revue de science-fiction *Imagine*... dont il assure aujourd'hui la direction littéraire, et l'anthologiste des *Années-lumière* (VLB éd.) et d'*Espaces Imaginaires I et II*, anthologie de la science-fiction francophone. Titulaire d'un doctorat sur la science-fiction, il est actuellement professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

nité n'est en droit d'attendre aucun traitement de faveur, aucun statut privilégié dans le cosmos et qu'elle n'est promise à aucun destin socio-historique tout tracé. L'auteur de SF est ainsi confronté continuellement à des choix de sociétés ; il doit à tout instant choisir entre un mieux-être collectif toujours possible et l'aliénation sociale. Mais dans tous les cas, l'humanité est *hic et nunc* responsable de son devenir. Sur cette problématique peuvent se greffer toutes les idéologies, et les solutions proposées diffèrent selon les auteurs : peur du changement ou espoir d'une meilleure redistribution des cartes sociales.

L'Histoire, un enfer
Quelle est l'option d'Orwell ? Pour l'auteur de 1984, l'histoire est un lieu anti-utopique, un enfer sans échappatoire lorsque l'État a soumis à ses lois l'énergie sociale et biologique de l'individu, y compris ses pulsions les plus intimes.

La vision d'une histoire infernale qui broie l'individu n'est pas nouvelle. Dès l'apparition de l'anti-utopie dans la première moitié du XIXe siècle (*Le Monde tel qu'il sera*, 1846, d'Emile Souvestre), on trouve cette thématique de la perte de la liberté individuelle causée soit par l'essor des sciences et des techniques, soit par l'emprise progressive de l'État-léviathan sur le citoyen. Souvestre et, un siècle plus tard, Orwell expriment des positions comparables, même si ces positions sont liées chez l'un à la révolution industrielle et chez l'autre au phantasme de la confiscation de la liberté individuelle par l'État tentaculaire. Le résultat est le même : la déshumanisation finale de l'homme social. À cet égard, il est probable que l'histoire fera à 1984 d'Orwell le même sort qu'à *Monde tel qu'il sera* de Souvestre. Ce

qu'il importe donc d'interroger, c'est la pertinence de l'anti-utopie comme instrument de critique sociale, dans la mesure où ce type de récit impose à l'auteur une argumentation dont ce dernier est prisonnier. Pour le voir, revenons un instant au texte d'Orwell.

Quel est donc cet État totalitaire, si efficace pour soumettre les êtres humains à ses volontés, et où rien ne marche convenablement ? On se souvient du début du texte : le hall des « Maisons de la Victoire » sentait le chou cuit et le vieux tapis ; et un peu plus loin on apprend que l'ascenseur ne fonctionnait pas et que « même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement ». Est-ce à dire qu'un système « totalitaire », parfait dans son totalitarisme, de toutes façons est voué à la déglutination technologique ? Comment Orwell aurait-il réagi au lancement du premier Spoutnik ? Est-ce à dire que dès l'instant où il y a aliénation, il y a régression ? Une société totalitaire ne pourrait que courir à sa perte : soit régresser à des « âges farouches » (la jungle primitive), soit se muer en une fourmière humaine (c'est cette destinée qu'Orwell montre réalisée) ; et il n'y a pas de solution de rechange, pas d'échappatoire : tout un chacun en vient de toutes façons à aimer Big Brother.

Le lieu de l'anti-utopie, c'est la jungle, la fourmière (ou la termitière), mais aussi la prison ou l'hôpital psychiatrique, lieux clos, hypercodifiés, métaphores d'une certaine terreur sociale. De quelle nature est cette terreur ? Comme l'a montré Gérard Klein, l'un des théoriciens majeurs de la SF, l'anti-utopie pense dépendre l'avenir social de l'humanité (ou de larges tranches sociales) alors qu'il n'exprime que sa crainte face à la montée de groupes sociaux qui

menacent le groupe avec lequel l'auteur se reconnaît des affinités. L'anti-utopie n'est pas tant une mise en garde face à l'avenir qu'un coup de force pour convaincre le contemporain que les choses doivent rester en l'état ; comme l'exprime Marc Agnot, l'anti-utopie fait l'apologie du statu quo.

La SF d'aujourd'hui

La SF la plus pertinente est dès lors celle où sont dialectisées les forces en présence et où l'auteur parvient à objectiver son appartenance idéologique en la représentant dans le récit. Gérard Klein donne l'oeuvre d'Ursula Le Guin comme exemple de cette SF optimale.

1984, par rapport à la SF dans Le Guin, Dick, Jeury et en dépit de ses bonnes intentions, est peu convaincant : l'anti-utopiste sombre dans le pamphlet politique. Il y étale sans retenue une paranoïa sociale particulièrement déphasée par rapport à la réalité historique. Rappelons ce que dit Zinoviev de 1984 : c'est « la société communiste vue par quelqu'un qui ne l'a jamais connue de l'intérieur en tant que citoyen ordinaire, la vision de quelqu'un qui est habitué au confort des démocraties occidentales ». Cette critique est très grave, car c'est surtout sur sa pertinence historique que repose l'immense succès du livre. Bien sûr Zinoviev s'empresse d'ajouter que cette fausseté n'a guère d'importance en définitive, puisque ce qui compte c'est que le livre « joue un rôle dans la conscience des gens ». Il ne serait pas inutile de se demander de quel genre de rôle il s'agit et si ce rôle est aussi pur que le grand écrivain soviétique le dit... Les analyses de G. Klein sont à cet égard tout à fait éclairantes.

Bref, ceux qui s'interrogent sur les enjeux socio-historiques de notre époque trouveront matière à réflexion bien plus dans la SF des auteurs déjà cités et aussi celle de Lem et de certains récits du Québécois Jean-Pierre April, que dans 1984. C'est dans cette SF que se trouvent représentés non seulement les débats qui agitent nos sociétés, mais les tentatives pour les dépasser. Ce sont sa largeur de vision et ses tentatives de dépassement qui font de la science-fiction une littérature importante de notre temps.

La guerre des étoiles n'aura pas lieu

HEINZ WEINMANN

L'auteur est professeur de philosophie dans un cégep et choroniqueur aux pages littéraires du DEVOIR

Dialogue imaginaire entre l'Ici et l'Ailleurs

AVEZ-VOUS lu, ou encore mieux, vécu 1984 de George Orwell ? Il vous reste juste un mois si vous voulez le terminer en cette année jubilé.

— Non, j'ai bu l'univers. J'ai traversé les espaces stellaires jusqu'aux millions d'années-lumière...

— N'allez pas me tanner encore avec votre cosmos et avec vos années-lumière qui de toute façon échappent à l'entendement humain. Je m'en tiens au concret, aux certitudes. Nous sommes au Québec, le 17 novembre et il est dix heures du matin.

— On ne va pas très loin avec ce genre de certitudes. S'il s'en était tenu à ce « cogito », l'homme grimperait toujours sur les arbres : « je me balance sur les lianes, donc je suis » ou « je suis, parce que je suis, là où je suis ». Vous me suivez ?

— Heureux d'apprendre que les singes ont aussi un « cogito ». Je glisserai un mot à Descartes. Mais je me balance de vos arguments. La logique n'a jamais entamé la réalité. Or, la réalité, je la touche du doigt, je la foule du pied : la Terre du Québec. Je me sens enraciné : Ici.

— Je vous plains. Quel triste spectacle ! Toujours en train de regarder le sol, la poussière de vos pieds. Jamais voir l'azur du ciel, la voûte étoilée. Il faut avoir observé le ciel pour se rendre compte de la relativité de ses racines, de sa terre, de la Terre... De grâce, levez une fois dans votre vie la tête ! Laissez-vous séduire par Vénus ! Vous avez peur de vous perdre. Vous avez peur d'aimer, aimer autre chose que vous-même et vos semblables...

— J'en ai de leçons d'amour à recevoir ni de vous ni des astronomes. C'étaient tous des célibataires anémiques : Copernic, Képler, Newton et tutti quanti. Ils aimaient platoniquement l'éclat lointain des Vénus célestes. Moi, j'aime viscéralement, avec mon corps. Je suis incarné, moi.

— Je vous concède que les astronomes, en règle générale, à force de

braquer leurs observatoires comme des phallus géants vers les Vénus célestes sont des mines palotes. On en aurait à moins... Mais celui dont je veux vous parler n'a pas ces airs éhémés. Il est incarné, comme vous.

— Votre homme commence à m'intéresser. Il s'appelle comment ?

— Hubert Reeves. Il est astrophysicien.

— Un américain, sans doute ?

Avec un nom pareil...

— Non, il est québécois, comme vous et moi. Né à Montréal, près du cimetière de la Côte des Neiges.

— Un québécois astrophysicien ? Vous m'étonnez. Je croyais que nos scientifiques s'intéressaient surtout à la flore laurentienne et aux champignons, champignons des bois s'entend et non de la fission atomique.

— Détrompez-vous, le Québec n'a pas seulement des Rousseau herbérans qui ne sont pas encore sortis du bois et des poètes qui battent la campagne...

— Je sais, je lis « Québec Science ».

— Mais le plus extraordinaire : Hubert Reeves est aussi un poète.

— Un scientifique poète. Je m'en méfie beaucoup. Il doit être la risée du monde scientifique. Personne ne doit le prendre au sérieux.

— Au contraire, il a été conseiller scientifique à la NASA. C'est du sérieux. Depuis 1966, il est directeur des recherches au Centre national de recherche scientifique en France et travaille en plus au haut lieu des études nucléaires à Saclay, dans la banlieue parisienne.

— C'est tout un palmarès. On a de quoi être fiers. Dommage qu'il soit allé là bas qu'il ne soit pas resté ici.

— Oui, c'est dommage. Mais vous savez, le chemin de la reconnaissance des gens exceptionnels au Québec, passe toujours par l'Ailleurs. Fondamentalement, la situation n'a pas changé depuis Félix Leclerc, depuis Borduas... C'est la France qui nous a fait connaître d'abord H. Reeves : B. Pivot avec Apostrophes. Depuis des semaines, H. Reeves est en lice pour les premières places des best-sellers français. Il vole la vedette à Revel, à Aaron et à Francoise Chandernagor.

— Montrez-moi le livre. Je n'aime pas le rose nanane de la couverture, ni la maquette kétaïne, mais j'avoue que le titre me plaît. C'est presque poétique.

— J'aime le « presque ». Vous n'avez pas reconnu Paul Valéry ? « Patience, patience, patience dans l'azur ! Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr ! » Je me méfie beaucoup des superlatifs. Vous connaissez mon esprit critique. Mais je n'hésite pas à affirmer que « Patience dans l'azur » est le livre scientifique le plus beau que j'aie jamais lu. J'insiste sur le beau.

— Qu'est-ce qui vous a tant emballé dans ce livre ?

— Tout. D'abord, l'auteur a réussi à présenter la chose la plus hypothétique, la plus incertaine et aussi la plus difficile à comprendre, c'est-à-dire l'évolution cosmique, comme une histoire avec de nombreuses faiblesses que des élèves du secondaire peuvent comprendre. Vous savez, rien de plus difficile que d'exposer des problèmes difficiles simplement.

— H. Reeves est un conteur québécois pure laine.

— Oui, mais attention, les fables ne vont pas au détriment de la complexité. Au contraire, voilà le paradoxe : les fables approfondissent la complexité, tout en l'explicitant. Car Reeves ne se contente pas de raconter, comme l'a fait Weinberg « Les trois premières minutes de l'Univers » (Seuil, 1978). Il englobe dans l'évolution cosmique la question de l'apparition de la vie sur notre planète. Il y a une véritable conscience cosmique, « expérience-univers » comme l'appelle l'auteur, qui se dégage de ce livre... La moindre algue, l'homme lui-même est né dans le brasier originel. Nos nucléons sont essentiellement les mêmes que ceux que les télescopes nous ramènent des espaces sidéraux. Nous flambons à la lumière des astres. Écoutez Reeves : « Tout au long de ce livre, j'ai tenté de montrer comment les êtres humains s'insèrent dans une longue histoire qui implique tout l'univers depuis sa naissance. Nos nucléons sont nés dans le grand brasier originel ; ils sont été assemblés en noyaux au coeur ardent des étoiles ».

— Si je comprends bien, Reeves n'a pas besoin de « l'hypothèse de Dieu » comme jadis déjà cet orgueilleux naïf Laplace. Les « créationnistes » qui gagnent partout du terrain vont mettre ce livre à l'index.

— Je n'en doute point. Et pourquoy pas le brûler, pendant que nous y

Suite à la page XIX

POUR UN JOYEUX NOËL...



Mon premier dictionnaire en images.....12,75\$



Ma 1ère astronomie..... 11,95\$



365 histoires.....11,95\$

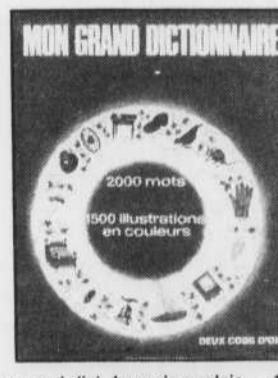


Le Livre des mots..... 11,95\$

DEUX COQS D'OR



365 choses à savoir.....12,75\$



Mon grand dict. français-anglais..... 11,95\$

...ET DES ENFANTS HEUREUX



101 tours de magie... 11,95\$



La navette spatiale..... 9,95\$



Astronomie 90.....10,75\$

EN VENTE PARTOUT
Venez nous voir au:
SALON DU LIVRE
Kiosques 139 et 140

SERONT LANCÉS À L'OCCASION DE L'OUVERTURE DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

CONTES DE NOËL

Contes d'autrefois pour les gens d'aujourd'hui de Suzanne Martel

Ill. coul. 76 pages 16,95\$

UN SERRURIER EN NOUVELLE-FRANCE

collection Arts et métiers anciens de Danielle Pigeon et Héliène Charlebois-Dumais

Ill. 96 pages 13,95\$

RÉINCARNATION ET FOI CHRÉTIENNE

une réflexion sur le sérieux de l'aventure humaine de Jean-Luc Héto

212 pages 13,95\$

LE LOBBYING

ou le pouvoir des groupes de pression de Dominique Boivin

245 pages 19,95\$

éditions du Méridien

PLACE SHERBROOKE, 1010 RUE SHERBROOKE, OUEST, BUREAU 2400 MONTRÉAL, Q.C. H3A 2T2. Tél. (514) 844-2081

STAND 340 au Salon du Livre

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES et aux

SUR L'AUTOROUTE DU NOUVEAU-QUÉBEC

JEAN-PIERRE APRIL

(Reportage-fiction)

SAMEDI, 17 novembre, 13 h 30 : le réseau national de télévision présente le départ du fabuleux Multi Motor 23. Nos sommes au nord du Mushuau, « le pays des terres sans arbres », en face d'une mine à ciel ouvert. Température : -53 deg. Météo : nébulosité partielle, visibilité de 73 %, risques de tempête en fin de soirée. Un temps idéal... pour le Nouveau-Québec.

Devant l'autoroute qui plonge dans la mine, des vapeurs turbulentes brouillent l'air bleuté. Apparaît d'abord un nuage fuligineux, soufflé par de puissantes cheminées d'échappement, puis une spacieuse cabine chromée, juchée sur le museau d'un mastodonte rutilant, suivi cinq montagnes de minerai, massives et mobiles, reposant chacune sur une large benne d'acier supportée par d'ingénieux systèmes de roulement à chenilles, résistants et bruyants comme des chars d'assaut.

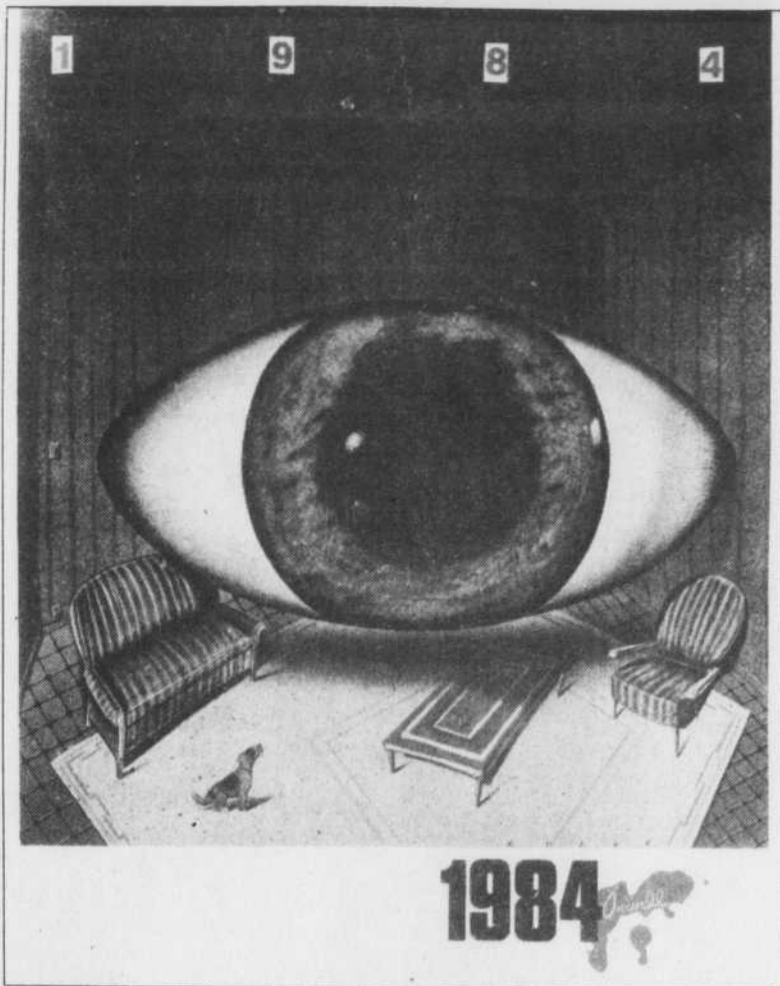
Ému avec justesse, un commentateur hors champ décrit la majestueuse progression du super-camion, le prototype de la dernière série des Multi Motor. « Dans quelques instants, le camion des camions suivra la vallée de la Swampi en parcourant les 1,700 kilomètres de l'autoroute du Nouveau-Québec, spécialement conçue pour lui. Le boulevard de la nationalité canadienne-française, pour reprendre l'expression du plus gros colonisateur du Nord, le Curé La-belle. Après cinq jours de route, il déversera ses 1,200 tonnes de matières premières sur les bords du Saint-Laurent, aux usines de traitement de Golden Town. »

« À lui seul, le Multi Motor 23 bat plus de records que ses 22 prédécesseurs, ajoute généreusement un invité spécial. Considérez-le comme un univers sur roues, aménagé pour subvenir aux besoins de ses 80 membres d'équipage. »

Un camion total ! répète une publicité de prestige pour attirer des travailleurs et récolter des fonds. Multi Max, comme le surnomment les chauffeurs de systèmes-rouleurs, ces espèces de tanks qui soutiennent

Un livre gratuit

Le mercredi 21 novembre, à compter de 19h, les visiteurs du Salon auront une chance de trouver, dans le programme qui leur sera remis à l'entrée, un coupon donnant droit à un livre gratuit offert par l'exposant dont le nom apparaîtra sur ce coupon. Plus de 1 000 seront ainsi offerts en livres, entre 19h et 22h.



Affiche de Jean-Christian Knaff

(Éditions L'Image de l'Art)

les wagons, deux à l'arrière de chacun et un à l'avant, au centre, pour modifier le cap. En tout, 15 moteurs synchronisés, développant suffisamment de chevaux-vapeurs pour transporter cinq stades Olympiques, spectateurs compris.

Trois équipes de chauffeurs se relaient toutes les huit heures pour s'assurer que les moteurs tournent sans arrêt, même pendant les haltes; par les hivers glaciaux du Moyen Nord, un moteur arrêté est un moteur mort. Il y a aussi le personnel de bureau, du restaurant et de l'entretien ménager, majoritairement féminin, une dizaine de policiers exigés par la Loi sur la sécurité au travail, et trois Inuit, on se demande pourquoi. D'ailleurs, même si tous les postes semblent symboliques, l'électronique suffisant à contrôler le camion, les spécialistes doivent se tenir sur le qui-vive, au cas où... Mais les erreurs humaines ne constituent aucun danger : si l'ordinateur central juge une opération contraire à sa programmation, il n'obéit pas. Rien ne saurait interrompre la

course victorienne du Camion-saure : ni la vodka, ni le voyage, ni même l'ennui mortel. Le Nouveau-Québec s'en va en super-camion...

Dans un rugissement constant, le camion des camions poursuit sa course, imperturbable, traversant l'immense monotonie de la taiga. Sur son passage, le givre matinal fond à un kilomètre à la ronde. Dans un rayon de 20 kilomètres, de rares bêtes sauvages dressent l'oreille et s'enfuient. Il y a longtemps que les Inuit les ont précédés. Plus loin encore, plus bas que Golden Town, la réputation de Multi Max secoue les citoyens qui rêvent de posséder le Nord Noir.

Ce n'est pas que les promoteurs ont choisi la période des Fêtes pour lancer l'ultime Multi Motor : il était grand temps de réchauffer le cœur des Nouveaux et des Anciens Québécois. Depuis 10 ans, le projet du millénaire battait de l'aile : escalade des coûts, problèmes logistiques, erreurs techniques, valse des taux d'intérêt, instabilité politique, conflits de



Né en 1948, Jean-Pierre April est l'un des principaux auteurs de science-fiction au Québec, aussi bien par le nombre que par la qualité de ses récits : plusieurs nouvelles dans les revues spécialisées, un premier livre aux éditions du Prémabule, *La machine à explorer la fiction*, et un deuxième recueil qui sort ces jours-ci chez Hurtubise-HMH, *TéléToTalité*. Sa verve satirique s'attaque principalement aux institutions québécoises et à l'« american way of life ».

travail et crainte grandissante des investisseurs américains, tous ces fâcheux contretemps avaient sérieusement compromis la construction de la digue servant de chef de voûte à l'ensemble des travaux, le Barrage Bourassa.

Le dénouement de l'imbroglio, c'est le Multi Motor 23. La perfection faite camion ! Les concepteurs ont tablé sur une juste équation des principaux facteurs de rentabilité :

pois, puissance, vitesse, économie de carburant. Si tout va tel que prévu, des flottes entières sillonneront bientôt le Mushuau et les gens du pays penseront que leur petit peu

de porteurs d'eau aura maîtrisé ses mers intérieures pour inventer un grand pays électrique... et ils auront peur, et ils fêteront de plus belle. Demain, ils seront les cheiks de l'électricité et de plusieurs matières précieuses, de l'uranium, du fer et du titane, du nickel, du cuivre, et tout ce qui doit suivre, des tonnes de minerai que le gouvernement a gradées, obligeant les entrepreneurs à les sortir rapidement du territoire. Quand la KébeKéleKtrik fermera ses nouvelles écluses, toute la région sera inondée par la Mer Bleue, le plus vaste réservoir hydro-électrique du monde, si grand qu'il faudra redessiner les cartes géographiques pour inclure une large surface bleue au milieu du Québec.

Tout va pour le mieux dans le meilleur des camions. Mais peut-on penser pour autant qu'un monstre de métal saura respecter une programmation ? Dans ce cas, les prospectivistes seraient les auteurs d'une Histoire dont nous serions les pions. Mais les pions ignorent le programme, ils improvisent...

Ils en avaient jusqu'aux oreilles des villes de béton, des autoroutes entrecroisées et des appartements loués au mètre cube. Assez de s'entasser à la chaleur, en pleine pollution ! Les espaces infinis les appelaient... Messieurs les héros professionnels entendaient la voix du Nord ! Ils voulaient absolument participer à la ruée vers le Nord, noir ou blanc ; ils avaient le goût des grands chantiers, soit de salaires démesurés... C'est pourquoi il n'y aura jamais assez de vodka pour noyer leur déception.

Lorsque les apprentis comprennent ce que les vieux routiers entendent par système-rouleur, il est trop tard : ils se sont fait rouler. Alors il ne reste plus qu'à fêter, encore et encore, jusqu'à épuisement complet du

travailleur. Au Bar du bord, la conversation oscille sans arrêt entre le Sud, le pôle des souvenirs, et le Nord, le pôle des gros salaires, des grosses machines, des grosses peines d'amour et des grosses menteries. C'est la Sibérie capitaliste, avait lancé un journaliste d'ALLO QUÉBEC !, avant de perdre son emploi.

À défaut de s'intéresser à des tâches apparentes, il y a toujours le voyageur, ce champignon hallucinogène qui pousse sur les crottes de caribou. Rien de mieux que le nord pour rêver. Si les prophètes se sont souvent laissés inspirer par les déserts, de sable ou de neige, la taiga attend peut-être des poètes. Quand on considère quelques instants l'immensité toute simple du Mushuau, on aperçoit à l'horizon le ciel et la neige confondus dans la même lumière pure, entre le jour et la nuit, et on se sent petit, perdu, sans racine et sans identité, comme une anomalie dans la plénitude. Ce curieux phénomène de white-out mental est analogue à l'éblouissement provoqué par la neige et le soleil qui aveuglent parfois les pilotes polaires, leur faisant perdre toute profondeur de champ. Le manque de stimuli engourdit la pensée volontaire de celui qui contemple la taiga, et bientôt les souvenirs commencent à se confondre, quand ce ne sont pas les esprits.

Pour encourager les travailleurs, les contremaîtres ne manquent pas de rappeler les échecs et les perspectives d'avenir. Les directives sont formelles : on ne peut ralentir. Il y a 35 ans, le Nouveau-Québec était le dernier territoire de chasse de l'Inuit ; dans 35 ans, ce doit être le plus grand réservoir hydro-électrique du monde. Les visions de voyage et les super-films de science-fiction paraissent déphasés quand on songe à l'expansion que prépare la KébeKéleKtrik : le prochain modèle de la Multi Motor sera sûrement le premier camion sur Mars.

NE MANQUEZ PAS, AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 1984, LES NOUVEAUTÉS DES QUINZE, ÉDITEUR, AU STAND sogides

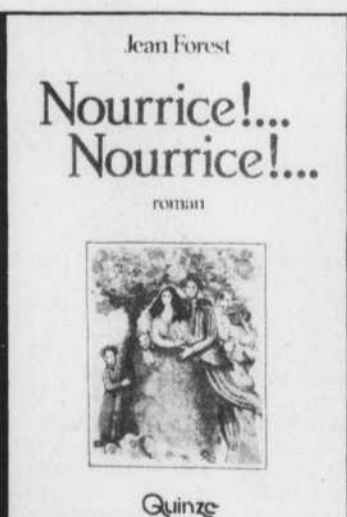


LE TRIANGLE BRISÉ
CHRISTINE LATOUR — 256 PAGES 13,95\$

Du même auteur:
LA DERNIÈRE CHAÎNE
TOUT LE PORTRAIT DE SA MÈRE
LE MAUVAIS FRÈRE



DIX NOUVELLES HUMORISTIQUES
DIX AUTEURS QUÉBÉCOIS — 224 PAGES 14,95\$



NOURRICE! NOURRICE!
JEAN FOREST — 186 PAGES 13,95\$

Du même auteur:
LE MUR DE BERLIN P.Q.



LE GRAND RÊVE DE MADAME WAGNER
NICOLE LAVIGNE — 144 PAGES 12,95\$

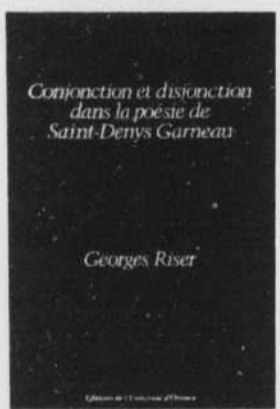


LA FEMME COMESTIBLE
MARGARET ATWOOD

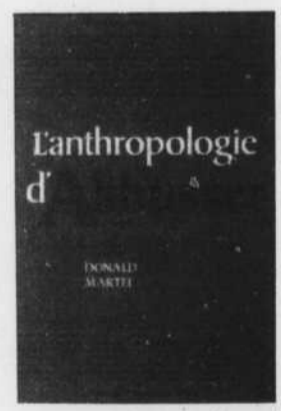
Du même auteur:
MARQUÉE AU CORPS
LA VIE AVANT L'HOMME

Éditions de l'Université d'Ottawa

LA RENTRÉE 1984 AUX



Une nouvelle lecture de Saint-Denis Garneau qui s'appuie sur une approche formelle; un essai sur le fonctionnement de la conjonction et de la disjonction comme structurants de la signification du texte poétique.
ISBN 2-7603-0008-0 241 p. 20 \$



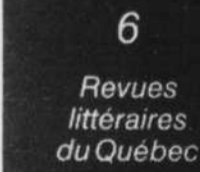
L'auteur propose une lecture lacanienne d'Althusser: l'anthropologie empruntée à J. Lacan aurait inspiré l'interprétation originale de Marx par Althusser.
Une explication tout à fait nouvelle de l'oeuvre d'Althusser.
ISBN 2-7603-1037-X 206 p. 18 \$

Maintenant publiée par les Éditions de l'Université d'Ottawa

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU QUÉBEC ET DU CANADA FRANÇAIS



N° 5 — Le Théâtre/Bibliographie de la critique de l'année 1980 (revues)
ISBN 2-7603-3960-2 289 p. 25 \$



N° 6 — Revues littéraires du Québec/Bibliographie de la critique de l'année 1981 (revues) et 1982 (livres)
ISBN 2-7603-3961-0 246 p. 25 \$

À paraître en novembre 1984

N° 7 — F.-X. Garneau/Bibliographie d'Hubert Aquin

Novembre 1984

CULTURES DU CANADA FRANÇAIS 1/1984

publication annuelle du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa

Une fois par année, une douzaine d'études inédites sur le Canada français; à chaque numéro une chronique d'archives. Nombreuses illustrations inédites. Pour tous ceux qui s'intéressent à la civilisation canadienne-française.

Un volume de 108 pages 8 \$
Par abonnement 7 \$ 19 \$ pour 3 ans.

ON COMMANDE CES OUVRAGES CHEZ SON LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR

603 Cumberland, Ottawa, Ontario K1N 6N5

Les **Quinze**, éditeur, au coeur de l'activité littéraire du Québec!

Avons-nous vécu 1984 ?

Le Salon du livre de Montréal

Villemaire

Suite de la page 1

que j'écris que le futur est une image en train de se former dans votre bio-computer et dans le mien comme dans celui des milliers d'Éthiopiens qui, chaque jour, meurent de faim, comme dans celui de Ronald Macdonald Reagan et de Jean-Paul II, comme dans celui d'Indira Gandhi en train de quitter cette dimension. Le futur est un art qui se pratique depuis la nuit des temps. L'holocauste de la dernière grande guerre aura tout brûlé du vieux monde et fait naître l'antéchrist de lumière noire en chacun de nous. L'antimatière fait parfois des compagnons chers et des frères ennemis. L'ombre jaune étend pourtant son réseau télépathique de Tokyo à Auschwitz pour que du charbon du passé on puisse extraire le diamant du futur. Nous sommes en train de vivre un changement de signe, un renversement du courant, une mutation de la conscience. L'amour nous fait de moins en moins peur. C'est la nuit des temps. Partout sur la terre, des individus appellent le futur. C'est le miracle de la rose.

I want to be part of thee, beautiful rose blooming in time. Ce qui devient clair en 1984 c'est que nous sommes en train de choisir le futur de cette planète. Il est minuit moins vingt et l'ange du feu passe dans nos mémoires. L'an dernier, les mouvements pacifistes sonnaient l'alarme : il était minuit moins quart avant l'apocalypse. Nous avons gagné quelques minutes de sursis, amorcé un mouvement de réversion qui opère une conversion de nos énergies de résistance et libère la lumière noire dont nous avons besoin pour évoluer. L'espèce humaine évolue dans nos corps et dans nos cœurs, dans nos mental branchés sur des ordinateurs de plus en plus sophistiqués qui enseignent à nos cerveaux à penser vite et mieux, avec plus de finesse, avec plus de plaisir aussi. Ça devient clair en 1984 : l'espèce humaine évolue à travers notre anima blessée.

L'essentiel en chacun de nous cherche à contacter l'esprit volatile qui nous fait nous mouvoir dans l'espace-temps. Il devient cependant de plus en plus difficile de penser par nous-mêmes. L'esprit de l'époque commande un retournement total de notre focus vers l'intérieur. Fermer les yeux, pour commencer. Fermer les yeux pour voir. Ça devient clair en 1984 : au cœur du black out derrière nos paupières closes on peut entendre le souffle de notre respiration et battre notre cœur. Notre corps est appelé à guérir toutes ses blessures karmiques dans un bain magnétique. Notre corps est programmé pour la jouissance, le mouvement et l'extase. Notre mental s'illumine, lance des sondes dans le temps et voyage dans l'espace. Nos esprits communiquent à la vitesse de la lumière, étoient la planète. Les images que nous projetons aiment notre réalité. Nous envisageons sans trembler la possibilité du bonheur. Les temps changent. Jour après

jour, les temps changent. Ça devient clair en 1984 : nous saurons qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons.

Pour moi, l'événement capital de cette année 1984 aura été, en juin, à l'âge de 84 ans, la mort de ma grand-mère Larose. J'aimais la voir, quand j'étais petite, dénouer ses longs cheveux déjà blancs avant de se mettre au lit. Elle m'a dit, un jour de Pâques il y a quelques années, que Dieu est un transformateur d'électricité, que nous sommes tous des petites particules d'électricité et que cette électricité c'est l'amour. C'était une maîtresse femme.

Avec elle meurt mon enfance : le balancement des grappes rouges de sorbier devant sa maison dans le vent chaud du mois d'août, le clapotis des gouttes de pluie dans le tonneau. L'odeur des galettes aux dattes dans sa cuisine, la texture de ses catalogues et de ses confortables, le goût des petits poissons rouges à la cannelle. Avec elle meurt pour moi le début du 20e siècle.

Il est midi moins 20 et l'ange du feu passe dans ma mémoire. J'ai vu ma grand-mère Larose en grand-nuit dernière pour la première fois depuis sa mort. Je l'ai vue de loin. Elle se berçait tranquillement devant une maison qui n'était pas la sienne et semblait attendre de la visite. Elle portait une robe beige que je ne lui ai jamais vue et ses cheveux coiffés en chignon moussaient au-dessus de son front. Je me suis réveillée avant d'avoir pu entrer en contact avec elle mais j'ai ramené du rêve la sensation de tristesse qui m'envahit dès que je pense à elle, à ce qui est mort avec elle. Grand-maman Larose est morte mais elle est encore vivante en nous disait ma cousine Stella à travers ses larmes le jour de l'enterrement. Je suis en train d'écrire un roman dans lequel je raconte la mort que j'ai traversée avant de naître dans cette vie. L'ange du feu brûle dans ma mémoire, me guide dans les bardos jusqu'à ma mort par le feu. Je suis morte amoureuse en 1944 et puis je suis née, en 1949, pour le retrouver. Sur un autre continent, dans un autre temps. Ça devient clair 40 ans plus tard.

Depuis le 4 février 1984, j'essaie d'entrer en communication avec lui. Depuis Eleusis, la lumière noire qui danse dans ses yeux me fait fuir mécaniquement. Ça devient clair en 1984 : la machinie à différer est débranchée. Je me rappelle d'Yvelle Swanson et de Dragan Yedi, je me rappelle jusqu'au delà de la barrière du temps.

En 1984, j'ai aussi commencé à écrire un film et à mettre au point ce que j'appelle une « cuisine sémiotique ». En 1984, j'ai nagé dans l'eau turquoise de Paradise Island, j'ai rencontré quelqu'un que j'avais connu sur une autre planète à Vancouver et j'ai recruté notre contact pour Berlin dans le réseau télépathique de l'Ombre Jaune à Toronto. À Paris, j'ai convaincu Philippe Soupault d'être notre contact pour Mexico en un rien de temps. À Berlin, Gerhard Schneider m'a ébahie en m'apprenant qu'il avait signé pour un million d'années de service auprès de l'organ-

sation qui l'emploie. Dans le train entre Zurich et Milan, j'ai vu passer la Suisse et je suis descendue au fond des choses. J'ai traversé à toute vitesse et en talons hauts le musée égyptien de Turin en compagnie de deux jumelles qui avaient pour mission de me piloter dans la ville et qui ont accepté d'être notre contact pour les pyramides d'Égypte et pour Palenque.

À Bologne, c'est notre contact pour Maui qui se trouvait là pour la foire internationale du livre pour enfants et qui parle un italien impeccable qui m'a fait les honneurs de la ville rouge. À Rome, j'ai pris une calèche pour me rendre de la Place Saint-Pierre à la fontaine de Trévi et je me suis sentie comme une reine au chaud soleil du printemps. À Messina, j'ai rencontré un professeur d'université qui pratiquait la télépathie avec son fils adolescent ; à Catania, j'ai failli voir l'Etna, à Taormina j'ai suivi la procession du Vendredi-Saint aux flambeaux dans les petites rues encaissées et j'ai pleuré en pensant à grand-maman qui se mourait à l'hôpital.

À Matane, j'ai respiré la bonne odeur du fleuve qu'on appelle la mer et, sur le traversier qui nous ramenait de l'île du Prince-Édouard, j'ai parlé de l'Atlantide avec notre contact pour l'Angleterre dans l'Ombre Jaune. À Moncton, j'ai rêvé de la maison magique de Rose qui est notre contact télépathique pour le Zaire où elle est allée lire ses poèmes l'autre été. À Saint-Simon-Drummondville, j'ai médité dans la pyramide et à Black Lake j'ai vu le soleil se coucher sur le trou des mines comme sur la Vallée des Rois. Au monastère des Clarisses de Valleyfield, je les ai entendues demander au Seigneur de bénir cette chapelle et toutes les églises de la planète. Aux Bermudes, j'ai pleuré tout ce qui me restait de larmes dans une chambre blanche où je cherchais mon âme. A New York, je suis allée dîner à l'Algonquin avec mon amie Gabrielle et j'ai été saisie de vertige quand elle m'a dit que nous reprendrions le travail au moment où je serai installée au studio du Québec en mars de l'année prochaine.

La semaine dernière, à Cornwall, mon frère Yves qui a refusé de faire partie de l'Ombre Jaune mais qui n'en est pas moins mon frère comme il dit, me montrait les cabines de simulation pour le pilotage des bateaux. Il m'expliquait le très grand effet de réalité produit par les instruments, la programmation électronique, les signaux de brume dans les haut-parleurs. En cette année internationale de la fiction, ça devient clair : la réalité dépasse la fiction.

Je regardais les consoles lumineuses et je revoyais la salle des contrôles d'où j'opère souvent en rêve. C'est de ce laboratoire expérimental en orbite autour du Pluton que je programme cette vie qui est la mienne. Ça devient clair en 1984 : chaque pensée, chaque mot, chaque geste font une empreinte dans le cosmos et dessinent l'hologramme du futur qui sera le mien. Chaque pensée, chaque mot, chaque geste de chacun d'entre nous font une

empreinte dans le cosmos et dessinent l'hologramme du futur qui sera le nôtre. L'Ombre Jaune est un réseau télépathique branché sur la source de nos programmations et dont la fonction est de mettre à jour ce qui devient de plus en plus clair en 1984 : nous voulons tous, fondamentalement la même chose.

Reeves

Suite de la page 1

manité. Mais quel accomplissement ?

Le nombre de dictatures, de gauche ou de droite s'est accru tout au long de notre siècle, et la liberté de circuler, de s'exprimer s'est retrécie comme peau de chagrin. Le cas Abouchar en Afghanistan vient de nous en apporter une nouvelle preuve. Mais l'ombre s'étend également sur les démocraties elles-mêmes. L'accroissement prodigieux des contrôles de l'état sur chaque individu, des « cartes » et « papiers » des « numéros » qui nous donnent le « droit d'exister » en est la meilleure preuve. Des décisions cruciales pour notre avenir sont prises par des bureaucraties de plus en plus impersonnelles, et, souvent, de plus en plus incompétentes. L'état invite les citoyens à s'assembler sous ses ailes protectrices pour en faire des « assurés sociaux » infantilisés et déresponsabilisés, avec des slogans du type « l'état vous veut du bien », ou « l'atome vous veut du bien ».

L'optimisme, je le vois du côté des dissidents, à tous les niveaux. Depuis plusieurs décennies, il y a une prise de conscience du danger qui nous menace. Pour paraphraser l'évangile « la crainte de l'état est le commencement de la sagesse ». La méfiance vis à vis de la centralisation, l'éclosion des actions à petite échelle, « non alignées » me paraît très favorable. « Small is beautiful ».

La solution à long terme ne peut venir que du développement intérieur des personnes elles-mêmes. Les états forts recrutent chez les individus faibles, sans personnalité, vulnérables à toutes les propagandes, à toutes les images mythologiques. C'est l'archétype du « père » et du « chef » qui entraîne des millions de jeunes Hitlériens vers la boucherie. (Je vous conseille à ce sujet le beau livre de C.G. Jung : *The Undiscovered Self*, Kegan, Routledge and Paul à Londres.)

1984 est passé. Tout n'est pas perdu, mais la lutte sera longue. Les armes ne sont pas extérieures mais intérieures. Elles impliquent la volonté de poursuivre le voyage intérieur et l'enrichissement de la personnalité.

À tous les niveaux les éducateurs sont impliqués, non pas pour préparer les futurs pions de l'état mais au contraire pour cultiver la décou-

verte du moi et de ses potentialités. Les citoyens libres et responsables sont notre meilleur rempart contre la termitière.

Guerre

Suite de la page XVII

sommes : il retournerait à son origine lointaine. Plaisanterie à part, Reeves souscrit à la théorie de plus en plus corroborée de la naissance de l'univers il y a 15 milliards d'années lors d'une explosion cosmique, appelée « Big Bang ». Mais l'auteur ne cache pas les difficultés logiques, physiques et métaphysiques que pose le problème de l'origine. Le « Big Bang », oui, mais qu'est-ce qu'il y a eu avant ? rien ? Sur le plan scientifique, nous sommes incapables d'y répondre. Après plusieurs millénaires, nous sommes ici au même point que le premier chasseur préhistorique venu : au point zéro.

Pourquoi pas dire tout simplement « Au commencement, Dieu créa le cosmos... » Ça résoudrait tous les problèmes. — Oui, trop facilement. C'est la solution de facilité.

— Alors on préfère laisser jouer le hasard aveugle comme Monod. Avec le temps, car il lui faut beaucoup de temps, le hasard fait exactement ce que Dieu fait d'un seul coup. Souvenez-vous du mot d'Einstein : « Dieu ne joue pas aux dés ».

— C'est faux » répond Reeves. « Dieu adore les jeux de dés. On le comprend. Dans son casino, les croupiers sympathiques ignorent les coups perdants ».

— Encore fallait-il inventer le casino. Je la connais, l'idée d'une nature bricoleuse, rusée qu'on a trouvée récemment aussi chez F. Jacob.

— Mais contrairement à Monod, Reeves est convaincu qu'il y a aussi de la vie ailleurs dans l'univers. Naturellement, pas sous la forme de martiens et d'extra-terrestres. Les « rencontres du troisième type » se font seulement dans les films de Spielberg.

— Vous ne croyez pas aux extra-terrestres ? — Vous lisez trop de romans de science-fiction.

— Je sais, que vous n'êtes pas tendre à l'égard de la science-fiction. Vous avez déjà insulté les amateurs de science-fiction. — Je maintiens ce que j'ai dit : la meilleure science-fiction est la science elle-même. Tenez, vous connaissez la meilleure machine à « remonter le temps » ? Le ciel, l'univers. En regardant loin, on regarde « tôt ». La lumière qui nous parvient aujourd'hui de la nébuleuse d'Orion fut émise à la fin de l'empire romain, celle de la galaxie d'Andromède, il y a deux millions d'années. Si donc d'hypothétiques habitants d'Andromède pouvaient capter la lumière

émise par notre terre, ce serait celle du réveil de l'humanité ici sur terre il y a deux millions d'années. La lumière de certains quasars (quasars) a voyagé pendant 12 milliards d'années, c'est-à-dire quatre-vingt pourcent de l'âge de l'univers, qui a 15 milliards d'années.

— C'est sidérant. — Sidérant, c'est le terme. J'ai enfin compris en lisant Reeves ce que voulaient dire les Grecs lorsqu'il affirmait que la philosophie commence par l'émerveillement. Chaque page de ce livre est un

émerveillement. Les premières secondes de l'univers, refroidissement, condensation, naissance de notre planète des poussières d'une supernova explosée, la naissance de la vie dans la « purée originelle ». Ce n'est donc pas un hasard si l'auteur a dédié son ouvrage à tous ceux que le monde émerveille.

— Ce n'est plus de la critique que vous faites, c'est du délire. — Attendez d'avoir lu. Je voudrais, juste avant qu'on se quitte, soulever un problème qui nous touche vous et moi de

très près et qui m'a mis dans des trances d'émerveillement. Voilà, le cosmos, pour exister a absolument besoin d'Ailleurs. Sans cet Ailleurs, nous n'existerions pas, le cosmos lui-même n'aurait pas pu naître. « Aucune structure, aucune organisation de la matière ne peut venir au monde s'il n'y a pas cet ailleurs pour absorber le rayonnement qui s'échappe. » Autrement dit, c'est l'univers en expansion permanente qui crée cet ailleurs extragalactique et qui devient pour ainsi dire le dépotier entropique du désor-

dre sur lequel, mieux, contre lequel s'édifie l'ordre rare du Cosmos. — Si je vous suis bien, il y a une loi cosmique qui exige absolument une association quelconque avec un ailleurs, un grand Autre dont nous nous servons en quelque sorte comme repoussoir. Autrement dit, la souveraineté associée est inscrite dans le ciel. Ce sont de bonnes nouvelles pour René Lévesque. Les membres du P.Q. auraient tout intérêt à lire « Patience dans l'azur ». — Bien sûr. Si possible avant le référendum...

MARCHÉ DU LIVRE

BANDES DESSINÉES, DISQUES, CASSETTES...

10 À 80% D'ESCOMPTE À L'ANNÉE

AVIS AUX AMATEURS DE B.D.

Venez rencontrer **ANDRÉ JUILLARD** dessinateur de MASQUE ROUGE et de son épervier.

Ainsi que **ROGER LELOUP**, scénariste-dessinateur des aventures de la célèbre YOKO TSUNO.

Séance de signature **23 novembre à compter de 19 heures**

455, de Maisonneuve est Entre Saint-Denis et Berri face au Terminus Voyageur, métro Berri, Palais du Commerce ouvert 7 jours jusqu'à 22 h 00

(514) 288-4350

ACHETONS SOLDES D'ÉDITEURS



VIENT DE PARAÎTRE



LE PLAN RUBICON

Déjà traduit en 12 langues, un « thriller » fascinant peut être prophétique!

À Moscou, le nouveau maître du Kremlin fournit des missiles nucléaires à la Syrie et à la Lybie pour qu'ils attaquent Israël.

Une guerre mondiale paraît inévitable à moins que le plan Rubicon ne puisse être réalisé.

438 pages \$14.95



En vente dans toutes les bonnes librairies **Éditions Pierre Tisseyre**

Vidéo-Presse

Le magazine des jeunes qui vaut une encyclopédie

- * pour apprendre
- * pour comprendre
- * pour apprécier
- * pour se divertir

Conçu depuis mai 1971, Vidéo-Presse est devenu « l'un des meilleurs magazines destinés aux jeunes, sinon le meilleur ». A tous les mois, de septembre à juin, il publie des dossiers, des reportages, des entrevues, des commentaires, des nouvelles, des bandes dessinées, des jeux...

Un abonnement à Vidéo-Presse c'est le cadeau que les jeunes souhaitent avoir pour leurs recherches scolaires et pour leur loisirs.



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL: STANDS 441-442

À Noël, offrez un abonnement à Vidéo-Presse

et vous recevrez gratuitement le livre 20 000 LIEUX SOUS LES MERS de Jules Verne en bandes dessinées (valeur 4,95\$).

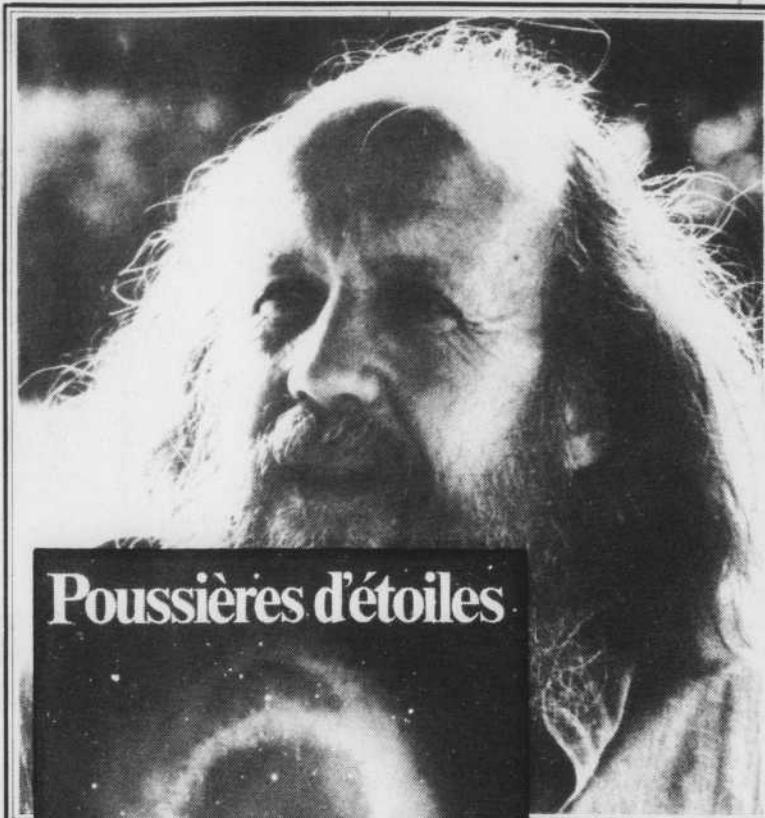
Coupon d'abonnement

Nom.....
 Adresse.....
 Ville..... Prov.....
 Code postal..... Tél.....
 Ci-inclus..... \$ chèque mandat-poste

Retourner, dûment rempli, à: **VIDÉO-PRESSE, 3965 Boul. Henri-Bourassa est Montréal, P.Q. H1H 1L1, Tél.: 322-7341**

aux éditions du Seuil

HUBERT REEVES



Poussières d'étoiles

Hubert Reeves

1 volume
200 pages,
130 illustrations,
dont 85 en
couleur,
relié pleine toile
sous jaquette
4 couleurs.

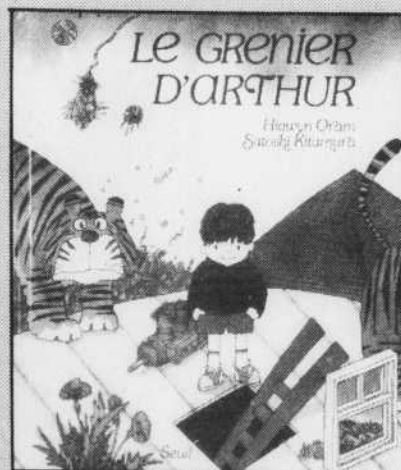
PRIX DE
LANCEMENT:
49,95\$

(À compter du 1er janvier 1985: 59,95\$)

« Cet album voudrait être une ode à l'univers. J'ai tenté de rendre hommage à sa splendeur et son intelligibilité, d'exprimer à la fois sa créativité, son inventivité, sa beauté et sa richesse. J'ai voulu donner à contempler et à comprendre. » *H. Reeves.*

par l'auteur de
Patience dans l'azur

ALBUMS ENFANTS



Hiawyn Oram
Satoshi Kitamura

Le grenier d'Arthur

11,95\$

Parce qu'il s'ennuyait au milieu de ses jouets, Arthur grimpa au grenier et, de l'araignée au tigre, s'y fit de délicieux amis.

Un volume 32 pages.
Couverture cartonnée
pelliculée 4 couleurs.

Babette Cole
Gare au vétérinaire

12,65\$

Comment les cornes vinrent au docteur Piquebien et l'usage qu'il en fit, sous l'oeil narquois de son confrère le docteur Recouverte.

Un volume 36 pages.
Couverture cartonnée
pelliculée 4 couleurs.



Michael Foreman

Un chat bien tranquille

12,65\$

S'envoler par-delà les rues et les ponts, jusqu'au pays merveilleux, tel était le rêve de Paf. La réalité dépassa tout ce qu'il avait imaginé.

Un volume 32 pages.
Couverture cartonnée
pelliculée 4 couleurs.

En vente chez votre libraire

Pour recevoir régulièrement et gratuitement le "27 rue Jacob"
bulletin des nouveautés des Éditions du Seuil
retournez ce coupon à:

Dimédia Inc. 539 boul. Lebeau, Ville St-Laurent, H4N 1S2

NOM.....
ADRESSE.....
PROFESSION..... CODE POSTAL.....

ROMANS

Jean-Claude
Guillebaud
**L'ANCIENNE
COMÉDIE**



roman Seuil

**Jean-Claude
Guillebaud**

**L'ancienne
comédie**

15,95\$

Tout éclaircir, tout dire à la femme aimée de la relation haine-amour-peur qui unit le fils à sa mère. Le premier roman d'un journaliste connu pour ses grands reportages, notamment au «Monde».

James A. Michener

Pologne

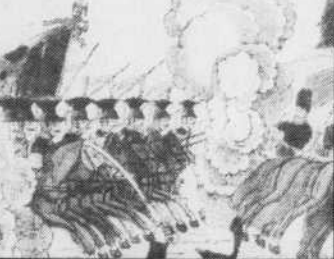
19,90\$

Pour des millions de lecteurs à travers le monde, James A. Michener demeure le maître incontesté du roman historique. Puisant aujourd'hui son inspiration dans les épisodes héroïques et tragiques qui marquèrent l'histoire de la Pologne, l'écrivain brosse ici pour nous une fresque haute en couleur.

Du même auteur:
L'Alliance

**James A.
Michener**
Pologne

roman
Seuil



Michel del Castillo

**La gloire
de Dina**

16,95\$

Un roman où le narrateur découvre, grâce à un roman, l'existence de ses deux demi-frères et enquête sur les multiples facettes de la vie, pour le moins exceptionnelle, de Dina, sa mère.

Du même auteur:
La nuit du décret

La gloire
de Dina



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Bertrand Visage

**Tous
les soleils**

14,95\$

"Cet auteur-là est un écrivain... Je l'ai découvert avec le tremblement divin des chercheurs de pépites"

Jacques Folch-Ribas,
La Presse

"Un roman quasi parfait"
F. Xénakis, *Le Matin*

Fiction & Cie

Bertrand Visage
Tous les soleils



**Augustin
Gomez-Arcos**

**Un oiseau
brûlé vif**

16,95\$

Paula Martin vénère les fétiches de la tyrannie et la mémoire de sa mère. Elle refait la guerre civile espagnole que son père, franquiste, a gagnée. En une cérémonie cruelle et dérisoire, Paula livrera le dernier combat de la mémoire.

Du même auteur:
Maria Republica
Ana Non

Un oiseau
brûlé vif



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

en Points roman:
Frederick Tristan

Les égarés

Prix Goncourt 1983
6,75\$

«Ah! Le formidable roman d'aventures: avec sa kyrielle de personnages fascinants, sa formidable machinerie littéraire, sa mise en scène d'un duo plus faustien que nature. Voilà bien le grand roman, à la fois littéraire et populaire, que l'on attendait de cette rentrée... Attention, chef-d'oeuvre!»

Gilles Pudlowski

Frederick Tristan
Les égarés



ESSAIS

DE GAULLE
I. Le rebelle



Jean Lacouture

**De Gaulle
T.1 Le Rebelle**
22,75\$

La rencontre d'un grand homme d'état et d'un grand biographe. Le livre «somme» sur «Le Général»

Roland Barthes

**Le bruissement
de la
langue**

22,75\$

«C'est le frisson du sens que j'interroge en écoutant le bruissement du langage» R.B. Voici le quatrième et dernier volume des «Essais critiques»

ROLAND BARTHES
Essais critiques IV
**Le bruissement
de la langue**



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Paul Watzlawick

**Faites
vous-même
votre
malheur**

9,95\$

Vivre en conflit avec le monde, voilà qui est à la portée du premier venu, mais sécréter le malheur tout seul, dans l'intimité de son for intérieur, c'est une autre paire de manches. On peut toujours reprocher son manque d'amour à un partenaire, attribuer les pires intentions à un patron ou mettre sa propre mauvaise humeur sur le compte du temps qu'il fait — mais comment s'y prendre pour faire de soi-même son pire ennemi?

P. Watzlawick

Paul Watzlawick
**FAITES
VOUS-MÊME
VOTRE
MALHEUR**



Emmanuel Todd

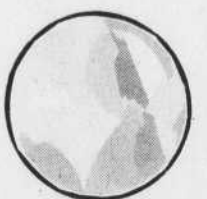
**L'enfance
du monde**

Structures familiales et
développement
19,95\$

Peut-on espérer, dans un futur pas trop lointain, une planète alphabétisée et libérée de l'ignorance? Ce serait pour l'humanité la fin d'une longue enfance.

Du même auteur:
**Structures familiales et
systèmes idéologiques.**

Emmanuel Todd
**L'enfance
du monde**
Structures familiales
et développement



Seuil

Françoise Dolto
**L'image inconsciente
du corps**



aux Éditions du Seuil, Paris

Françoise Dolto

**L'image
inconsciente
du corps**

22,75\$

L'image du corps, contrairement au schéma corporel qui est représentation de l'espèce, est propre à chacun. Elle est liée au sujet et à son histoire. Elle est support de narcissisme et éminemment inconsciente.

Evelyne Le Garrec

**Des
femmes qui
s'aiment**

17,95\$

Les lesbiennes, dit-on, sont sorties du «placard». Mais au-delà des slogans et des apparences, derrière la nouvelle tolérance affichée par la société, qu'en est-il de la réalité quotidienne des «femmes qui s'aiment»? De Paris, de province, de Berlin, elles ont été nombreuses à accepter d'en témoigner ici.

LIBRE A ELLES

Evelyne Le Garrec
**Des femmes
qui s'aiment**

Seuil